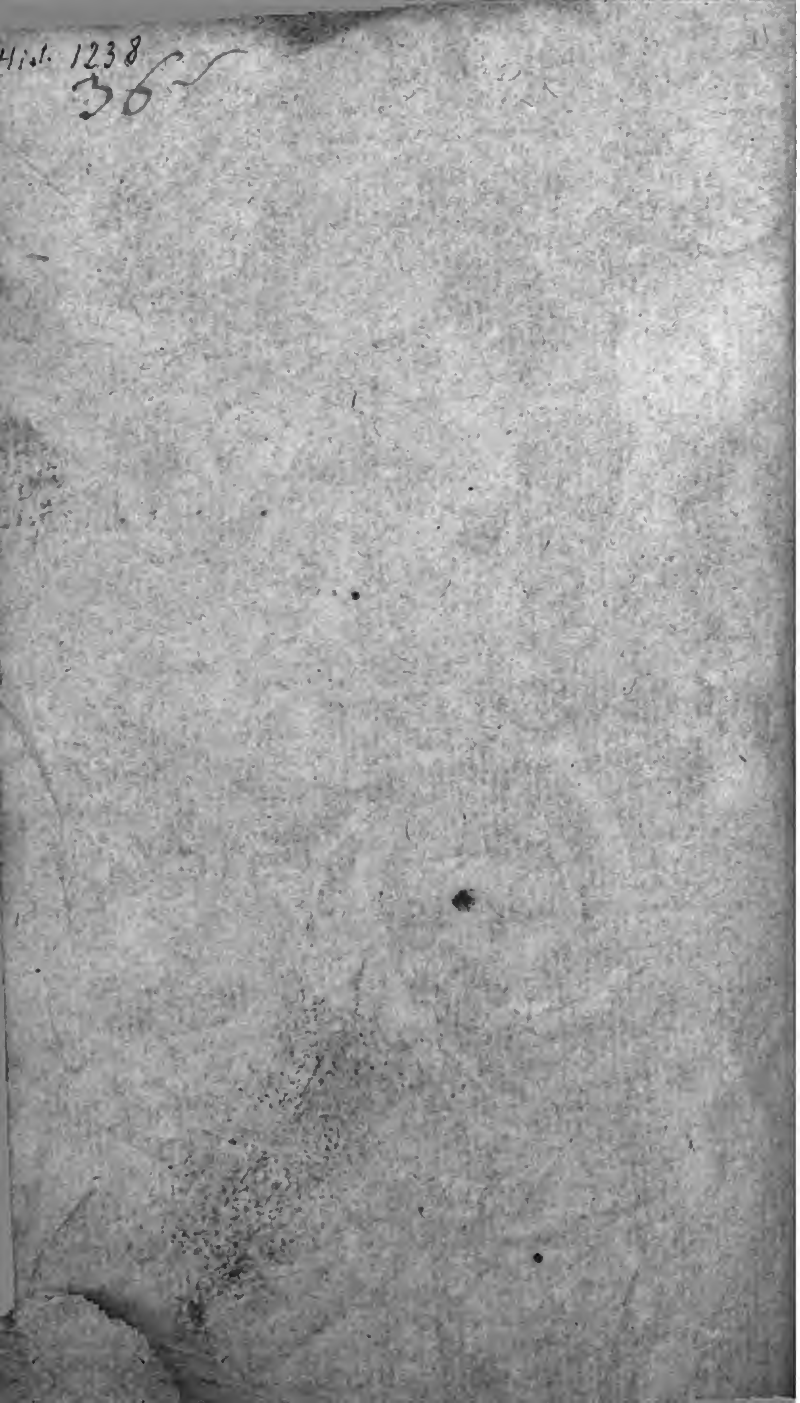



Hist. 1238
36

LA VIE
DE LAURENT
DE MEDICIS.

LA VIE DE LAURENT DE MEDICIS;

SURNOMMÉ LE GRAND, ET LE PERE DES LETTRES, CHEF DE LA REPUBLIQUE DE FLORENCE;

Adressée au Pape Léon X:

Traduite du Latin de Nicolas Valori, son Contemporain.

Avec des Notes, & quelques Piéces anciennes qui ont rapport au même sujet.

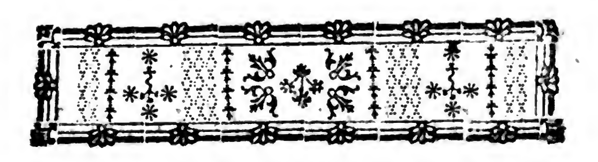


A PARIS,
Chez NYON, Libraire, Quai des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation, & Privilége Roi.


BIBLIOTH. DE L'UNIVERSITÉ DE



A MONSIEUR LE MARQUIS DE VALORI,

Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté, Grand'Croix de l'Ordre de S. Louis, Gouverneur de la Citadelle de Lille, ci-devant Ambassadeur en Prusse, &c.

MONSIEUR,

Deux motifs m'engagent à faire paroître sous vos auspices

cette Traduction de la vie du Prince Laurent de Médicis. Le premier est le droit particulier que vous avez sur l'Ouvrage même, puisqu'il est sorti de votre ancienne & illustre Maison. Je fonde le deuxieme sur la conformité que j'ai cru trouver entre Vous & notre Historien. En effet, Nicolas Valori fit voir dans le XVe. *siécle, tout ce qui a brillé en vous dans le* XVIIIe. *Il soutint avec zèle, & défendit avec fermeté,*

les intérêts de Laurent de Médicis, ſon Maître, & ceux de Florence, ſa Patrie; comme vous avez ſoutenu & défendu ceux de Louis XV & de la France, dans tous les Poſtes où votre mérite, encore plus que votre naiſſance, vous a ſucceſſivement placé. Le premier ſut gagner par ſes lumieres, la ſageſſe de ſes conſeils, & la prudence de ſa conduite, l'eſtime & la confiance de ſon Prince, l'amitié de ſes Conci-

toyens, la bienveillance & les faveurs de Louis XII, auprès duquel il résida comme Ambassadeur de la République de Florence. Ce sont les mêmes qualités, ce sont les mêmes vertus, qui vous ont mérité les Grades où Louis le Bien-Aimé vous a élevé, les Honneurs dont il vous a comblé, les Emplois qu'il vous a confiés, les Négociations importantes dont il vous a chargé, l'estime des Souverains vers

lesquels vous avez été envoyé. Je trouve un point de perfection qui manque au portrait de Nicolas Valori, & que l'on distingue dans le vôtre. L'Histoire ne nous apprend presque rien des vertus militaires du dernier. En combien d'occasions les vôtres n'ont-elles pas attiré les regards de tous ceux qui ont eu l'avantage d'en être témoins? Mais vous m'avez interdit sur cela tout détail; je respecte votre modes-

tie, & je me borne, malgré moi, à vous aſſurer de la profonde vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très dévoué ſerviteur Goujet, Chan. de S. Jacques l'Hôpital, Aſſocié des Académies de Marſeille, Angers, Rouen & Auxerre, & l'un des Membres de la Société Littéraire de Dijon.

PREFACE

IL ſeroit à ſouhaiter que la vie des Grands Hommes, dont les actions méritent d'être connuės de la poſtérité, fût toujours écrite par des Hiſtoriens auſſi inſtruits & auſſi exacts que le célebre Auteur à qui nous ſommes redevables de la Vie de Laurent de Médicis, dont j'offre au Public une Traduction Françoiſe : on pourroit compter ſur la vérité des faits & ſur l'impartialité de l'Ecrivain. Celui dont je parle eſt Nicolas Valori, d'une illuſtre & an-

cienne Maiſon de Florence (*a*), alliée aux Maiſons les plus conſidérables de Toſcane, & dont une branche établie en France dès le quatorzieme ſiécle, y ſubſiſte encore avec beaucoup de diſtinction. Nicolas étoit deuxieme fils de Barthelemi Valori, deuxieme du nom, qui avoit été du Conſeil des Seigneurs, en 1470, & de Catherine de Pazzi. Il naquit le 20 Janvier 1464, fut un des diſciples du Savant

(*a*) Voyez la généalogie de cette Maiſon, dreſſée ſur les titres originaux, au mot VALORI, dans le Dictionaire Hiſtorique, dit de Moréri, édition de Paris, 1760, *in-fol.*

Marsile Ficin, & comme lui zèlé partisan de la philosophie de Platon. Il mérita depuis d'occuper les principaux emplois de la République de Florence. En 1503, cette République l'envoya en France, en qualité d'Ambassadeur auprès de Louis XII, & il y demeura jusques vers la fin de l'année suivante. Il plut au Monarque, qui le fit son Conseiller & Chambellan, lui accorda plusieurs priviléges, & des armes avec une chaîne d'or. Louis voulut aussi le créer Chevalier, distinction que Valori ne

crut pas devoir accepter. Revenu à Florence, il fut du principal Conſeil, Commiſſaire Général de la Romagne, & envoyé de nouveau, Ambaſſadeur vers le Vice-Roi de Naples, en 1512. Sa Patrie récompenſa ſes ſervices, par le don qu'elle lui fit de la Seigneurie de Montevecchio, & par la dignité de Podeſta de Prato. S'étant trouvé impliqué dans la conjuration d'Auguſtin Capponi, d'une famille célebre de Florence, & de P. Boſcoli, contre les Médicis, il fut exilé en 1513. Rappellé en 1521, il

ſe trouva, en 1527, au Sac de Rome, & y fut fait priſonnier. Il mourut peu de tems après dans cette derniere Ville. Il avoit épouſé Genevieve Lanfrédini, dont il laiſſa *François Valori*, qui a eu poſtérité.

Nicolas, écrivit la Vie de Laurent de Médicis, ſurnommé le Grand, le Magnanime & le Pere des Lettres, l'année même de la mort de ce Prince, en 1492 : c'eſt du moins ce qu'il fait entendre dans ſon Epître Dédicatoire au Pape Léon X, fils de ſon Héros, lorſqu'il lui dit qu'il la compoſa *dans le*

tems que Laurent quitta la Terre pour aller au Ciel. Mais craignant, ainſi qu'il l'ajoute, que ſon Ouvrage ne fût pas aſſez digne de celui qui en étoit l'objet, il le conſerva long-tems ſans oſer le communiquer à d'autres qu'à ſes amis les plus intimes. Louis Roſſi, Florentin, fut de ce nombre. Celui-ci ayant été élevé au Cardinalat en 1517, il en parla vraiſemblablement à Léon X, & ce fut à ſa ſollicitation, que Valori l'envoya au même Pape, avec une Epître Dédicatoire. Léon X le reçut avec d'autant plus de

ſatisfaction, qu'il lui rappelloit les vertus & les actions glorieuſes de ſon illuſtre pere. Il négligea cependant de le rendre public. Mais quelques copies s'en étant répandues, *Philippe Valori*, fils de Nicolas, le traduiſit en Italien; du moins lui attribue-t'on la traduction que nous en avons en cette langue, que *Baccio Valori*, ſon fils, donna aux Juntes, & que ces célebres Imprimeurs de Florence mirent au jour en 1568. L'édition eſt *in*-4°. avec deux Epîtres Dédicatoires; l'une des Editeurs, à François-Marie de

Médicis, fils de Cosme I, Duc de Florence & de Sienne, depuis Grand Duc de Toscanne, elle est du 8e. Juin 1568; l'autre, qui est du 20e. du même mois de l'année précédente 1567, est de Baccio Valori, & adressée à Cosme I. Cette seconde Epître Dédicatoire, manque dans plusieurs exemplaires de la traduction Italienne. J'ai lu cette version, elle m'a paru trop paraphrasée & peu exacte en plusieurs endroits; elle fit cependant oublier en quelque sorte l'original Latin, qui n'a été recouvré

que dans ces dernieres années. M. Laurent Mehus, de l'Académie Etruſque de Cortone, l'a donné le premier en 1749, à Florence, *in*-8°. C'eſt ſur cette édition que j'ai fait la Traduction Françoiſe, que j'ai cru pouvoir mettre au jour. J'y ai ajouté un aſſez grand nombre de notes : je ne les crois pas inutiles; pluſieurs m'ont paru même néceſſaires, principalement pour faire connoître les perſonnes qui ne ſont que nommées dans l'Ouvrage. J'y ai joint auſſi trois écrits du même tems, qui concernent la même

matiere. Les deux premiers ſont une Lettre de Jacques Antiquarius, ſavant Milanois, à Ange Politien, & la Réponſe de celui-ci. Le premier eſt très court. Antiquarius, affligé de la mort de Laurent de Médicis, fait part de ſa douleur à ſon ami, & l'interroge ſur les dernieres actions du Prince qu'il regrette. Politien le ſatisfait dans ſa Réponſe, au-delà même de ce qu'il avoit paru deſirer de ſavoir. Témoin de la maladie de Laurent de Médicis, de ſes derniers ſentimens, de ſes dernieres paroles, de ſes obſe-

ques, & de ce qui les ſuivit, il entre ſur cela dans un détail très circonſtancié, que Nicolas Valori avoit omis. Le troiſieme écrit, que j'ai traduit du Latin, comme les deux autres, eſt un *Diſcours* de Philippe Redditi, adreſſé à Pierre de Médicis, fils & ſucceſſeur de Laurent, pour l'exhorter à marcher ſur les traces de ſon pere. Outre que ce *diſcours* eſt plein de maximes ſages, judicieuſes & toutes de pratique, on doit de plus le regarder comme un ſupplément néceſſaire à l'Ouvrage même de Valori.

Je ſais que nous avions déja l'Eloge de Laurent de Médicis, parmi ceux des Hommes Illuſtres, que Paul Jove a célébrés; que Papire Maſſon nous a donné un abrégé de ſa vie; que Pierre de Boiſſat ne l'a point oublié dans ſon Livre intitulé: *Le Brillant de la Royne, ou les Vies des Hommes Illuſtres de la Maiſon de Médicis*: qu'enfin Varillas entre dans un grand détail ſur le même ſujet, dans ſes *Anecdotes de Florence, ou Hiſtoire Secrete de la Maiſon de Médicis* (a).

(a) Ceux qui ſeroient curieux d'approfondir ce qui concerne les Médi-

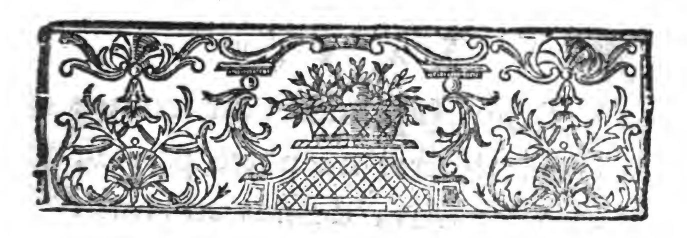
Mais c'eſt parceque ces différens Ouvrages me ſont connus, que j'ai cru qu'on recevroit avec quelque ſatisfaction celui de Valori & les Piéces que j'y joins. L'Eloge composé par Paul Jove, n'apprend aucun fait;

---

cis, & en particulier ce que cette illuſtre Maiſon a fait pour les Lettres, liront avec ſatisfaction le Panégyrique Latin de *Daniel l'Ermite*, à la louange de Coſme de Médicis, imprimé dans le Recueil des *Clariſſimor. Viror. Orationes*, donné par Kappius. Les v. x. & xi. Harangues Latines d'Alexandre Politi, édition de Breſlau, 1759, *in*-8°. Les Harangues de Paulini, c'eſt-à-dire, les i. ix. & xi. du tome 1. & les vii. & xi. du tom. 2e. Hubneri *Quæſita ex Hiſtoria Politica*, 3e. part. pag. 508 *& ſuiv.*

Papire Maſſon eſt extrêmement décharné ; ce que dit Boiſſat eſt encore plus ſuperficiel : à l'égard de Varillas, ſon Hiſtoire eſt mêlée de quantité d'Anecdotes ſuppoſées, & d'Avantures Romaneſques, au travers deſquelles il eſt trop difficile de diſcerner la vérité. Laurent de Médicis a joué un rôle ſi éclatant, & l'Hiſtoire de ſa Vie fait une partie ſi intéreſſante de celle de ſon tems, qu'il méritoit bien d'être vu au naturel, & tel que les meilleurs Ecrivains contemporains nous l'ont repréſenté.

LA



LA VIE
DE LAURENT
DE MEDICIS.

ON peut compter dans la très noble famille des Médicis un grand nombre de personnes qui se sont distinguées par leurs actions éclatantes. Tel fut Jean de Médicis [a], qui, par sa fermeté & par son courage, s'opposa constamment aux entreprises des

[a] Il étoit né en 1360, & mourut en 1428. C'étoit un homme d'un mérite singulier.

Visconti [a], défendit contre eux la liberté de notre patrie, & nous sauva de nos ennemis. Revêtu de la dignité de Gonfalonier, qui est sans contradiction la premiere à Florence, devenu notre Chef, & il le fut tant qu'il vécut, il gouverna la République

[a] Les Visconti, Gentilshommes de Milan, dit Guichardin, *Hist. l. 1*, ayant chassé de cette Ville les Guelfes, s'en rendirent maîtres : ils n'étoient auparavant que simples Chefs d'un Parti. Ils obtinrent d'abord des Empereurs le titre de *Capitaines de Milan*, & ensuite celui de *Vicaires de l'Empire*; enfin, Jean Galeas Visconti, qui portoit le titre de *Comte des Vertus*, à cause de cette Comté qui lui avoit été donnée par Jean;

avec ſageſſe. Que ne pourrois-je pas dire de Côme de Médicis, ce grand homme, qui, au milieu des plus fortes tempêtes, dans les tems les plus orageux, fut le Protecteur, non-ſeulement de la patrie, mais de plus de l'*Italie entiere*, qu'*il aida de ſes conſeils* & de ſes biens, & méri-

---

Roi de France, dont il avoit épouſé la fille Iſabelle, obtint de Venceſlas, Roi des Romains, le titre de *Duc de Milan*, pour lui & pour ſa Poſtérité maſculine. Ses deux Fils, Jean-Marie & Philippe-Marie, lui ſuccederent l'un après l'autre; Philippe-Marie, le dernier mâle de cette Maiſon, inſtitua pour ſon Héritier Alphonſe, Roi d'Arragon & de Naples.

ta par-là d'être appellé par les citoyens le Pere de la Patrie, & par tous, le Conſervateur de l'Italie. Il ne paſſoit pas ſeulement pour très riche, il l'étoit en effet; mais il ne brilloit pas moins par ſa rare ſageſſe; & ce fut par l'un & l'autre qu'il ſe fit une réputation univerſelle. Il étoit de plus un modele de magnificence & de libéralité en tout genre. Sans entrer ſur cela dans un détail qui ſeroit trop long; on ſait qu'il dépenſa plus de cinq cens mille florins dans les bâtimens publics & particuliers qu'il fit conſtruire, principalement dans ceux qui étoient deſtinés au Service de Dieu: il poſſédoit les richeſſes; elles ne le poſſédoient

pas (*a*). Il eut pour fils Pierre de Médicis, pere de celui dont nous écrivons la Vie. Pierre ajoûta à ſa propre gloire celle de ſon pere & celle de ſon fils, & il fut

---

[*a*] Coſme de Medicis, dit Guichardin l. 1, étoit reconnu de ſon tems, pour un des plus ſages Politiques d'Italie. Il mourut à Florence en 1464, âgé de 75 ans. Il fut enterré dans la magnifique Egliſe de Saint Laurent, qu'il avoit fait bâtir. On mit ſur ſon tombeau cette Epitaphe ſimple & courte, mais bien glorieuſe à ſa mémoire. COSMUS DE MEDICIS *hîc ſitus eſt, Decreto publico Pater Patriæ, vixit Ann.* LXXV. M. III. D. XX. Il s'étoit rendu célebre dans toute l'Europe, dit encore Guichardin, par une prudence ſinguliere & par

pareillement durant toute ſa vie & le chef & le modérateur de la République. Mais n'en diſons pas davantage, ni ſur eux, ni ſur les autres, que nous pour-

des richeſſes immenſes. Il devoit auſſi ſa grande réputation à ſa magnificence & à ſes inclinations vraiment royales. Il employa plus de quatre cens mille ducats à bâtir des Egliſes, des Monaſteres & d'autres édifices ſuperbes, non-ſeulement dans l'Etat de Florence, mais encore en pluſieurs autres parties du monde. On peut lire ſur cela deux Ecrits compoſés vers le même-tems, & qu'on lit avec ſatisfaction. Le premier eſt intitulé: *Alberti Advogadrii Vercellenſis de Religione & magnificentiâ Coſmi Medicis, libri duo*, en vers latins. Le deuxieme

tions aussi nommer avec honneur. Arrêtons-nous à crayonner, selon notre foible capacité, l'Histoire de la vie de Lau-

---

a pour titre : *Timothei Maffei Veronensis, Canonici Regularis, in magnificentiæ Cosmi Medici Florentini detractores, libellus.* C'est un Dialogue en prose. Jean Lami a donné, le premier, ces deux Écrits dans ses *Deliciæ Eruditorum*, T. 16, à Florence, 1742, *in*-8°. On a beaucoup de lettres d'Ambroise, Général des Camaldules, à Côme de Médicis, & à Laurent, frere de celui-ci, remplies d'éloges de l'un & de l'autre, & curieuses par les faits qui s'y lisent. Voyez ces lettres dans le tom. 3 de l'*Amplissima collectio*, &c. des PP. DD. Martenne & Durand.

rent de Médicis ; & tentons de faire passer à la postérité le récit des actions d'un des plus grands hommes qui aient jamais été, d'un Prince qui semble avoir mérité l'attention particuliere du Ciel, que Dieu a fréquemment arraché aux périls les plus éminens, & dont la mort a été accompagnée de prodiges les plus capables d'étonner.

Laurent de Médicis naquit le 2 de Janvier de l'an 1448, & dès cet instant ses Parens lui donnerent tous leurs soins. Aussi-tôt qu'il fut capable d'instruction, on confia son éducation à *Gentilé*, d'Urbin, aussi distingué par l'étendue de ses lumieres, que par la pureté de

ſes mœurs ; & que ſon Diſciple fit nommer dans la ſuite Evêque d'Arezzo [a]. Laurent fit voir dès la plus tendre enfance ce qu'il ſeroit un jour. Dès lors il donna des marques évidentes qu'il connoiſſoit la probité & ce qu'elle exige, la Religion & l'attache-

---

[a] Gentilé Bechi, natif d'Urbin, fut fait Evéque d'Arezzo le 21 Octobre 1473. La République de Florence l'employa utilement dans pluſieurs Ambaſſades. Ce fut lui qu'elle envoya en France pour y faire des complimens ſur la mort de Louis XI & ſur l'avénement de Charles VIII à la couronne. Il mourut en 1497. Il étoit lié avec les Savans de ſon tems, comme on le voit par les lettres de Jacques Picolomini, dit le Cardinal de

ment qui lui est dû, le soin & la compassion qu'on doit avoir pour les indigens & ceux qui étoient dans la souffrance. J'ai souvent entendu dire à Gentilé, son Précepteur, avec qui j'ai vécu familierement en France, lorsqu'il y fut envoyé de la part

---

Pavie, par celles d'Ange Politien, de Jean-Antoine Campani, Evêque de Teramo, &c. Ces Savans lui écrivoient, & quelques-uns fréquemment : Campani étoit un de ces derniers. Il loue Gentilé dans ses lettres, & dans plusieurs de ses Poësies. Selon le même, Gentilé réussissoit aussi dans la Poësie latine, surtout dans l'Epigramme. Voyez la Lettre sixieme du livre IV.

de la République, & avec qui je n'ai pas moins été lié à Florence, que son Disciple ne le quittoit jamais; qu'il assistoit le jour avec lui aux divins Offices; que la nuit même il se plaisoit à se trouver, en sa compagnie, à *la* Congrégation de saint Paul, où un certain nombre de personnes de piété se réunissoient pour prier, & rendre graces à Dieu, dans la sobriété & dans les veilles: qu'il *faisoit* l'aumône à tous les pauvres qui se présentoient, sans en rejetter un seul; qu'enfin il ne montroit rien qui ressentît l'enfance ni la délicatesse de cet âge. On ne doit point être surpris que Dieu, qui lui accordoit tant de graces dans la

premiere jeunesse, l'ait élevé, depuis, au faîte des grandeurs; qu'il se soit conduit dans cet état avec toute la dignité convenable, & qu'il soit mort si glorieusement. Gentilé m'ajoutoit que l'Italie fut presque toujours en paix pendant que son Disciple vécut; mais qu'il eut à peine disparu, que le trouble & la confusion succederent au calme & à la tranquillité dont elle avoit joui. Mais n'anticipons point ce que nous dirons dans la suite.

La mere de Laurent, Lucrece Tornabuoni (*a*), d'une très ancienne famille de ce nom, eut

(*a*) Fille de François Tornabuoni.

la consolation de trouver dans son fils, même après la mort de son mari, tout le respect & toute la déférence qu'elle pouvoit en attendre. Cette Dame étoit distinguée elle-même par les talens de l'esprit, par la connoissance qu'elle avoit des Lettres, & surtout par sa rare piété, & par son zele pour la Religion. Elle a mis en vers très élégans (*b*) une partie de l'Histoire de l'Ancien-Testament. Tout étoit si bien reglé dans son domestique, qu'elle nè le cédoit en cela à aucune Dame de son tems. Pleine de commisération pour les

(*a*) Cette traduction est en vers Italiens.

indigens, elle en étoit la mere, le port & l'asyle. Combien de fois son fils ne se servit-il pas d'elle pour faire, ou pour cimenter, des alliances, pour doter & marier de pauvres filles, pour en consacrer d'autres à la vie religieuse, fournir aux Monasteres, dont le nombre est assez grand à Florence, les secours qui leur étoient nécessaires; enfin pour étendre sur tous les états ses largesses & ses libéralités! Les freres (*a*) & les au-

(*a*) L'Auteur ne parle ici que des Parens de sa Mere; car pour lui il n'avoit que des Sœurs & un Frere, Julien de Médicis, qui fut tué dans la conjuration des Pazzi. Ses Sœurs

tres parens de cette Dame, n'étant pas à beaucoup près aussi riches que nobles, Laurent les associa aux affaires, partagea avec eux ses occupations & ses biens, & leur fit épouser des filles avantageusement dotées, ce qui les rendit opulens en assez peu de tems. Il fortifioit, par l'habitude, l'inclination naturelle qui le portoit à être utile à tout le monde, & il ne regardoit réellement comme un bien que ce qu'il pouvoit répandre sur ses amis, sur ses proches, & sur

étoient, 1. *Blanche*, qui épousa Guillaume Pazzi; 2. *Nantina*, mariée à Bernard Ruccellai; 3 *Marie*, alliée à Leonel de Rossi.

tous ceux à qui il pouvoit en faire part. Il avoit à cet égard, non l'ame d'un simple citoyen, mais celle d'un Roi ; ce qui lui fit donner, même dès sa jeunesse, le surnom de *Magnifique*, & celui de *Magnanime*. Comme il aimoit les chevaux dès ses premieres années, & qu'il étoit excellent Cavalier, il avoit montré, étant encore très jeune, une forte passion d'avoir le plus beau cheval qu'il seroit possible d'obtenir. On lui en envoya un de Sicile, dont on lui faisoit don ; mais il reconnut cette attention par des présens qui surpassoient de beaucoup le prix de ce qu'il avoit reçu. Celui à qui il avoit confié le soin de ce

cheval, lui ayant fait obſerver qu'il lui en auroit beaucoup moins coûté s'il l'eut achetté, il répondit, en ſouriant : ignorez-vous que ce que j'ai reçu eſt un préſent de Roi, & qu'il eſt d'un Roi de ne pas ſe laiſſer vaincre en libéralité. Il profita ſi bien des leçons de ſon Maître Gentilé, qu'il fit des progrès auſſi grands que rapides dans les Belles-Lettres, dans la Langue Latine & dans ſa Langue naturelle, & qu'il excella également à compoſer dans ces deux Langues en proſe & en vers. Je me ſouviens d'avoir lu, avec le même Gentilé, une piece galante que ce jeune Prince avoit faite, & qui me parut pleine de ſel,

d'élégance, de politesse, & d'une très agréable variété. Christophe Landini (*a*), Poète & Orateur, qui s'est fait alors une grande réputation, ayant vû ce Poème, dit : *Ce jeune Prince nous surpassera tous, sans contradiction, dans ce genre d'écrire* ; & ce qu'il nous en a laissé, en est réellement une preuve (*a*). Au reste,

(*a*) Christophe Landini étoit de Florence ; il mourut vers 1493 ou 1494. On a de lui divers Ouvrages ingénieux ; mais on estime peu ses traductions. Voyez Baillet, jug. des Sav. *in-4.* t. 5, p. 190, & la *Bibliotheca Italiana*, *in-4.* pp. 22, 46, 86, & 87.

(*b*) On a imprimé toutes, ou pres-

on ne doit point être ſurpris qu'on ait trouvé des beautés dans les vers dont il s'agit;

---

que toutes les Poéſies Italiennes de Laurent de Medicis. La *Bibliotheca Italiana*, derniere édit. *in 4.* cite les ſuivantes. 1. *Poeſie volgari di Lorenzo de' Medici, col commento del medeſimo ſopra alcuni de' ſuoi ſonnetti.* A Veniſe, chez les Fils d'Alde, 1554. *in-8.* 2. *Canzoni a ballo composte da Lorenzo de' Medici, da Angelo Poliziano, & da altri : inſieme con la Nencia di Barberino, & la Beca da Dicomane, composte dal medeſimo Lorenzo.* A Florence, 1568. *in-4.* 3. *Sonetti del Burchiello, &c. con la compagnia del Mantellacio compoſta da Lorenzo de' Medici; inſieme con beoni* (les buveurs) *del medeſimo.* Il

Laurent, avec une grande force de génie, joignoit, quand il les fit, un amour ardent. Sa passion s'étoit déclarée alors pour Lucrece Donata, Demoiselle aussi recommandable par sa rare beauté, & par d'autres qualités ex-

---

y a eu plusieurs éditions de ce Recueil. La derniere, donnée par Lasca, est de 1568. Ange Politien, dans plusieurs de ses Lettres, & dans une entr'autres adressée à Laurent de Médicis même, loue beaucoup ces Poésies ; mais peut-être y a t'il un peu d'exagération dans les éloges qu'il en fait. M. Muratori convient dans son bel ouvrage *della perfetta Poesia Italiana*, que Laurent de Médicis a été l'un des premiers parmi les Poètes

cellentes, que par ſa nobleſſe : elle deſcendoit de Corſo ou Curtio Donato (*a*), qui s'eſt rendu ſi illuſtre par ſes exploits mili-

---

Italiens, qui ait rapellé la ſatyre dans ſes *Capitoli*, intitulés *I Beoni*, & *compagnia del Mantellaccio*, Il ajoute qu'il a fait auſſi de bonnes Eglogues. Mais il dit & le prouve, que ſes Poéſies ne ſont nullement exemptes de *concetti*, de penſées fauſſes, d'exagérations outrées, fades même & peu ſupportables.

(*a*) Curſio Donato étoit Gouverneur de Piſtoie. Il a commandé en chef l'armée des Florentins. Scipion Ammirato loue ſa valeur dans ſes Paralléles, écrits en Italien. (*Opuſcoli del Scipione Ammirato*, *tom.* 1, *pag* 693, *in*4.)

taires. Laurent fit donc pour cette jeune perſonne diverſes poéſies, & en particulier, des hymnes, où il célébroit ſes qualités & ſon amour pour elle. Les Tournois, les Joûtes & autres ſpectacles, où l'on rappelloit les images de la guerre, n'étoient pas moins de ſon goût; & ces ſpectacles étoient toujours accompagnés de la plus grande magnificence. La jeune Nobleſſe de Florence & de toute l'Italie y accouroit; c'étoit à qui y acquerroit plus d'honneur & de gloire, & à qui brilleroit davantage, non-ſeulement du côté des chevaux & des armes, mais auſſi par la ſomptuoſité des habits & l'éclat des pierreries. Laurent

avoit cet avantage au-dessus des autres, que quoiqu'il ne fût encore que dans sa vingtieme année, il les surpassoit tous par le courage & par les forces du corps; en sorte que, d'une commune voix, ce fut lui qui fut déclaré vainqueur, en présence d'une multitude de peuple assemblé qui en témoignoit sa joie. Il étoit d'une taille au-dessous de la moyenne; avoit les épaules larges, le corps épais, les membres nerveux, tous bien proportionnés, fermes & agiles en même tems. La nature n'avoit rien négligé de tout ce qui pouvoit le rendre vigoureux. Pour tout le reste de l'extérieur, elle l'avoit assez maltraité. Une cer-

taine fadeur décoloroit le teint de ſon viſage ; &, quoique ſa phyſionomie annonçât beaucoup de dignité, on n'y voyoit aucun trait de beauté ; ſon nez étoit reſſerré, ſa voix étoit fort rauque, & ſa vue ſi foible, qu'il approchoit de l'aveuglement. Il manquoit auſſi d'odorat : ſur quoi il avoit coutume de dire que la nature l'avoit très bien ſervi à cet égard, parcequ'il y a beaucoup plus de mauvaiſes odeurs que d'agréables. Ces défauts extérieurs étoient bien avantageuſement remplacés par les admirables qualités de l'eſprit & du cœur, qu'il tenoit de l'Auteur de la Nature, & qu'il avoit eu ſoin de cultiver par la

réflexion,

réflexion, l'étude & un travail assidu. Il avoit une si grande pénétration, que deux citoyens très connus dans la ville, qui s'accusoient mutuellement d'un vol de quelqu'argent, ayant comparu devant lui, il se contenta de les envisager, & désigna aussi-tôt le coupable. Sa prudence n'étoit pas moins grande; comme il prévoyoit souvent ce qui devoit arriver, il prenoit presque toujours des mesures si justes, que l'évenement lui étoit communément ou favorable, ou peu nuisible. Il étoit encore fort jeune lorsque, ainsi qu'on le rapporte, il sauva Pierre de Médicis son pere, par un conseil qu'il donna à propos. Il s'étoit

formé une conjuration contre ce Prince, & quelques-uns des conjurés, mis en embuſcade, devoient l'aſſaſſiner au retour d'une courſe qu'il avoit faite hors de la ville. Il étoit en litiere, parceque la goutte l'empêchoit de marcher; ſon fils, qui l'accompagnoit, dit à ceux qui le portoient, de quitter la route ordinaire, & d'en prendre une autre plus courte pour entrer dans la ville. Pour lui, monté ſur ſon cheval, il prit le chemin naturel, & il dit à ceux qu'il rencontra, que ſon pere le ſuivoit, & qu'il n'étoit pas éloigné. Par-là il trompa ceux qui l'attendoient, & tous deux arriverent preſqu'en même tems ſains & ſaufs dans

la ville (*a*). Le nombre des Conjurés étoit considérable, & l'on soupçonna que plusieurs membres des meilleures familles étoient entrés dans leur parti.

Le peuple, suivant son génie ordinaire, se livroit aussi aux nouveautés; & ayant perdu l'espérance du pardon, le mal augmentoit chaque jour. Si Laurent

---

(*a*) C'est peut-être de cette conspiration dont Jean-Antoine Campani fait mention, dans une lettre adressée à Pierre de Médicis lui-même; c'est la septieme du quatrieme livre. Campani y demande grace, pour un nommé *André*, qui avoit offensé Pierre, & qui étoit depuis long-tems exilé de Florence.

de Médicis, Antoine Pucci (*a*), & quelques autres ne fussent pas allés au-devant, (car la goutte empêchoit Piere de Médicis d'agir) il est certain que le repos & la vie même de quantité de gens de bien eussent été exposés au plus grand danger. Laurent & ses associés eurent recours aux avertissemens, aux prieres, aux promesses, aux sermens, &, par cette voie, ils firent rentrer dans son devoir Luc Pitti (*b*), chef de la conspi-

(*a*) Il étoit d'une noble & ancienne famille de Florence, pere de Laurent Pucci, que Leon X éleva en 1513 au Cardinalat.

(*b*) Luc Pitti est mentioné dans le

ration. Les autres Conjurés, si l'on en excepte un très petit nombre, suivirent tous son exemple : la Ville condamna à l'exil ceux qui ne l'imiterent pas. Pierre de Médicis voyant que cette conjuration avoit été dissipée

---

troisieme livre des Commentaires de Jacques de Volterre, dit le Cardinal de Pavie. Il y est dit qu'il avoit été des amis de Côme de Médicis, qu'il n'étoit pas riche, mais qu'il étoit affectionné à Côme, & chéri des Citoyens, parcequ'il leur faisoit ou procuroit tout le bien qu'il pouvoit. Le même Historien raconte ce qui l'indisposa contre Pierre de Médicis, pere de Laurent. On peut voir ce détail au commencement du livre troisieme cité.

principalement par la sageſſe de ſon fils, & ſon infirmité le retenant toujours lui-même dans l'inaction, continua de prendre les conſeils de Laurent; il ne faiſoit rien d'important que par lui, ſoit en particulier, ſoit en public. Le jeune Prince ſe faiſoit aimer de ſon côté par ſa modeſtie, ſa douceur, ſon affabilité : ces qualités lui gagnoient de jour en jour les cœurs des citoyens, diſſipoient les ſoupçons, appaiſoient les eſprits qui avoient été aigris, & le rendoient cher à tous.

L'unique but auquel il tendoit en effet, c'étoit de ſe faire des amis de ſes ennemis mêmes ; & il diſoit ſouvent, que le

moyen le plus sûr d'être bien ſervi & de pourvoir à ſes propres intérêts, c'étoit d'obtenir la bienveillance de ceux qui nous avoient été le plus contraires. Mon frere Philippe (*a*) m'a raconté, que lorſqu'il préſenta au Prince, dans la vue de le faire

(*a*) Philippe Valori, deuxieme du nom, fils de Barthelemi Valori, auſſi deuxieme du nom, né le 20 Juin 1459, fut l'un des Officiers du College de Piſe & de celui de Florence, devint du Conſeil des dix en 1487, & de celui des huit, en 1493. Il fut l'un des Ambaſſadeurs envoyés au Pape Alexandre VI, l'an 1492, pour le remercier d'avoir élevé au Cardinalat Jean de Médicis, leur compatriote, depuis Pape ſous le nom de

rentrer en grace, Antoine Giacomini Thébalducci, Florentin, qui avoit plusieurs fois conspiré contre Laurent, il garda d'abord le silence, ne sachant trop dans quels termes il devoit s'exprimer ; & que le Prince, témoin de son embarras, l'avoit prévenu, en lui disant avec bonté : » Philippe, je ne vous au-» rois aucune obligation, si » c'eût été un ami que vous » m'eussiez recommandé. Mais » je ne puis trop vous remercier » de m'avoir procuré un ami » dans la personne d'Antoine,

---

Leon X. Il mourut à Naples en 1494. Il étoit l'aîné de Nicolas, Historien de Laurent de Médicis.

» ci-devant mon ennemi; je vous » prie de me rendre ſouvent de » pareils ſervices «. Peu de tems après, quelques Florentins exilés, entr'autres, Diétiſalvo (*a*)

(*a*) Diétiſalvo, ou Detiſalvio, ainſi que le nomme le Cardinal de Pavie dans ſes Commentaires, au commencement du troiſieme livre, où il eſt appellé *Detiſalvius Nero*. Le même Hiſtorien ajoûte, qu'il étoit parvenu aux honneurs, plus par ſon ſavoir faire, que par le crédit de ſes ancêtres : *ſuâ magis induſtriâ, quàm Majorum commendatione honores adeptus*. L'ambition fut la cauſe de la révolte de Detiſalvio ; il aſpiroit à la principale autorité; &, pour y parvenir, il s'étoit uni à Luc Pitti, dont il n'étoit pas ami auparavant. Il faut voir ce détail & ſes ſuites, dans tout

& Ange Azaroli (*a*), ſoulevèrent contre leur Patrie Barthelmi de Bergame (*b*), qui étoit fa-

---

le livre troiſieme de l'Ouvrage cité du Cardinal de Pavie.

(*a*) Angé Azaroli : c'eſt Ange *Acciaioli*, ou *Acciajuoli*, d'une famille noble de Florence. Il avoit aſpiré à épouſer une des filles de Pierre de Médicis, & il fut irrité de la voir donner à un jeune homme qu'il regardoit comme d'une condition au-deſſous de la ſienne. Voyez ſur tout cela le même livre troiſieme des curieux Commentaires du Cardinal de Pavie, Ouvrage qui n'eſt pas aſſez connu, & qui eſt un des plus utiles pour l'Hiſtoire de ces tems-là.

(*b*) Barthelemi Colio, de Bergame, célebre par ſon expérience dans la

vorisé, en secret d'abord, par les Vénitiens. Ce Rebelle leva une armée assez nombreuse, composée de Cavalerie & d'Infanterie, & se mit à la tête. Mais Galeas Sforce (*a*), Duc de

---

guerre, & par ses exploits militaires. Il étoit lié par reconnoissance à Detisalvio. Voyez l'ouvrage cité dans les deux notes précédentes: Barthelemi y est communément nommé Colio.

(*a*) Galeas-Marie Sforce, Duc de Milan, étoit fils de François Sforce, qui est nommé ensuite. Ce François étoit bâtard de Jacques *Attendulo*, plus connu sous le nom de *Jacomuzzo*. Celui-ci étoit un paysan d'auprès de Cotignola, qui, ayant pris le parti des armes, passa par tous les degrés militaires, & devint le plus fameux

Milan, le combattit dans la Romagne, avec les troupes de Ferdinand, Roi de Naples, & celles des Florentins. Après avoir ainsi arrêté les efforts des ennemis, le Duc se présenta dans

---

Capitaine d'Italie en son tems. Ce fut lui qui changea son nom en celui de *Sforce*, qu'il laissa à sa postérité. De trois fils légitimes qui lui survécurent, aucun n'ayant eu de talent pour la guerre, ce fut François, son bâtard, qui lui succéda au commandement de ses troupes. Il fut aussi grand Capitaine que son pere, & mourut en 1466, laissant, entr'autres enfans, Galeas, qui lui succéda; mais que ses débauches & son extrême férocité firent assassiner en pleine Eglise le 26 Décembre 1476.

Florence, avec cette fierté qui lui étoit naturelle, & que la victoire qu'il venoit de remporter, fortifioit encore. Mais dès qu'il eût entretenu Laurent de Médicis, charmé de ſa prudence & de ſa grandeur d'ame, il prit le parti de lui continuer l'amitié que François (*a*), ſon pere, avoit eue pour Côme de Médicis, dont les conſeils & les ſecours d'argent avoient tant contribué à le mettre en poſſeſſion de Milan, malgré les efforts des Vénitiens.

Laurent profita de la ceſſation des troubles, pour ſe livrer ſans réſerve à l'étude de la Philoſophie. Les moyens en étoient de-

---

(*a*) Voyez la note précédente.

venus faciles, depuis que Côme de Médicis (*a*) avoit accueilli à Florence le célebre *Argyropule* (*b*), l'un de ces Grecs que les

(*a*) C'étoit le grand pere de Laurent.

(*b*) La révolution dont il est parlé ici est de l'an 1453. Constantinople ayant été prise alors par les Turcs, Jean Argyropule, qui y avoit professé publiquement les Lettres humaines durant plusieurs années, fut contraint de se retirer avec beaucoup d'autres. Côme de Médicis accueillit très favorablement à Florence ces savans fugitifs. Argyropule y enseigna les Lettres Grecques & la Philosophie. Dans la suite, la peste ravageant la Toscane, il se retira à Rome, y eut des appointemens, & y expliqua la Philosophie d'Aristote.

révolutions de l'Empire de Conſtantinople avoient contraints de quitter leur Patrie. Pierre en avoit profité pour introduire dans les meilleures études, non-ſeulement ſon fils Laurent, mais beaucoup d'autres de la plus haute Nobleſſe du pays: & per-

---

Il avoit fait, avant que d'aller à Rome, un voyage en France, pour ſolliciter le Roi de ſecourir ſa patrie, & de la délivrer de la ſervitude des Turcs. Il mourut à Rome, âgé de 70 ans. Il faut lire ſur ce Savant & ſur les autres Grecs fugitifs à Conſtantinople, le très curieux Ouvrage de Humfroy Hody, intitulé: *De Græcis illuſtribus Linguæ Græcæ Litterarumque humaniorum inſtauratoribus, &c.* à Londres, 1742. *in-8°.*

ſonne n'ignore qu'il ſortit en effet de cette Ecole, comme du Cheval de Troye, un grand nombre de Savans du premier ordre, dont Laurent de Médicis ſe ſervit très avantageuſement à ſon tour, ſoit en particulier, ſoit au dehors, dans les affaires les plus graves & les plus importantes de notre République. Tels ont été entr'autres, Barthelmi *Valori*, mon pere (*a*), *Donato Acciajuoli*, & Pierre Philippe *Pandolphini*, qui n'ont pas tenu les derniers rangs. Lau-

(*a*) Il avoit été en 1470 du Conſeil des Seigneurs : il mourut dans un âge peu avancé, laiſſant pluſieurs enfans de Catherine de Pazzi, ſa femme.

rent étudia d'abord la Philosophie d'Ariſtote ; mais ayant enſuite quitté l'Ecole des Péripatéticiens, il lui préféra la Philoſophie de Platon, qu'il cultiva ſous la direction de *Marſile Ficin* (*a*). Il y fit de ſi grands

---

(*a*) Marſile Ficin, de Florence, mort en 1494, a traduit en Latin toutes les Œuvres de Platon, & beaucoup d'autres ouvrages des Anciens. Il étoit fils d'un Médecin, & il devoit ſon éducation aux ſoins & aux libéralités de Côme de Médicis. Il le dit lui-même : *Patres habui duos, Ficinum Medicum, Coſmum Medicem : ex illo natus ſum, ex iſto renatus : ille quidem me Galieno, tum Medico, tum Platonico commendavit : hic autem divino me Platoni conſecravit.* Ceux

progrès sous un Maître si habile, qu'il n'y a rien de si pro-

---

qui ont dit, tels que Boissard dans ses *Icones virorum illustrium*, & Wharton, dans son Supplément à l'Histoire Littéraire de Cave, que c'étoit à Laurent de Médicis que Ficin devoit son éducation, se sont trompés. Il faut dire seulement que Ficin ne fut pas moins chéri de Pierre & de Laurent de Médicis, qu'il l'avoit été de Côme. Ce fut ce Savant qui inspira à Laurent l'amour de la Musique, comme étant, disoit-il, une science qui s'accorde très bien avec celle des Belles-Lettres. C'est Forcatel qui rapporte ce trait dans son Traité *de Gallorum Imperio &c. l. 4. p.* 232. Au reste, il faut lire, pour avoir une connoissance exacte de Ficin, de ses

fond dans les Ecrits de Platon qu'il n'ait pénétré : c'est le témoignage que Ficin lui-même lui rend souvent dans ses Ecrits. Le disciple étoit si épris des beau-

---

ouvrages & de ses sentimens, sa Vie & son Apologie, écrites en latin, dans les *Amœnitates Literariæ* de M Scelhorn, t. 1. p. 27 & suiv. Nous dirons seulement ici que Ficin dédia sa traduction du Philosophe Plotin à Laurent de Médicis, son cher patron; & que la premiere édition de sa version des Œuvres de Platon, étant très défectueuse, Laurent en fit faire une seconde beaucoup plus correcte, en meilleurs caracteres, divisée par chapitres. &c. Ficin entre dans ce détail dans son Epître à Martin Uranius, du 24 Nov. 1491.

tés de Platon, que Ficin ajoûte qu'il avoit coutume de dire, que ſans être inſtruit des dogmes de ce Philoſophe, il étoit difficile que l'on fût ni bon Citoyen, ni Chrétien véritablement inſtruit. Pénétré de ces ſentimens, dès qu'il ſe trouvoit débarraſſé des affaires publiques, il retournoit à ſon étude favorite, & recherchoit avec ardeur les leçons & les entretiens de Ficin. Ce Savant, accueilli par le grand Côme de Médicis, avoit été le premier en Italie qui eût fait connoître la Philoſophie de Platon, & ce fut ſous ſa conduite que Laurent en pénétra tous les ſecrets. Ce Prince aimoit à converſer avec lui; & lorſqu'il lui

avoit découvert quelque myſtere du divin Platon, pour ſe délaſſer mutuellement de l'application que demandoit cette étude, ils s'entretenoient des actions & des mœurs de Côme, ayeul de Laurent; ils recherchoient ce qu'il avoit fait, les moyens qu'il avoit pris pour s'élever auſſi haut qu'on l'avoit vû; & s'il étoit poſſible que quelqu'un, qui ne ſeroit que particulier dans l'adminiſtration civile de la République, pût encore eſpérer d'arriver à la même fortune & à la même gloire. C'étoit le but auquel tendoit Laurent de Médicis, & il deſiroit ardemment de l'atteindre. Pour y parvenir, il ne refuſa aucune ſorte de travail; les peines

& les veilles ne le rebutoient point : il embrassoir également, dans cette vue, tout ce que l'étude a de plus fatiguant, tout ce qui demande le plus d'application dans les affaires publiques, tout ce que les actions privées exigent de soin & de vigilance : toujours dans le travail, tout entier à ce qu'il croyoit nécessaire ou utile, son esprit supérieur brûloit continuellement comme un feu éclatant. Il méprisoit le luxe, dormoit peu, pensoit toujours, & occupoit son esprit à quelque composition qu'il mettoit ensuite en lumiere. Revenant un jour de Caregio à Florence, il profita d'une circonstance imprévue pour

commencer & achever une ſatyre contre les ivrognes. Cette piece eſt d'un très bon goût; rien de plus fini en ce genre; on y admire le ſel qui y pétille de toutes parts. Ce Prince ſavoit joindre l'urbanité la plus grande à la gravité qui lui convenoit. Lorſqu'il plaiſantoit, c'étoit avec tout l'agrément que l'on pouvoit deſirer: ſatyriſoit-il? perſonne n'étoit plus mordant. Charles de Médicis, ſon parent (*a*), qui avoit la réputa-

(*a*) C'étoit peut-être Charles de Médicis, Chanoine & Prévôt de Prato, fils de Côme, & petit-fils de Jean. Je n'en trouve point d'autre du ſurnom de Charles dans cette famille, au tems de Laurent.

tion d'être enclin à la rapine, lui ayant assuré un jour qu'il avoit dans sa terre les eaux les plus abondantes & les plus claires : si cela étoit, lui dit le Prince, vous auriez les mains plus nettes. Barthelemi Socin de Sienne, étant avec lui à table, s'avisa de dire, comme pour se railler de l'extrême foiblesse de sa vue, que la subtilité de l'air de Florence étoit nuisible aux yeux : cela est vrai, repartit Laurent ; mais l'air de Sienne affecte la tête & le cerveau (*a*).

(a) C'est que Socin étoit inconstant & vain. C'étoit un Jurisconsulte, qui a eu, en son tems, une grande

Une

Une autre fois, reprochant à un de ſes Officiers de ce qu'il avoit mal parlé de lui, & celui-ci prétendant s'excuſer ſur ſon naturel inconſtant : c'eſt tout le contraire, repartit le Prince ; je vous crois l'homme du monde le moins variable, puiſque vous penſez & que vous parlez toujours mal de tous. Ce qui eſt admirable, c'eſt que ce Prince, ayant deux humeurs différentes, dont l'une augmente l'eſprit, & l'autre le jugement ; ces deux humeurs étoient tellement tempérées que, ce qui arrive rarement, l'une n'a jamais nui à

---

réputation. Valori en parle encore ailleurs.

l'autre. L'extrême vivacité de ſon génie ne l'a jamais jetté, ni dans la précipitation, ni dans la légereté, elle a toujours laiſſé agir le jugement; de même que celui-ci n'a jamais affoibli le feu de ſon eſprit. Il voyoit d'un coup d'œil ce qu'il falloit faire, & cependant il délibéroit mûrement avant que d'agir.

Lorſqu'il perdit ſon pere (*a*),

(*a*) Cette mort l'affligea beaucoup. Il dit, dans une lettre qu'il écrivit à cette occaſion à Ange Politien, qu'elle l'expoſa tellement aux coups de la fortune, qu'il lui arriva pluſieurs fois d'être fâché de lui avoir ſurvêcu. Pierre de Médicis I. du nom, Gonfalonnier de Florence l'an 1460, mourut l'an 1472. Nous avons ſur ſa mort une

quoiqu'il ne fût que dans la vingt-unieme année de ſon âge, tous s'accorderent à l'élever au premier rang. On n'eut pas lieu de s'en repentir : malgré ſa jeuneſſe, il ſe conduiſit avec tant de modeſtie, avec une prudence ſi conſommée, que dans tout ce qu'il faiſoit, il ſe montroit beaucoup au-deſſus de ſon âge. Il prenoit les avis des anciens, & les ſuivoit ; ceux en particulier

---

belle lettre de Jean-Antoine Campani, écrite à Julien de Médicis, l'un des fils dudit Pierre : c'eſt la quatorzieme lettre du quatrieme livre. Campani y fait un bel éloge de Pierre de Médicis, & parle des obligations qu'il lui avoit.

de Thomas Soderini (*a*), & de Jean Canigiani, qui étoient, ſans contredit, les premiers dans l'ordre des Nobles. Il conſultoit auſſi Antoine Pucci (*b*), dont la

---

(*a*) Il étoit d'une des meilleures familles de Florence, & avoit épouſé Diana Tornabuoni, dont la famille n'étoit pas moins diſtinguée. Thomas fut pere de François Soderini, né le 10 Juin 1453, fait Evêque de Volterra par Sixte IV, le 29 Avril 1478, & Cardinal, par Alexandre VI, le 31 Mai 1503.

(*b*) La Maiſon de Médicis avoit de grandes obligations à celle de Pucci, dont pluſieurs avoient ſouffert l'exil & la mort même pour ſa défenſe. *Antoine* étoit pere du Cardinal Laurent Pucci, dont on a parlé plus haut.

rare prudence étoit connue. Il se trouvoit presque chaque jour, soit avec l'un, soit avec l'autre; & parloit avec eux de ce qu'il falloit faire. Il tint toute sa vie la même conduite. Il n'y avoit rien sur quoi il ne voulût avoir les sentimens des autres : mais la supériorité de son génie, ou quelque raison particuliere, le portoit quelquefois à changer ceux à qui il donnoit sa confiance, & qu'il rendoit dépositaires de ce qui devoit être secret. Dans les affaires les plus importantes, son usage étoit de faire consulter par ses Secretaires, non pas tous ensemble, mais par chacun en particulier, ceux qu'il avoit pour associés dans le

gouvernement de la République : il recueilloit ensuite les avis de chacun, & les comparoit; ce qui lui donnoit plus de facilité pour juger plus sainement. Il disoit que celui qui écoutoit ceux qui en avoient consulté d'autres, avoit en même tems & leur tête & la sienne; & que lorsqu'on sait les sentimens de chacun en particulier, il est plus aisé de reconnoître le vrai, en ajoûtant ou en retranchant, dans le cas où l'affaire consultée pourroit souffrir quelque contestation. Il se faisoit aussi un devoir étroit de s'attacher, par des marques de bienveillance, & par des bienfaits réels, tous ceux dont il croyoit pouvoir se servir,

ou qu'il jugeoit nés pour le bien de la République. Il tendoit une main ſecourable à ceux que la timidité retenoit, ou que la fortune opprimoit; il les aidoit, les relevoit: ſi tous, diſoit-il, ne ſont pas reconnoiſſans de ce que *je fais* pour eux, *il* y en aura du moins pluſieurs qui ne ſeront point ingrats. Il ajoûtoit, que ſon devoir étoit de ſe montrer toujours autant bienfaiſant que prudent. Il faut avouer qu'au milieu des terribles orages que la République eut à eſſuyer, cette conduite *lui* fut d'une grande utilité, & qu'elle fut la cauſe du ſalut même de la République.

Cependant Galeas Sforce (*a*), ſe rappellant le ſouvenir de Laurent, dont quelques années auparavant il avoit admiré la prudence prématurée, la grandeur d'ame, la gravité & la modeſtie, prit la réſolution, après la mort de Pierre de Médicis, de retourner à Florence, pour confirmer le fils, par ſa préſence, dans ſon nouveau Gouvernement, & arrêter enſemble ce qui pouvoit les concerner l'un & l'autre, tant pour la guerre que pour la paix. Telle fut la vraie raiſon de ſon voyage, quoi-

(*a*) C'eſt Galeas-Marie, Duc de Milan, dont on a déja parlé.

qu'il feignît une autre cause. Laurent le reçut dans son palais, avec sa femme *(a)*, fille du Duc de Savoie ; & cette réception, plus digne d'un puissant Monarque que d'un Prince particulier, fut si pompeuse, si brillante, que lorsque Galeas en parloit, il avoit coutume de dire, que Laurent ne l'avoit pas seulement surpassé en magnificence dans cette occasion, mais qu'il avoit fait plus que

(*a*) La Princesse Bonne, fille de Louis, Duc de Savoie, morte en 1485. Elle étoit la seconde femme de ce Sforce, qui avoit épousé en premieres nôces Dorothée de Gonzague, fille de Louis, Duc de Mantoue, laquelle il fit empoisonner en 1468.

quelque Roi que ce fût. Il étoit dans le plus grand étonnement de trouver, dans une fortune particuliere, de ſi grandes richeſſes, & une ſi grande abondance d'or, de pierreries, & de tout ce qu'un Souverain pourroit faire éclater. Il ajoutoit que pour lui, il pouvoit bien montrer des tréſors en argent; mais que dans le palais de Laurent, il ſembloit que tout ce qu'il y a de plus recherché dans l'univers s'y fût venu placer. Il ne diſoit rien que de vrai. Sans parler de tout ce que Côme de Médicis avoit raſſemblé, Laurent avoit eu ſoin de réunir ce que chaque pays avoit de plus précieux : tel étoit ſon goût pour la magnificence. Mais

n'ayant pas moins égard à l'utilité commune, on ne le vit jamais épargner ni ſoins ni dépenſes pour y contribuer. Il avoit formé une riche Bibliotheque(*a*), moins ſplendide par l'ornement des livres, que par leur ancienneté & leur corection. Dans cette vue, il avoit envoyé dans la Grece, dans toute l'Europe, &

(*a*) Il faut lire, au ſujet de cette Bibliotheque, une curieuſe lettre de Jean Laſcaris, dont on parlera ci-après, adreſſée à Pierre de Médicis, fils de Laurent. Cette lettre eſt imprimée dans les *Annales Typographici* de Maittaire, t. 1, pag. 271. & ſuiv. Elle roule cependant beaucoup plus ſur les Lettres Grecques que ſur ladite Bibliotheque.

en Asie, des hommes savans, pour y faire la recherche des meilleurs manuscrits Grecs & Latins, avec ordre de les acheter à quelque prix que ce fût, & de les lui faire parvenir. Un de ces savans fut Jean *Lascaris* (*a*),

(*a*) Il se nommoit Jean-André Lascaris; il étoit de la même famille que es Empereurs de ce nom. Il vint de Grece ou de Sicile en Italie, & fut très honorablement reçu à Florence par Laurent de Médicis. Celui-ci s'en servit utilement pour former la Bibliotheque dont parle notre Historien. Paul Jove dit qu'il l'envoya jusqu'à deux fois à Constantinople vers Bajazet II, pour faire la recherche des Manuscrits qu'il vouloit acquérir, & qu'il parcourut dans le même dessein

Grec de nation, homme très versé dans les Lettres, & autant

---

toute la Grece. Lascaris fit imprimer lui-même à Florence, en 1484, un volume d'Epigrammes Grecques, avec une lettre adressée à Pierre de Médicis, fils de Laurent; & quelque tems après un Traité Latin, *De veris Græcarum Litterarum formis ac causis apud antiquos*. Lorsqu'en 1494 la famille de Médicis eut été exclue de Florence, Lascaris vint en France, & fut très bien reçu de Charles VIII, qu'il accompagna à la guerre d'Italie, & avec qui il retourna en France. Charles VIII étant mort, Lascaris demeura auprès de Louis XII, son successeur, qui le chargea de plusieurs négociations importantes en Italie, & en 1503, auprès de la République de

diſtingué par ſa haute naiſſance & par ſes mœurs, que par ſon

---

Veniſe. Jean de Médicis, fils de Laurent, ayant été élu Pape ſous le nom de Leon X, engagea Laſcaris à paſſer à Rome en 1513. Ce ſavant y demeura juſqu'en 1518, qu'il revint en France. Le Roi François I le renvoya en Italie pour le même but que Laurent de Médicis avoit eu en le faiſant paſſer en Grece. Comme François I vouloit auſſi faire venir en France de jeunes Grecs, pour les y élever, Laſcaris alla à Veniſe, où il devoit les recevoir. Il fit depuis de nouveaux voyages à Rome, où il mourut en 1521, âgé de près de 90 ans. Voyez l'Ouvrage de M. Hody, cité ci-deſſus, ch. 5. il y entre dans un grand détail de la vie & des ouvrages de Laſcaris.

érudition. Il parcourut toute la Grece, & une grande partie de l'Aſie, & revint chargé de Manuſcrits, dont pluſieurs étoient uniques, ou extrêmement rares. L'amour que Laurent avoit pour l'antiquité étoit ſi grand, qu'on ne lui en connoiſſoit point d'autre qui l'égalât. Il avoit longtems & fortement deſiré un portrait de Platon : & lorſque Jerôme *Roſci*, de Piſtoie, lui en eut préſenté un qui venoit d'être déterré dans les ruines mêmes de l'Académie, il ſauta de joie, comme je l'ai appris de Marſile Ficin ; & depuis il eut toujours une grande vénération pour ce portrait. Ceux qui vouloient l'obliger s'empreſſoient de lui ap-

porter, ou de lui envoyer des Médailles précieuſes, ſoit du côté de l'art, ſoit du côté de la matiere, des vaſes d'or & d'argent ornés de gravures, en un mot, tout ce qui ſentoit l'antiquité : on ne pouvoit rien faire pour lui de plus agréable. Moi-même, à mon retour de Naples à Florence, je lui ai envoyé une figure de marbre, repréſentant Fauſtine & Africain (*a*), & pluſieurs autres anciens monumens gravés ou ſculptés avec beaucoup de goût; & je ne puis

(*a*) Le Traducteur Italien de cette Vie de Laurent, dit : la *Tête de Fauſtine*, & le *Portrait d'Afriquain*; peut-être de Scipion, ſurnommé l'Afriquain.

exprimer avec quelle joie, avec quels témoignages de reconnoiſſance il reçut ce préſent. Plein de reſpect pour ces antiquités, qu'il avoit ainſi recueillies de tous côtés, il les conſervoit dans ſon palais avec le plus grand ſoin : il ne les montroit pas ouvertement à tout le monde ; mais rien n'étoit caché pour ceux qui avoient le même goût, ou à qui il convenoit de les faire voir. Dans certains repas d'apparat, il faiſoit orner ſa ſalle de tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus précieux. Ayant un jour étalé toutes ces richeſſes aux yeux de Fréderic, Duc d'Urbin, le Prince le plus diſtingué de ſon tems, ſoit en guerre, ſoit en paix,

& qui excelloit aussi dans les beaux arts (*a*), le Duc s'arrêta long tems à en admirer la matiere, de même que l'industrie & l'habileté de l'ouvrier; mais plus surpris encore du nombre pres-

---

(*a*) Fréderic de Monte-Feltro, Duc d'Urbin, fut un des plus grands hommes de son tems. Il eut pour ami intime François Sforce, Duc de Milan, qui lui fit épouser sa niece Battista Sforce, fille d'Alexandre son frere, & lui procura la souveraineté d'Urbin. Il avoit formé une Bibliotheque fort nombreuse, remplie d'excellens livres, dont les reliûres, au rapport d'un Ecrivain Italien, étoient garnies d'or & d'argent massif. Il a passé pour le plus grand Capitaine de son siecle, &, à plusieurs belles qualités, il joi-

qu'incroyable de ces antiques, on dit qu'il s'écria : De quoi le goût & l'inclination ne ſont-ils pas capables ! Je vois ici des richeſſes dignes d'un Roi, & cependant qu'aucun Roi ne pour-

---

gnoit un grand amour des Savans & des Lettres. Il fut pere de Gui Baldo de Monte-Feltro, Duc d'Urbin, dont il eſt beaucoup parlé dans l'hiſtoire de Guichardin. Fréderic, jaloux de faire paſſer ſon nom à la poſtérité, avoit chargé Jean-Antoine Campani d'écrire ſon Hiſtoire. Celui-ci le dit lui-même dans ſes Epîtres Latines, c. 9. Epître 52, adreſſée au même Fréderic, dont il fait l'éloge dans ladite Lettre, où l'on voit que l'Hiſtoire en queſtion étoit achevée, à peu de choſes près.

roit ſe procurer, ni par argent, ni par la guerre, ni par autorité.

Je reviens à Galéas. Quelques fêtes qu'on eut faites à ſa conſidération, de quelques honneurs dont il eut été comblé, quelques préſens qu'il eut reçus, ce qui parut le toucher le plus quand il quitta Florence, c'étoit le mérite perſonnel du Prince : il ne ceſſoit d'en faire les plus grands éloges; j'avoue, diſoit-il, qu'il y a plus de richeſſes dans Florence, que dans toutes les autres Villes : mais je dois dire auſſi que ſon Gouvernement raſſemble plus d'hommes & de ſoldats que partout ailleurs ; & que la réunion de toutes ces choſes met

les Florentins non-ſeulement en état de réſiſter à ceux qui voudroient les attaquer, mais de plus d'attaquer eux-mêmes, s'ils le vouloient, tous ceux qui pourroient leur être oppoſés. Il ſe peut faire que Galéas dit alors ce qu'il penſoit; peut-être auſſi n'avoit-il d'autre vue que de conſerver l'amitié de Laurent, & de le retenir dans ſon alliance. Ce qui porte à croire le dernier, c'eſt qu'il y avoit déja quelque inimitié entre Galéas & Ferdinand, Roi de Naples; & que cette diviſion croiſſant peu à peu, a pû être aſſez forte, pour engager le premier à perſuader aux Florentins de faire une alliance avec lui, & de s'unir mu-

tuellement avec les Vénitiens. Comme ce fut là la cause & le commencement des maux qui suivirent, il est nécessaire, pour donner plus de jour à ces évenemens, de reprendre cette affaire de plus haut.

Après la mort de Paul II (*a*), on élut, pour lui succeder, François de Savone, qui prit le nom de Sixte IV (*b*). Laurent de Médicis fut envoyé, à la tête de plusieurs autres Députés, pour le complimenter, suivant l'usage, sur son élection, & lui baiser les

(*a*) Paul II, Vénitien, élu en 1464, mourut le 26 Juillet 1471.

(*b*) Il fut élu en 1471, & mourut le 12 Août 1484.

pieds. Le nouveau Pontife le reçut si honorablement, que l'on vit bien que ce qu'il souhaitoit le plus, c'étoit d'avoir son amitié & celle des Florentins. En effet il donna au premier la garde des trésors de la Chambre Apostolique, & il traita ceux qui étoient à sa suite d'une maniere si favorable, qu'en peu de tems ils acquirent tous de grandes richesses; en particulier Jean Tornabuoni, oncle de Laurent (*a*). Sixte leur donna aussi, ou gratuitement, ou à vil prix, une grande partie des pierreries

(*a*) Ange Politien fait un grand éloge de Laurent Tornabuoni dans ses Lettres, édit. *in*-8°. pag. 356.

que ſon Prédéceſſeur avoit amaſſées avec le plus grand ſoin. Il conſentit pareillement qu'on ajoutât au domaine des Florentins la Ville de Volterre, qui étoit très fortifiée & par ſa propre aſſiette, & par les murs qui l'environnoient ; ce que Frédéric d'Urbin, dont j'ai déja parlé, effectua en effet peu après.

Ce fut ainſi que le nouveau Pontife en agit d'abord avec Laurent; il lui donna en particulier & en public les plus grands témoignages de bienveillance, & le renvoya avec honneur dans ſa Patrie; mais Laurent, après ſon retour, ne conſerva pas long-tems l'amitié du Pape. Il y en a eu, & en grand nombre, qui

qui auroient desiré de lui, à cet égard, plus de constance, & même plus de prudence. Pour moi je crois qu'il n'a cédé qu'à la nécessité, & que tout ce qui est arrivé, ne s'est fait que pour donner de jour en jour plus d'éclat à sa vertu au milieu des adversités. Imola fut l'origine de la division.

Laurent étoit convenu avec Galéas que, moyennant une certaine somme d'argent, cette Ville passeroit au pouvoir des Florentins. Mais Sixte IV traversa l'effet de cette convention, & fit en sorte que ladite ville fût donnée pour la même somme au Comte Jerôme (*a*); & Fran-

---

(*a*) Jerôme Riario, neveu de Sixte

çois Pazzi (*a*), qui négocioit alors à Rome, se rendit garant de ladite somme; ce qui déplut beaucoup à Laurent. Cette conduite aigrit les esprits de part & d'autre. Laurent de Médicis croyoit qu'il avoit fait ce qu'il devoit, soit pour assurer la ville aux Florentins, sans autre garantie que la sienne, soit au moins pour découvrir les vrais sentimens de Galéas. Sixte IV se plaignoit de son côté que Nicolas Vitelli (*b*),

---

IV, qui avoit épousé Catherine Sforce, fille naturelle de Galeas Sforce, Duc de Milan.

(*a*) D'une famille ancienne & très connue à Florence.

(*b*) Les Vitelli étoient Seigneurs

ſecondé par Laurent, s'étoit défendu tellement contre ſes propres armes, qu'il n'avoit pu parvenir à le faire ſortir de Tipherno (*a*); ville qui étoit ſoumiſe au Domaine Eccléſiaſtique, qu'auparavant on ne lui eût payé une ſomme aſſez conſidérable ; ce qui n'étoit pas moins dommageable, que deshonorant pour le Saint Siege & pour ſa propre perſonne (*b*). Telle eſt l'origine

---

de Citta-di-Caſtello, ville de l'Ombrie, ſur les frontieres de la Toſcane & du Duché d'Urbin.

(*a*) La même ville que Citta-di-Caſtello.

(*b*) Voyez ce que Varillas dit ſur ce fait dans ſes Anecdotes de Floren-

de la dissention qui se mit entre Sixte IV & le Chef de la République de Florence. On ne se ménagea bientôt plus de part & d'autre. A Rome, on parloit sans discrétion de Laurent, & on y disoit des choses absolument indignes d'un si grand homme. A Florence, le Ministre du Saint Pere n'étoit pas traité avec plus de décence. Sixte s'en irrita : il remua d'abord, autant qu'il fut en lui, pour exciter des séditions intestines dans la République. Ensuite, ayant fait alliance avec Ferdinand,

---

ce, ou Histoire secrette de la Maison de Médicis, *p.* 71 *&* 72. *trois. édit. à la Haye*, 1689.

Roi de Naples, il eut ſoin de faire aſſembler des troupes aſſez nombreuſes, dans la vue d'attaquer Laurent de Médicis à forces ouvertes, & de ſe venger ainſi des torts qu'il prétendoit en avoir reçus.

Les circonſtances lui étoient favorables. Florence renfermoit dans ſon ſein la Famille des Pazzi, que ſes alliances & ſes richeſſes rendoient très puiſſante, & qui étant ennemie des Médicis, ſouhaitoit avec ardeur tout ce qui pouvoit occaſionner des changemens dans le Gouvernement. D'un autre côté, le Roi de Naples, qui ſe crut mépriſé par Galéas, Duc de Milan, & par les Florentins, prenoit ou-

vertement le parti du Pape. Ils arrangerent leurs batteries le plus secretement qu'ils purent, & conclurent à une conjuration contre Laurent de Médicis & Julien son frere. Mais comme une action si criminelle paroissoit indigne d'un Pontife chrétien, on en confia l'opération au Comte Jérôme, qui passoit pour neveu de Sixte (*a*). Le pre-

---

(*a*) Le Comte Jerôme Riario étoit en effet neveu de Sixte IV. Ce Pape avoit neuf neveux; savoir, cinq qui s'appelloient comme lui de la Roüere, & étoient enfans de ses trois freres, déja morts; & quatre qui portoient le nom de Riario, de Basso & de Sansoni, qui étoient les trois maisons où

mier ſoin du Comte fut de tenter de mettre dans ſes intérêts François Pazzi, qui, comme nous l'avons déja dit, négocioit honorablement à Rome, qui avoit ſouvent été utile au Comte, par l'argent qu'il lui fourniſſoit (*a*), & dont Jérôme connoiſſoit la haine pour les Médicis. Il fit la même tentative auprès de François Salviati,

ſes ſœurs & une de ſes niéces avoient été mariées. Onuphre, quelque dévoué qu'il fût à la Cour de Rome, convient, comme notre Hiſtorien, que Sixte IV entra très avant dans cette conjuration.

(*a*) Pazzi s'étoit émancipé de paſſer des affaires de la Banque dans celles de la Politique.

Evêque de Pise, qui étoit irrité contre Laurent, principalement parceque ce Prince arrêtoit la possession de son Archevêché & ses revenus (*a*). Tout étant prêt,

---

(*a*) François Salviati n'avoit obtenu le Siege de Pise que par beaucoup de voies irrégulieres. Laurent & Julien de Médicis avoient fait tout ce qui étoit en eux pour l'empêcher de réussir, & il ne l'emporta sur eux que par le crédit des Pazzi à la Cour de Rome. Jean Antoine Campani dit que l'on blâmoit la conduite de Laurent envers ce Prélat; mais il le justifie dans une assez longue lettre, où il rapporte pareillement les autres reproches qu'on lui faisoit au sujet de ses disputes avec le Pape, de ce qu'on appelloit ses entreprises sur Citta-di-Cas-

ſelon qu'on le ſouhaitoit, Pazzi (*b*), du conſentement unani-

---

tello, & autres. Cette lettre, où l'Auteur, ſans rien déguiſer de ce qu'il avoit entendu dire, prend la défenſe de Laurent, eſt adreſſée à Laurent lui-même. C'eſt la trente-quatrieme du liv. 9. Campani ſe montre, dans cette lettre & dans quelques autres, porté d'inclination pour la famille des Salviati.

(*a*) Varillas, dans ſes Anecdotes de Florence, compare François Pazzi à Catilina. Il détaille, dans le livre ſecond du même ouvrage, la conjuration des Pazzi, mais avec beaucoup de circonſtances romaneſques, ſelon le goût de cet Hiſtorien. La même conjuration eſt décrite, mais beaucoup mieux, dans le huitieme livre de

me de ceux qui le mettoient en œuvre, partit pour Florence, pour faire part de tout le complot à Jacques Pazzi, son oncle, chef de cette Famille. Celui-ci goûta le projet, & il fut décidé d'assassiner les deux freres, Laurent & Julien. Mais l'exécution n'étoit pas facile, les deux freres étoient rarement ensemble, & ils ne s'y trouvoient que dans

---

l'Histoire de Florence, écrite en Italien par Nicolas Machiavel. Ange Politien a donné aussi l'Histoire de cette Conjuration, qui ne se trouve point dans la premiere édition de ses Œuvres, n'ayant été imprimée pour la premiere fois qu'en 1553 à Bâle, chez Nicolas Episcopius, *in-folio*.

des lieux sûrs. Ils étoient toujours environnés d'ailleurs de leurs amis & de leurs parens, qui faisoient, en quelque sorte, leur garde. Laurent surtout, avoit assiduement chez lui, ou du moins à sa table, un nombre de personnes en dignité, qui venoient visiter Florence, ou qui y séjournoient. Raphael Riario (*a*), neveu du Comte Jérô-

---

(*a*) Il se nommoit Raphaël Galeotto, & étoit né à Savonne le 3 Mai 1451, de Violentina Riario, sœur du Cardinal Pierre Riario. Celui-ci étant mort en 1474, Sixte IV lui substitua Raphaël, lui fit porter le nom de *Riario*, & l'éleva au Cardinalat au mois de Décembre 1477,

me, Cardinal de l'Eglise Romaine, étoit venu en ce tems-là à Florence, soit pour affermir par sa présence les Conjurés dans leur projet, & les seconder avec les satellites qu'il avoit à sa suite; soit pour donner le change, & couvrir, autant qu'il se pouvoit, les pieges que l'on tendoit aux deux jeunes Princes. Laurent, qui ne se méfioit point de lui, lui donna un repas somptueux dans sa Maison de Fiésoli (a); & ce fut cette circonstance que les Conjurés résolurent de choisir pour exécuter leur

quoiqu'il ne fût que dans la vingt-septieme année de son âge.

(a) Varillas, dit *de Frejola*.

barbare deſſein. Mais s'étant apperçus que Julien n'étoit pas à cette fête, ſoit qu'il s'en fût diſpenſé à deſſein, ou que le hazard l'eut permis, [car il ſouffroit alors quelque indiſpoſition], ils changerent de vue, & prirent la réſolution de placer le lieu de la ſcene dans l'Egliſe de Sainte Marie (*a*), qui étoit vaſte, & au milieu de la ville. On dit que François Pazzi tira, pour ainſi dire, le Prince Julien malgré lui de ſa maiſon, où ſes incommodités devoient le

---

(*a*) L'Egliſe ſe nommoit *Sancta Reparata*. Le Traducteur Italien dit, *Santa Maria del Fiore*, & ajoûte, que c'étoit la Cathédrale de Florence.

retenir, & le força, en quelque sorte, de venir à l'Eglise, où Laurent de Médicis étoit déja, & où il se croyoit d'autant plus en sûreté, qu'il se voyoit dans un lieu saint, & en quelque sorte sous la garde de Dieu. Les Conjurés avoient donné pour signal, le tems où le Prêtre, qui devoit célébrer les saints Mysteres, en feroit à la fraction de l'Hostie. C'étoit le moment où ces malheureux devoient percer les deux freres, chacun exécutant ce dont il s'étoit chargé. Celui qui devoit tuer Laurent, étoit Jean-Baptiste Sicco (*a*),

(*a*) Machiavel, au liv. 8. de son Hist. de Flor. le nomme Jean-Baptiste

homme intrépide, & que le Comte Jérôme s'étoit attaché par *ses bienfaits*. Mais ce Conjuré ayant parlé au jeune Prince, quelque tems avant l'exécution, soit qu'il fût frappé d'admiration pour sa prudence, ou d'étonnement de l'air majestueux qui brilloit en lui; soit qu'il eut horreur de commettre un forfait si horrible dans un lieu saint; soit enfin que telle fut la volon-

---

de Monte-Secco, & le qualifie de *Condottieri del Papa*; ce que plusieurs Ecrivains disent signifier, Général des Troupes du Pape. Le Traducteur Italien le nomme aussi Jean-Baptiste *de Monte Seccho*, & ajoûte qu'il étoit *Condottiere, esercitato in armi*.

té de Dieu, qui tient entre ses mains les droits des Royaumes, il refusa de se charger de l'horrible commission qu'on lui avoit proposée; mais il ne découvrit rien de la conjuration : en quoi il manqua également aux amis & aux ennemis, & se manqua à lui-même. Il fut remplacé par un Prêtre, nommé Etienne (*a*), homme prompt à la main, & d'une audace que rien n'arrêtoit, & par Antoine de Volterre. François Pazzi & Bernard Bandini devoient frapper Julien, & se jetter tout de suite sur Lau-

(*a*) Il se nommoit Etienne Bagnioni. Il enseignoit, dit-on, la Langue Latine à la fille de Jacques Pazzi.

rent. Mais la divine Providence permit que Pazzi, pendant qu'il poignardoit Julien, fut blessé lui-même, ou par ceux qui étoient avec lui, ou, comme il est plus croyable, par sa propre main, ensorte que le poignard lui échapa, & qu'il n'eût plus assez de force lui-même pour se soutenir. Le Prêtre Etienne frappa néanmoins Laurent par derriere, à l'endroit du col, près l'ancienne Sacristie de l'Eglise. Mais le jeune Prince, sans rien perdre de la présence d'esprit, se tira des mains de l'assassin, prit la fuite, évita les autres coups que les Conjurés lui préparoient, traversa, environné de plusieurs personnes, tout le chœur de l'E-

glise, se retira avec elles dans la nouvelle Sacristie, en ferma les portes qui étoient de fer, & échappa par-là à la fureur de Bandini, qui le poursuivoit. Il fut bientôt secouru par ses amis & par ses parens, qui accoururent au même lieu, & qui le reconduisirent en sûreté dans son Palais. Cependant ceux, qui étoient dans l'Eglise, effrayés des cris qu'ils entendoient, couroient épouvantés ça & là, & demandoient quelle étoit la cause d'un si grand tumulte. On ne fut pas long-tems à l'apprendre; & dès que la nouvelle de la conjuration fut sue, ce fut un tumulte général dans la ville; chacun couroit aux armes. Le peu-

ple, inquiet ſur la ſanté de Laurent, vint en foule aux portes de ſon Palais; & le Prince fut obligé de ſe montrer pour le ſatisfaire. On vit bien qu'il étoit bleſſé; mais quand on ſe fût aſſuré que la plaie n'étoit point mortelle, on n'entendit plus que des cris de joie, des battemens de mains, & autres témoignages d'un contentement univerſel. On dit que Sicco (*a*), qui s'étoit retiré dans un endroit peu éloigné, entendant ces applaudiſſemens, ſe tourna vers ceux qui l'environnoient, & leur dit: Sont ce donc là des témoigna-

(*a*) C'eſt-à-dire J. B. de Monte-Secco. Il eut depuis la tête tranchée.

ges d'ennemis ? ſont-ce là les cris de ce grand nombre qui devoit, ſelon vous, prendre auſſi les armes contre Laurent, dès que la conjuration auroit éclaté ? Pendant que ceci ſe paſſoit aux portes du Palais du Prince, quelques-uns des Conjurés allerent au lieu où l'on rend la juſtice, & ſe ſaiſirent (*a*), par artifice, du premier Magiſtrat, qui y faiſoit ſa demeure. Une choſe que je ne puis aſſez admirer, c'eſt que Laurent, au milieu du danger extrême qu'il venoit de

(*a*) Le Traducteur Italien dit, qu'ils le tenterent, qu'ils firent ce qu'ils purent pour ſe ſaiſir de lui & de pluſieurs autres, mais qu'ils ne purent réuſſir.

courir, donna toute ſon attention pour conſerver le Cardinal Riario, malgré les clameurs de la multitude irritée, qui demandoit ſa mort, & qui vouloit qu'il fût condamné au même ſupplice que l'on venoit de faire ſubir à François Pazzi, à l'Archevêque de Piſe (*a*), & à pluſieurs autres. Non, répondit avec fermeté, le jeune Prince, je ne ſouffrirai point que la ville de Florence, qui a toujours été très attachée au Saint Siege, ſoit

---

(*a*) Ce Prélat fut pendu publiquement, revêtu de ſes habits Pontificaux, aux fenêtres de la Maiſon de Ville, avec ſon frere & ſon couſin, tous deux nommés Jacques Salviati.

ſouillée d'une pareille tache. Et hauſſant la voix, il ajouta : on n'a déja que trop répandu de ſang ; on n'a que trop ſévi. Ainſi le Cardinal dût ſa conſervation aux ſeules ſollicitudes du Prince, qui le laiſſa peu après retourner à *Rome* auprès du Pape (*a*). Il eut la même attention & la même clémence pour pluſieurs autres qui avoient eu quelque

---

(*a*) On dit que la frayeur, cauſée par le danger qu'il avoit couru, le rendit extrêmement pâle pour tout le reſte de ſa vie. Il eut encore depuis quelques aventures qui lui font peu d'honneur, & il mourut à Naples, où il s'étoit retiré, le 7 Juillet de l'an 1521.

part à la conjuration, ou qui étoient parens des Conjurés. On cite en particulier Guillaume Pazzi, Blanche ſa femme (*a*), & leurs enfans, qu'il retint auprès de lui en ſureté, juſqu'à ce que la ville eut recouvré ſa tranquillité. Ceux-là & quelques autres lui durent leur ſalut, malgré les réclamations de ceux, ou qui étoient portés naturellement à la vengeance, ou qui craignoient que le feu ne fût mal éteint.

J'ai ſu de mon frere Philippe, qui fut toujours auprès de Laurent avec le reſte de la Nobleſſe, tant que dura l'émotion,

(*a*) Elle étoit ſœur de Laurent & de Julien de Médicis.

que le Prince, touché des cris qui retentissoient sans cesse à ses oreilles, disoit que cette répétition lui faisoit plus de peine que son affliction personnelle. Quand il parloit des Citoyens, c'étoit toujours sans le moindre ressentiment; il n'attribuoit le crime commis qu'au très petit nombre. François Salviati, cet Archevêque de Pise, dont nous avons rapporté le supplice, avoit pour proche parent Edouard (*a*) Salviati, qui craignant tout, & avec raison, de la fureur du peuple, avoit cru qu'il étoit prudent à lui de se cacher. Laurent

(*a*) Le Latin dit *Aduardus*; l'Italien, *Averardo*.

de

de Médicis en ayant demandé des nouvelles à mon frere Philippe Valori, qui avoit épousé *Alexandre* Salviati, fille de cet Edouard ; mon frere répondit au Prince, que quoiqu'Edouard fût innocent, il étoit cependant si pénétré de douleur, à cause du crime dont sa famille venoit de se souiller, qu'il pensoit plus à mourir lui-même, qu'à conserver sa vie. Je veux le voir, repliqua le Prince : faites venir Antoine Pucci (*a*); & tous deux ensemble, amenez-le moi en sûreté. Lorsqu'il lui fut présenté, il le reçut avec tant de douceur, que tous

(*a*) Pere du Cardinal Laurent Pucci.

ceux qui furent témoins de cette réception, ne purent retenir leurs larmes par l'excès de joie qu'ils ressentoient. C'est ainsi qu'il montra la grandeur de son ame, & que par cette conduite il releva l'espérance des autres parens & alliés des Conjurés, & de tous les Citoyens.

Depuis il traita toujours avec amitié, & même avec familiarité *Edouard*, non-seulement dans le particulier, mais aussi en public. Peu de tems après, le Prince fit épouser sa fille aînée (*a*), pour

---

(*a*) Lucrece de Médicis. Ce mariage se fit en 1486. Lucrece étoit sœur de Leon de Médicis, & grand'-tante de Catherine de Médicis, Rei-

qui il avoit la plus grande affection, à Jacques Salviati, neveu d'Edouard, jeune homme doué de toutes ſortes de vertus. C'étoit un de ſes ſoins, que pour cimenter l'union entre les Citoyens, il s'étudioit à les attacher les uns aux autres par de ſemblables alliances, & par de grands témoignages de bienveillance. Il avoit coutume de dire, [& j'emploie ici ſes propres paroles] que de même qu'un corps bien diſpoſé eſt moins ſenſible au froid, à la chaleur, & aux autres choſes extérieures qui peuvent l'affecter; ainſi les villes,

---

ne de France. Jacques Salviati fut grand Gonfalonier en 1513.

dont les Citoyens ſont les Membres, peuvent ſoutenir quelque aſſaut que ce ſoit qui vienne du dehors, & même le repouſſer, ſi l'union & la concorde lient enſemble les Citoyens.

Il penſoit & parloit de même de l'Italie ; qu'elle n'avoit rien à craindre tant que la concorde y régneroit ; mais que ſi elle venoit une fois à ouvrir la porte aux diſſentions, elle ne tarderoit point à périr. De-là vint que ſes amis l'exhortant d'accepter les troupes que le Roi de France (*a*), avec qui il étoit lié d'une étroite amitié, lui offroit pour terminer plus aiſément la guerre que

(*a*) C'étoit Louis XI.

Ferdinand & le Pape Sixte IV se dispofoient à lui déclarer, il répondit : *Je n'en suis pas encore au point de préférer mes propres intérêts, au danger auquel j'exposerois toute l'Italie. Plût à Dieu qu'il ne pût jamais venir à l'esprit des Rois de France, de faire en aucun tems l'expérience de leurs forces dans ce Pays ! Lorsque cela arrivera, croyez-moi, c'en est fait de toute l'Italie.*

Tout étant enfin rentré dans l'ordre au-dedans, le Prince mit tous ses soins à augmenter ses forces, à multiplier ce qui étoit nécessaire pour la guerre, dans la vue de se mettre en défense, & de protéger la République contre les mauvaises intentions

du Roi Ferdinand & du Pape. En effet, ces deux Puiſſances fâchées de voir que leurs artifices & les pieges qu'elles avoient tendus, n'avoient point réuſſi à leur gré, réſolurent d'emporter par la force ce qu'elles n'avoient pû par d'autres voies. Elles joignirent leurs trouppes, en donnerent le commandement à Alphonſe (*a*), Duc de Calabre,

---

(*a*) Alfonſe ſuccéda à ſon pere en 1494; ſon humeur cruelle & ſauvage le fit haïr de ſes ſujets. Charles VIII, Roi de France, ayant été attiré en Italie par divers Seigneurs, & pris Naples, Alfonſe abdiqua le 23 Janvier 1495, en faveur de Ferdinand II, ſon fils, qui s'étoit retiré

fils ainé de Ferdinand, & fondirent avec tant d'impétuosité sur les terres des Florentins, que la perte de celles-ci & de la liberté de la République, sembloit infaillible. A tant de forces réunies, nos ennemis joignoient l'artifice & le mensonge : ils répandoient avec affectation, que ce n'étoit que contre les Médicis, & non contre les Florentins, qu'ils avoient

---

dans l'isle d'Ischia. Il prit ensuite l'habit de Moine dans l'Ordre des Olivétains, & se retira en Sicile, où il mourut peu de tems après. Voyez l'Histoire de Naples, par Giannone, tom. 3. *in*-4°. de la Traduction Françoise.

pris les armes : Que si l'on vouloit seulement chasser Laurent de la ville, ils se retireroient, & laisseroient tout en paix. Pour parvenir à ce but, Sixte IV avoit interdit Florence; il vouloit voir si cette censure n'y exciteroit pas quelque émotion. Mais le peuple avoit une si grande affection pour son Prince, il lui étoit si attaché, & d'un autre côté les Grands agirent avec tant de prudence, que ces manœuvres de la Cour de Rome ne tromperent qui que ce soit. Ni la dévastation des terres, ni les foudres de Rome ne purent rompre l'union qui étoit entre les Florentins; & sans s'ébranler de rien, ils ne s'occuperent que des moyens de

défendre leur liberté & leur patrie.

Comme ils ſavoient que l'argent eſt le nerf de la guerre, ils en ramaſſerent autant qu'ils purent. Enſuite ayant raſſemblé les ſecours de leurs Alliés, ils eurent bientôt une armée nombreuſe, en état non-ſeulement d'arrêter les efforts de leurs ennemis, mais même de les vaincre, ſi pluſieurs n'avoient pas été plutôt du goût d'entretenir la guerre, que de remporter des victoires. Les Vénitiens, par exemple, guidés par leur ambition ordinaire, & prétendant dominer ſur toute l'Italie, n'avoient d'autre but que d'affoiblir également nos forces & cel-

les des ennemis, & de traîner la guerre en longueur. D'un autre côté, les trouppes que le Duc de Milan nous avoit fournies, agirent d'abord avec peu de concert & d'union. Elles avoient de la peine à se voir commandées par un Chef trop peu expérimenté. Le Duc, à la vérité, fut rappellé à Milan, avant la fin de la guerre, par Ludovic Sforce, son oncle. Mais sous ses ordres, les trouppes, guidées par les conseils particuliers qu'elles en recevoient, ne nous furent pas plus utiles qu'auparavant. Quoiqu'il semble que l'intérêt commun l'eut engagé à secourir Laurent de Médicis, il conservoit néanmoins en secret une opposition

réelle, qui le rendoit plus ſon ennemi que ſon ami. C'eſt ce qui a beſoin d'être développé, en reprenant les choſes de plus haut.

Après le meurtre de Galéas (*a*), commis par André de Lampugnano & ceux que celui-ci s'étoit aſſociés, le défunt avoit eu pour Succeſſeur Jean Galéas, ſon fils, qui étoit encore fort

---

(*a*) Il fut aſſaſſiné en pleine Egliſe, le 36 Décembre 1476. Ce fut l'effet d'une vengeance perſonnelle, non d'une conjuration contre l'Etat. Les principaux de ſes aſſaſſins étoient deux hommes qu'il avoit outragés dans leur honneur, en ſéduiſant la femme de l'un, & abuſant de la ſœur de l'autre.

jeune. Laurent de Médicis, qui ne pouvoit oublier l'amitié qui avoit été entre lui & Galéas pere de Jean, envoya Thomas Soderini (*a*), Gentilhomme d'une rare prudence, pour gouverner les affaires du jeune Duc, & celles des Milanois, conjointement avec la Mere de Jean & avec Sicco (*b*), qui avoit été Secré-

(*a*) Il étoit Gonfalonier de Justice.

(*b*) C'est Ceco ou Cicchо Simoneta. Mais Louis-Marie Sforce, dit *le More*, oncle de Jean, qui vouloit s'emparer du Gouvernement, obligea la Duchesse de s'enfuir de Milan, & fit couper la tête dans Pavie au fidel Simoneta, quoiqu'âgé de 70 ans. De

taire de Galéas. Tout réussit d'abord au gré de Laurent de Médicis, qui dans les grandes affaires étoit l'ame de Soderini. Mais Ludovic (*a*), frere de Galéas vint troubler cette union; il s'irrita de ce que son neveu, ne se conduisoit point par les conseils de ses oncles, mais par ceux des étrangers; & il engagea ses freres à former les mêmes plaintes. De celles-ci on passa bien-tôt à diverses entreprises

---

puis, il fit donner à *Jean* un poison lent, dont il mourut à Pavie vers la fin d'Octobre 1494.

(*a*) Louis-Marie Sforce, oncle de Jean; le même dont on parle dans la note précédente.

contre la personne même du jeune Duc. En quoi Ludovic, qui avoit conçu depuis du tems, le dessein d'usurper la souveraineté de son neveu, fut secondé par Robert, Duc de San-Séverino (*a*). Il espéroit d'autant mieux réussir, que l'ainé des Sforces, qui aimoit naturellement son repos, se contentoit de son Duché de Bari, au Royaume de Naples. Laurent de Médicis &

(*a*) Il y avoit deux branches de la Maison de *San-Severino*. L'aînée étoit restée dans le Royaume de Naples, sa patrie, & avoit pour Chef le Prince de Salerne. L'autre avoit été établie dans le Duché de Milan, par Robert de San-Severino. Celui-ci fut un des

Soderini voulant prévenir ce qui ſe tramoit, conſeillerent à Bonne, mere du jeune Duc, d'éloigner promptement de la ville de Milan les oncles de ſon fils, & Robert de San-Severino. Ludovic fut en effet exilé à Piſe; mais il n'y demeura pas long-tems. Il ne tarda point à ſe réfugier dans le Royaume de Naples, apportant pour motif de ſa retraite, qu'il lui étoit néceſſaire d'être

---

grands Capitaines de ſon tems. Il contribua beaucoup, comme le dit notre Hiſtorien, à faire donner à Ludovic Sforce la tutelle de ſon neveu, & à l'expulſion de la Ducheſſe Bonne: mais ils ſe brouillerent depuis par l'ingratitude de Ludovic.

dans un lieu où il pût veiller plus sûrement à ses propres intérêts, & se précautionner contre ce qu'il pouvoit craindre de Laurent de Médicis. Il demeura dans la retraite qu'il avoit choisie, jusqu'à ce que Bonne, mere du Duc, suivant le caractere ordinaire des femmes, qui est toujours changeant & inconstant, le fit revenir dans sa patrie. Elle donna cet ordre malgré les représentations de Sicco (a), qui lui annonça qu'il lui en coûteroit la perte du maniement des affaires, & à lui-même la vie (b);

(a) Ou Chicco Simoneta.

(b) Comme on le rapporte dans une des notes précédentes.

mais la foibleſſe, qui eſt le partage de la femme, ſecondée des conſeils de quelques Nobles, qui ſouffroient impatiemment l'autorité de Sicco, eut plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que les remontrances les mieux fondées. Ces évenemens ſe paſſoient dans le tems même que les affaires des Florentins alloient en décadence, & qu'elles menaçoient d'une ruine prochain, à cauſe de la nonchalance des ſoldats, des diſſentions qui s'étoient miſes parmi eux, & de la lenteur volontaire des Vénitiens. La durée de la guerre avoit d'ailleurs épuiſé le tréſor public, & toute la ville manquoit d'argent. Les Négocians n'étoient plus en état de

ſuppléer à cette diſette; les ſujets étoient dans l'accablement, toute la campagne étoit dévaſtée; & la grandeur de la République de Florence, devenue méconnoiſſable, ſembloit ſur le point d'être anéantie, comme ſi elle eût éte uſée de vieilleſſe. Au milieu de tant de difficultés, Laurent occupé des moyens de les ſurmonter, & voyant que ſes ennemis avoient des forces très puiſſantes, & qu'il ne pouvoit nullement ſe fier à ſes Alliés, après avoir, ſelon ſon uſage, ſatisfait aux devoirs de la Religion, il prit la réſolution de tout tenter, d'abandonner, pour ſauver ſa patrie, ſa propre perſonne, ſa vie même à la volonté

& au pouvoir de ſon ennemi.

En conſéquence, ayant fait part de ſon projet au Conſeil des Dix, qui préſidoient à ce qui concernoit la guerre, & ayant mis ordre à ſes affaires particulieres, & à celles de la Ville, il ſortit ſecrétement de Florence, & prit la route de Piſe. Avant que d'y arriver, il écrivit aux Florentins une lettre oſtenſible (*a*), où il découvroit ſon deſſein, & dans laquelle il les prioit, que s'il arrivoit que le ſuccès ne répondît point à ſes vues, ils redoublaſſent de courage & de force pour défendre

---

(*a*) Le Traducteur Italien dit que ce fut de San-Miniato qu'il écrivit.

la liberté & la patrie : qu'il alloit éprouver si une guerre commencée par le sang de son frere, finiroit par l'effusion du sien. Cette lettre, lue en plein Sénat, fut reçue différemment par ceux qui l'écoutoient, mais elle tira des larmes de tous. Il n'y en eut aucun qui ne se sentît rempli d'estime pour un si grand homme, qui se dévouoit si généreusement au salut de sa patrie, sans être rébuté, ni par les peines qu'il lui en coûtoit, ni par les dangers auxquels il s'exposoit. Celui-ci élevoit jusqu'au Ciel sa grandeur d'ame ; celui-là ne pouvoit se taire sur sa prudence consommée, & sur le parti inattendu qu'il prenoit dans l'extrê-

mité où en étoient les choses. Tous arrêterent unanimement que, puisqu'il y étoit résolu, il ne se présenteroit devant Ferdinand que comme chargé des pouvoirs de toute la République. Arrivé à Pise, Laurent prit la voie de la Mer, afin d'éviter la rencontre des troupes du Pape, & se rendit ainsi auprès du Roi de Naples. On dit que le premier spectacle qui frappa ses yeux en sortant du vaisseau, fut une si grande multitude de cadavres, qu'ils remplissoient tout l'espace qui se trouvoit entre le rivage & la nouvelle citadelle. La douleur qu'il ressentit à cette vue, fut tempérée par le nombre de personnes qui accoururent à sa

rencontre, de toutes les parties du Royaume, curieuses de voir un homme d'une si haute réputation. La fortune parut donc favoriser d'abord son entreprise, tant parceque sa navigation avoit été heureuse, que parcequ'il voyoit un si grand empressement à l'aborder. Il accueillit tout le monde avec un visage gai & cet air de modestie qui plaît à tous, & il gagna les cœurs de ceux qui le virent. On annonça promptement au Roi que Laurent de Médicis venoit de débarquer à Naples, & qu'il montroit un cœur aussi courageux que plein de confiance. Ferdinand, voulant lui faire honneur, envoya, pour le

recevoir, le Prince Frederic (*a*), ſon fils, & Ferdinand ſon neveu, accompagnés de pluſieurs des principaux de la Nobleſſe. Ce fut avec ce cortege que Laurent s'achemina vers le palais du Roi, ſans faire paroître le moindre ſigne de crainte, qui n'eſt le partage que des ames qui s'a-

(*a*) Il étoit ſecond fils de Ferdinand, frere puîné d'Alphonſe, & avoient eu l'un & l'autre pour mere Iſabelle de Clermont, premiere femme de Ferdinand, fille de Triſtan, Comte de Cupertin, & de Catherine des Urſins. Fréderic ſuccéda en 1496 au Roi Ferdinand II du nom, ſon neveu, à la Couronne de Naples & de Sicile.

vilissent ; mais montrant au contraire à tous ceux qui l'environnoient une certaine assurance d'obtenir tout ce qu'il souhaitoit. Dès la premiere entrevue, où il fut question du sujet de son voyage, il parla avec tant de force, produisit de si bonnes raisons, les étaya de tant d'exemples frappans, qu'il convainquit Ferdinand qu'il devoit préférer la paix à la guerre, & qu'étant le Protecteur de l'Italie, il lui convenoit d'empêcher la perte de qui que ce fût, & de procurer la conservation de tous ; qu'il étoit d'un Roi de se faire des alliés de ceux qui lui étoient contraires, & de changer ses ennemis en amis. Enfin il parla

avec

avec tant de force & d'éloquence, que l'on assure que le Roi & le Comte de Matalona, les deux hommes les plus sages de leur tems, saisis d'admiration en voyant tant de prudence, jointe à une si grande force de discours, s'écrierent: Que ce qu'ils voyoient étoient fort au-dessus de ce qu'ils avoient entendu dire. Cependant le Roi hésita long-tems sur le parti qu'il devoit prendre; son esprit flottoit tantôt pour l'un, tantôt pour un autre. D'un côté, arrêté par la considération de Sixte IV & de tous ceux qui ne cachoient point leur haine pour Laurent; retenu aussi par son propre caractere, naturellement dur, &

qui le portoit à ne pardonner à personne ; ces obstacles, & beaucoup d'autres, sembloient le faire pancher pour la perte de celui qui étoit venu se livrer de lui-même. D'un autre côté, comme il avoit beaucoup de pénétration, il sentoit bien qu'il retireroit un grand avantage pour lui-même & pour son Successeur, en s'attachant par les bienfaits un Prince à la fleur de son âge, & dont la prudence étoit si supérieure à sa jeunesse ; ainsi que l'évenement ne tarda pas à le vérifier. Cette indécision, traînant trop long-tems, donna lieu à de nouveaux troubles, qui augmenterent ceux que la République éprouvoit déja. C'étoit

ce que Ludovic Sforce avoit toujours desiré ; lui-même fomentoit en secret la révolte & la sédition. Mais il ne pût ébranler la constance & la fidélité de la multitude. Le peuple & les premiers de l'Etat n'étoient touchés que de l'absence de leur Chef. Edouard Salviati, celui-là même dont nous avons parlé, qui étoit à la tête de la Magistrature, en sa qualité de Gonfalonier de Justice, disoit hautement qu'il préféreroit plutôt la mort, que de manquer à la fidélité qu'il avoit jurée à la République & à Laurent. Pendant ce tems-là le jeune Prince, toujours retenu à Naples, s'y fit estimer & honorer, tant par ses vertus & ses ma-

nieres engageantes, que par les bienfaits qu'il répandoit par tout. J'ai sû de personnes dignes de foi (*a*), qui demeuroient alors avec lui, ou qui le voyoient souvent, qu'il faisoit une dépense très considérable, non-seulement en répas & en présens, mais aussi en procurant un état convenable à un grand nombre de jeunes Filles qui accouroient de la Calabre & de l'Apouille, & de toutes les extrémités du Royaume, pour profiter de ses libéralités. Ils m'ajoutoient qu'il faisoit deux personnages diffé-

---

(*a*) Le Traducteur Italien nomme en particulier Paul-Antoine Soderini.

rens ; que durant le jour, il paroiſſoit gai, & montroit à tout le monde un viſage gracieux & ſatisfait ; & que pendant la nuit il ſe laiſſoit aller aux gémiſſemens & aux larmes, en pleurant ſon propre ſort & celui où il ſavoit que ſon pays étoit livré.

Enfin le Roi Ferdinand, touché d'admiration pour ſa vertu, & voyant la conſtance & la fidélité des Florentins, réſolut de le renvoyer chez lui. Le Comte de Matalona, dont nous avons déja parlé, ne contribua pas peu à lui faire prendre ce parti, par le crédit qu'il avoit ſur ſon eſprit, & l'autorité qu'il s'étoit acquiſe dans ſes conſeils. Ferdinand y fut auſſi porté par la nou-

velle qu'il apprit que Ludovic Sforce étoit revenu au parti de Laurent, & que ses propres intérêts commençoient à lui faire embrasser ceux de l'Italie. En le rendant à ses Sujets, il voulut le dédommager par ses bienfaits de ce qu'il avoit souffert ; & il aima mieux se concilier l'amitié & l'alliance d'un si grand homme, que de conserver la bienveillance du Pape Sixte, & des autres ennemis de Laurent & des Florentins. On fit donc équiper les vaisseaux qui étoient nécessaires pour le départ ; & lorsque tout fut prêt, Ferdinand donna au jeune Prince des marques de sa tendresse & de sa générosité, & le congédia ainsi. Laurent aborda

premierement à Livourne, & ensuite à Pise ; & par-tout, on lui fit l'accueil le plus favorable ; ce ne furent qu'applaudissemens & démonstrations de joie : les marques en furent si éclatantes, qu'on eût dit que la terre elle-même en tressailloit d'aise. Mais qui pourroit exprimer de quelle maniere il fut reçu à Florence ? Tout âge, tout sexe s'empressoit de le voir. Le peuple, mêlé avec les Nobles, montroit également sa joie : tous le félicitoient sur ce qu'il étoit de retour, & en bonne santé : les démonstrations étoient communes ; mais on embrassoit la Noblesse avec tendresse. Le jeune Prince tendoit la main à tous indifféremment ;

tous étoient accueillis par lui avec bonté, & avec un air affable.

Le premier usage qu'il fit de sa libetté, fut de travailler à donner une meilleure forme à la République. Il établit d'abord un Sénat, composé de 70 personnes, par les conseils desquels la République devoit être gouvernée, tant en guerre qu'en paix. Ensuite, pour maintenir la confiance publique, & rendre justice à qui il appartenoit, il pensa aux moyens de faire rembourser ceux qui avoient prêté de l'argent, & de rétablir la ville, que la durée de la guerre avoit réduite au plus triste état. L'une & l'autre entreprise avoient de

grandes difficultés. On ne pouvoit rembourser les créanciers, sans fatiguer les citoyens par de nouvelles impositions, & le Prince n'ignoroit pas que si les impositions sont toujours odieuses & fâcheuses, elles le sont surtout en tems de paix. Ajoutez à cela, que ceux qui avoient le maniement des finances, & qui faisoient des affaires avec toutes les nations, devoient plus de deux cens mille florins. Mais jamais, ni les difficultés, ni les plus grands embarras ne lui firent perdre courage; il ne s'en acquitta pas moins avec la plus grande exactitude de ses fonctions publiques & particulieres. Par ses soins, & sans charger

ſon peuple d'aucun nouvel impôt, il augmenta ſuffiſamment les droits ordinaires, & retrancha aſſez des dépenſes qui pouvoient être diminuées, pour puiſer dans cette reſſource de quoi payer, ou tout, ou en partie, ceux à qui il étoit dû. Il rembourſa en particulier, ſur ſon propre bien, plus de cinquante mille florins à Laurent de Médicis, fils de Pierre-François de Médicis, qu'il avoit toujours traité comme ſon propre fils depuis la mort de ſon pere (*a*). Ce

---

(*a*) Ce Laurent de Médicis étoit fils de Pierre-François de Médicis, qui fut tué en 1477, & de Laudamie Acciajoli.

fut ſur le fond public qu'il ſatisfit les autres créanciers. La République de Florence étoit en effet ſi riche, qu'en tems de guerre elle pouvoit ſubſiſter longtems, & ſe rétablir preſqu'auſſitôt qu'elle jouiſſoit de la paix. Ses affaires demanderent cependant que, pour conſerver le crédit, on touchât auſſi au Tréſor public; mais il en eut du chagrin dès qu'il l'eut appris: il en fut même ſi affligé, qu'il ne pût s'empêcher de ſe plaindre ſouvent & avec amertume de ceux qui gouvernoient ſes Finances, de ce qu'ils s'étoient réduits eux-mêmes à cette néceſſité, ou de manquer aux engagemens, ce qu'il regardoit comme une honte

pour lui & pour la patrie, ou de faire ſervir le Tréſor Public aux intérêts des Particuliers, ce qui n'étoit point encore arrivé. Depuis ce moment il eut en horreur le commerce, comme n'étant pas ſeulement le jouet de la fortune, mais auſſi parcequ'il dépendoit entierement de ceux qui le faiſoient. C'eſt ce qui lui fit tourner toutes ſes vues du côté de l'agriculture, dont les revenus étoient, ſelon lui, plus certains, & dont le ſoin n'étoit point indigne d'un Prince. En conſéquence, il fit cultiver Agnano, au territoire de Piſe, lieu très agréable, dont il auroit fait deſſécher tous les marais, s'il eut vécu plus long-tems. Il travailla

pareillement à fertiliser une assez grande étendue de terre dans le territoire de Volterre. Il fit bâtir, depuis les fondemens, & avec une magnificenee Royale, une maison de plaisance à Cajane ; & tout autour il eut soin d'avoir des terres, non-seulement d'un grand rapport, mais qui étoient aussi fort agréables par leur situation : il y chassoit aussi souvent qu'il le pouvoit, sur-tout au vol du Faucon & d'autres oiseaux semblables (*a*).

L'Italie, depuis son retour,

(*a*) Ange Politien a célebré cette Maison dans son poëme intitulé, *Ambra*, qu'il termine par un bel éloge de Laurent de Médicis.

lui dût plus d'une fois sa conservation. On sait qu'en particulier il enleva aux Vénitiens la ville de Ferrare , qui ouvroit à ces Républicains une porte pour s'emparer des Pays en deça des Alpes , & par conséquent de toute l'Italie. Ce fait est assez important , pour que j'entre sur cela dans quelque détail (*a*).

(*a*) Un Anonyme composa dans le tems même un Traité Latin fort curieux , des causes de la guerre entre les Vénitiens & le Duc de Ferrare. Il fut imprimé à Venise, sous le Pontificat même de Sixte IV. Mais étant devenu d'une extrême rareté , on l'a réimprimé en 1758 , dans la même ville de Venise, *in*-4. à la suite de la Chro-

Sixte IV, ſe voyant trompé, ou du moins abandonné par Ferdinand, Roi de Naples, ſe tourna auſſi-tôt du côté des Vénitiens, afin d'en tirer du ſecours, avec lequel il comptoit ſe venger du Roi. Dès qu'il eût obtenu ce qu'il ſouhaitoit, n'écoutant plus que ſa colere, il n'héſita point à preſſer les Vénitiens d'étendre les bornes de leur domination. Il ſouffrit qu'ils fiſſent la guerre au Duc de Ferrare (*a*), gendre

---

nique de Laurent de Monaci, Chancelier de Crete, & de quelqu'autre ouvrage du même Auteur.

(*a*) Il s'agit d'Hercule d'Eſt, premier du nom, Duc de Ferrare, de Modene & de Reggio, qui avoit épou-

de Ferdinand, & qu'ils formassent le siege de cette Ville, quoique dépendante de l'autorité & de la Jurisdiction de l'Eglise Romaine (b). Les habitans se défendirent; il leur vint des secours de plusieurs côtés; mais on ne doute point qu'ils n'eussent bientôt succombé sans le courage & les trouppes de Laurent de Médicis. Le siege fut long & meurtrier. Mais les Florentins,

---

sé *Eleonore* d'Aragon, fille de Ferdinand, & de sa seconde femme Jeanne d'Aragon.

(a) La fameuse Princesse Mathilde, fille & héritiere de Boniface, aîné de la maison d'Est, avoit donné Ferrare au S. Siege, vers l'an 1077.

qui faiſoient preſque eux ſeuls tous les frais de la guerre, toujours animés & guidés par leur Chef, ne diſcontinuerent point de s'oppoſer avec fermeté aux efforts des aſſiégeans. Pendant ce tems-là, Laurent employoit les Négociateurs qu'il jugeoit les plus habiles, pour tenter une réconciliation avec le Pape, lui perſuader de ceſſer de vouloir aſſervir l'Italie, & lui faire comprendre qu'en augmentant le pouvoir des Venitiens, c'étoit vouloir accroître une Puiſſance qui ne feroit pas moins formidable à l'Egliſe qu'aux autres Souverains. Mais durant cette négociation, Alphonſe, fils de Ferdinand, étant entré ſur les

terres de l'Eglise avec une armée assez nombreuse, composée de cavalerie & d'infanterie, fut repoussé par Robert Malatesta, surnommé le Magnifique (*a*). Le combat fut engagé dans une plaine près de Velletri; la victoire fut complette, & Alphon-

(*a*) Robert Malatesta étoit fils de Sigismond Malatesta, Seigneur de Rimini. Robert, Capitaine célebre, fut Général des Vénitiens, puis des troupes de Sixte IV. Ce fut le 22 Août 1482 qu'il défit les troupes d'Alfonse, Roi de Naples & de ses Alliés. On dit que Jerôme Riario le fit empoisonner peu après, & qu'il mourut en 1483. Le Pape ordonna qu'on lui élevât une statue équestre dans l'Eglise de Saint Pierre.

ſe perdit un ſi grand nombre d'hommes, que le lieu du combat fut jonché de morts ; ce qui a fait donner à cette plaine le nom de *Campo-mortuo*, qu'elle conſerve encore. Sixte IV voyant que cette défaite avoit conſidérablement affoibli la puiſſance de Ferdinand, & que par-là il s'étoit ſuffiſamment vengé, prêta une oreille plus favorable aux conſeils & aux ſollicitations de Laurent de Médicis, qu'il voyoit, oubliant lui-même ſes propres injures, perſiſter à ſecourir Ferrare, & travailler par-là au ſalut de toute l'Italie. On aſſure qu'il déclara en cette occaſion qu'il avoit toujours ſouhaité l'amitié de Laurent, dont il n'avoit ceſſé

d'admirer la prudence & la fidé-
lité ; mais que les destinées s'y étoient toujours opposées : que maintenant il alloit éprouver s'il y a quelque chose de vrai dans ce que l'on dit, que le sage sera plus fort que les astres. Ayant donc pris des résolutions plus avantageuses, il fit alliance avec le Roi, Ludovic Sforce, & les Florentins, & le premier fruit de leur union fut de s'occuper de la levée du siege de Ferrare, & des moyens de diminuer la puissance des Vénitiens. Ils convinrent à cet effet de tenir une assemblée, ou diette à Crémone. Les principaux de ceux qui s'y trouverent, furent Alphonse, Duc de Calabre, fils de Ferdi-

nand, Ludovic Sforce, Laurent de Médicis, Hercule d'Est, Duc de Ferrare, Louis de Gonzague, Prince de Mantoue, & le Cardinal de Mantoue (*a*) au nom du Pape. On y vit encore d'autres personnes, d'un nom & d'un rang inférieurs. Après avoir délibéré long tems sur les objets qu'ils devoient discuter, le plus grand nombre se rendit à l'avis de Laurent de Médicis, persuadé, ainsi que ses actions le prou-

(*a*) François, Cardinal de Mantoue, fils puîné de Louis III, Marquis de Mantoue, & de Barbe de Brandebourg, fut fait Cardinal par Pie II, en 1461, & ensuite Evêque de Mantoue. Il mourut en 1483.

voient, qu'il n'avoit d'autre vue que le bien de l'Italie. Tous comptoient qu'en ne marchant que d'apprès lui, le ſuccès, tant par rapport à l'Italie en général, que par rapport aux autres points qui les avoient aſſemblés, ne pouvoit manquer d'être aſſuré; ce qui ſeroit en effet infailliblement arrivé, ſi Ludovic Sforce n'eût pas manqué à ſa parole. Mais ſoit que ce Seigneur eût été gagné par l'or des Vénitiens, comme on le croit, ſoit qu'il appréhendât de voir trop augmenter la puiſſance d'Alphonſe, qu'il ſavoit ſupporter très impatiemment que l'on traitât injurieuſement & ignominieuſement Jean Galéas ſon gen-

dre (*a*), il changea d'avis, embraſſa le parti qu'il devoit fuir; & commença à montrer qu'il préféroit l'avantage des Vénitiens, à celui de toute l'Italie, & à ſon propre honneur. Laurent de Médicis avoit bien prévu cette inconſtance; auſſi avoit-il dit : *Nous ſommes victorieux*, *ſi Ludovic penſe comme il parle.* A peine l'Aſſemblée fut-elle terminée, que ce même Ludovic, paroiſſant oublier tout ce qui s'y étoit paſſé, & ce qui avoit été arrêté du conſentement de tous, & du ſien même, après une longue & mûre

(*a*) Jean Galeas Marie Sforce avoit épouſé *Iſabelle*, fille d'Alphonſe.

délibération, fit ſavoir aux Confédérés, tant par lettres que par ſes Envoyés, qu'il vouloit vivre en paix avec les Vénitiens, & qu'il abhorroit tout ce qui pouvoit porter à la guerre. Les Confédérés ne furent pas peu ſurpris, comme il étoit naturel, de l'inconſtance ou de la perfidie de ce Seigneur. Cependant Ferdinand, les Florentins, & le Comte Jérôme, au nom du Pape, conſentirent pareillement à ceſſer les hoſtilités, de peur que l'infidele Ludovic ne ſe livrât entierement à la volonté des Vénitiens, ou qu'ils ne paruſſent eux-mêmes vouloir troubler le repos de l'Italie. Ainſi la paix fut conclue à Bagnuolo; ce qui
causa

causa tant de chagrin à Sixte IV, qu'on a cru qu'il étoit mort pour en avoir seulement entendu prononcer le nom (*a*). Pour moi je crois qu'il faut attribuer sa mort à son grand âge, ayant alors plus de soixante-dix ans, & je ne doute point que s'il eût vécu plus long-tems, il n'eut, suivant son génie ordinaire, trouvé quelques moyens pour troubler cette paix. Mais je reviens à Laurent de Médicis.

Nous avons vu que la guerre

(*a*) C'est ce qui donna lieu à ces deux vers :

Sistere qui nullo potuit cum fœdere Sixtus,
Audito tantum nomine pacis, obit.

Sixte IV mourut le 10 Août 1484.

que les Florentins furent obligés de soutenir contre le Roi de Naples & le Pape Sixte IV, fut longue & très fâcheuse, & qu'elle coûta beaucoup au-delà même de ce que l'on pourroit croire. Le siege de Ferrare, qui étoit survenu, n'occasionna gueres de moindres dépenses de la part des mêmes Florentins, pour empêcher que cette ville ne tombât en la puissance des Vénitiens. Malgré tout cela, notre ville ne pouvant perdre le souvenir de sa dignité, & suivant les conseils de Laurent, résolut d'ajouter à son domaine Sarzana, ville très fortifiée, & Pietra Sancta. Deux choses attirerent toujours principalement l'atten-

tion & les ſoins de Laurent : la premiere, de faire enſorte qu'aucune Puiſſance ne s'accrût tellement en Italie, qu'elle pût ſe faire craindre des autres : la ſeconde, que la République fût entourée de lieux très fortifiés, comme autant de murailles propres à la défendre; enſorte qu'elle fût & mieux gardée, & plus en état d'agir avec ſûreté. C'eſt en ſuivant ces vûes, qu'il s'étoit concilié les Siénois, les Lucquois, les Bolonois, ceux de Faenza, de Perouſe, de Tipherno (*a*), & qu'il appelloit leurs villes, les citadelles de la nôtre. C'eſt par le même motif qu'il mit tout en

(*a*) Ou, Citta-di-Caſtello.

œuvre, pour soumettre aux Florentins les villes de Sarzana & de Pietra Sancta, afin de se mettre également en défense contre ce qu'il auroit pu craindre du côté du territoire de Luna (*a*) & de la Ligurie. Les Citoyens se prêterent à ses vûes, ils se presserent même de le seconder dans la guerre qu'il étoit nécessaire d'entreprendre pour réussir. La plûpart, dans ces circonstances, ont coûtume de cacher leur argent : dans celle-ci, tous montrerent une si grande libéralité, qu'un seul (*b*) donna plus de cin-

(*a*) Luna est une ville de la Toscane, aux confins de la Ligurie.

(*b*) Le Traducteur Italien dit que

quante mille ducats, & que les autres contribuerent à proportion. A l'égard de Laurent, comme il avoit alors l'Intendance du *Mont de Piété*, il recueillit une somme si considérable, qu'on n'eût pas seulement de quoi fournir à tous les frais de la guerre, mais aussi aux besoins des Citoyens, & aux dots des jeunes filles, sorte de bonne œuvre que nous regardons comme la plus propre à gagner chez nous le

---

celui qui donna cette somme fut François Valori, oncle de Nicolas, qui remplit les places les plus distinguées à Florence, fut chargé de négociations importantes, & fut tué dans une émeute populaire, en 1498.

cœur du peuple. Quelqu'un avoit dit auparavant que le *Mont* (*a*) dont je parle étoit un des plus bas, mais sous la direction de notre Prince, il s'éleva jusqu'aux cieux. L'attaque que l'on avoit entreprise, sembloit cependant difficile. Antoine Pucci, qui commandoit en chef, se conduisit toujours avec un courage

(*a*) Ce qu'on appelle *Mont de piété* est une bourse & magasin public, pour prêter sans usure de l'argent, & autres choses nécessaires à ceux qui sont dans le besoin. Il y en a qui ne sont établis que pour un tems; d'autres le sont à perpétuité, parceque l'on fait un fonds suffisant, qui se conserve toujours, en observant un reglement qui empêche la dissipation.

que rien ne pouvoit abbattre, & il mérita les plus grands éloges ; mais il fut enfin la victime, soit de l'intempérie du printems, soit de l'excès de ses fatigues. Plusieurs autres de la premiere Noblesse, & qui le secondoient parfaitement, périrent de même ; ensorte que beaucoup commençoient à se repentir de l'entreprise. Mais Laurent, que ni les plus grands travaux, ni les dangers les plus imminens n'effrayoient point, alla se mettre lui-même à la tête des trouppes, plein de l'espérance flatteuse qu'il couroit plutôt à une victoire assurée, qu'à un combat incertain ; il releva le courage du soldat, à qui il parut en effet que

la victoire marchoit à sa suite. Et il est vrai que sa présence & son autorité firent changer de face aux affaires en si peu de tems, que la reddition de Sarzana, de Pietra Sancta, & de plusieurs autres villes très fortes, suivit de très près son arrivée, & que ces villes furent soumises aux Florentins. On rapporte que le Comte Rainuce, fort jeune alors, voulant se concilier la bienveillance de Laurent, qui attaquoit en ce moment Sarzana ; & voyant de quelle importance il étoit de s'emparer d'abord du Sault *della Cervia*, lieu extrêmement élevé, & qui dominoit sur toute la ville, franchit ce Sault avec tant de rapi-

dité, & s'en empara ſi promptement, accompagné d'un ſeul cavalier, que ſon action parut preſque incroyable. Il en fut récompenſé par les préſens qu'il reçut, par l'eſtime ſinguliere que Laurent eût toujours depuis pour lui, & dont il lui donna des marques éclatantes. C'étoit en effet l'uſage conſtant de ce Prince, d'admettre au nombre de ſes favoris quiconque montroit un excellent naturel, de grandes qualités d'eſprit & de cœur, un goût décidé pour les choſes utiles; il les combloit de ſes largeſſes, il les protégeoit, il leur accordoit tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire ou avantageux. S'entretenant un jour au ſujet d'Antoine Lu-

pi (*a*), qui paſſoit pour grand muſicien & pour le plus habile Organiſte de ſon tems, & pluſieurs de ceux avec qui il converſoit, parlant fort mal de la vie & des mœurs de cet homme ; Laurent ſe tourna vers eux, & leur dit : *Si vous ſentiez combien il eſt grand d'exceller en quelque choſe, vous parleriez avec plus de modération & de réſerve de celui que vous cenſurez.* Laurent eut toujours beaucoup d'égards pour les Muſiciens, parcequ'il étoit lui-même un Muſicien ſi habile, qu'il paſſoit pour ne le céder à

(*a*) Le Traducteur Italien le nomme *Squarcialupi.*

personne en cette parrie. Il aimoit aussi l'Architecture, surtout celle qui avoit quelque chose qui sentoit l'antiquité. C'est ce que prouve la maison qu'il fit bâtir à Cajana; tout y annonçoit la magnificence des anciens, comme *Ange Politien* l'a fait voir dans le Poëme élégant qu'il a composé à ce sujet (*a*). A Pise, il a établi (*b*) une Université, ou College pour tou-

---

(*a*) C'est son Poème, intitulé *Ambra*. Politien l'adressa à Laurent Tornabuoni, son ami, proche parent de Laurent de Médicis. L'Epître dédicatoire est datée de Florence. *Pridiè Nonas Novembres*, 1485.

(*b*) En 1472.

tes les Sciences ; & il n'a épargné aucune dépense, tant qu'il a vécu, pour y rassembler de toute part les personnes les plus habiles dans quelque faculté que ce soit. Il est arrivé de-là que ce College n'a pas tardé à égaler, à surpasser même, tous ceux qui florissoient déja en Italie. Laurent ne pouvoit cacher sa joie, à proportion des progrès qu'il y voyoit ; & afin de le mettre à l'abri de ce qui pouvoit leur nuire, il y avoit appellé, & honorablement appointé Barthelemi Socino (*a*), pour y enseigner le Droit Civil, science dans laquelle ce Professeur étoit supé-

(*a*) Voyez une des notes ci-dessus.

rieur à tous les autres. Il étoit de Sienne : s'étant trop abandonné, comme on le croit, à la jalousie, il tenta, contre ses engagemens, de quitter sa place ; mais il fut arrêté dans sa fuite, & mis en prison, d'où il ne sortit qu'en donnant des répondans, afin qu'il apprît aux autres, par son exemple, à être fideles à ce qu'ils avoient promis. Comme il se plaignoit de ce qu'on traitoit si indécemment, disoit-il, un homme de sa réputation : il est bien plus indécent, repliqua le Prince, de manquer à ses engagemens, que d'être puni de son infidélité (*a*).

(*a*) Laurent de Médicis lui dit en-

Laurent eut auſſi un grand ſoin de pourvoir Florence des plus ſavans hommes de ſon tems, pour inſtruire la jeuneſſe dans les belles-lettres & dans les ſciences les plus importantes. On vit parmi eux *Marſile Ficin*, ſignalé pour la Philoſophie de Platon, *Démétrius Chalcondyle*, Chriſ-

---

tr'autres choſes, qu'il étoit honteux à lui de manquer à ſa parole, n'ignorant pas ſur-tout qu'il l'avoit préféré à Jaſon Maynus, dont le mérite étoit très connu. Il ne le retint pas cependant long-tems dans les fers; il lui rendit la liberté, & lui permit de ſe retirer où il voudroit. Il mourut à Sienne en 1507. Voyez les Vies des Juriſconſ. par Taiſand, *p.* 531 *& ſuiv.*

tophe *Landini* (*a*), tous très habiles dans les ſciences qu'ils

---

(*a*) Nous avons parlé dans les notes précédentes de Marſile Ficin & de Landini. Démétrius Chalcondyle étoit Grec, né à Athènes. Pendant qu'il profeſſoit dans le College de Florence, où Laurent de Médicis l'avoit fait venir, il excita la jalouſie d'Ange Politien, qui le loue cependant dans une de ſes Epigrammes Grecques. Après la mort de Laurent de Médicis, il ſe rendit aux ſollicitations de Ludovic Sforce, qui l'engagea de venir à Milan. Il fut auſſi un de ceux que le Pape Nicolas V appella à Rome pour y travailler à la Traduction Latine de quelques livres Grecs. Il mourut à Milan vers l'an 1510, âgé de plus de 80 ans. Il eut trois fils, dont

avoient cultivées. Il logea & entretint chez lui Ange Politien, dont la littérature étoit si étendue, & il lui confia l'éducation de son fils Pierre. Que dirai-je de Pic de la Mirandole (*a*), ce

---

le puîné sur-tout s'est distingué dans les Lettres ; & une fille qui épousa le Savant *Janus Parrasius*. Il faut voir sur la Vie & les Ouvrages de Chalcondyle, l'Ouvrage déja cité de M. Humfroy *Hody*, *l.* 2. *chap.* 2.

(*a*) Jean Pic, Comte de la Mirandole & de Concordia, un des plus savans hommes de son tems, étoit né en 1463, & mourut en 1494, le jour même que Charles VIII, Roi de France, entra dans la ville de Florence. Ses Ouvrages ont été imprimés *in-fol.* avec ceux de son neveu, Jean

prodige de la nature, & qui a fait l'étonnement du monde? Attiré par les prévenances de

---

François Pic de la Mirandole, qui a écrit sa vie.

Ange Politien mourut la même année 1494. Il étoit Critique, Orateur, Poète Grec & Latin. Dans la derniere édition du Dictionnaire, dit de Moreri, article Bassi, on dit que Politien fut Précepteur de *Jean* de Médicis, celui des fils de Laurent de Médicis, qui fut depuis Pape sous le nom de Leon X. On s'est trompé. Politien ne fut Précepteur que de *Pierre*, fils aîné de Laurent. Voyez ci-après une note à la fin du Discours de Philippe *Redditi*. Dans le même Dictionnaire, on dit *que la disgrace des Médicis, qu'il prévoyoit devoir arriver, le*

Laurent de Médicis, il choisit Florence pour s'y livrer tran-

---

chagrina tellement, dans la pensée que Laurent de Médicis y succomberoit, qu'il mourut de déplaisir, l'an 1494. Mais, 1°. Laurent de Médicis étoit mort plus de deux ans avant lui, le 9 Avril 1492. 2°. Politien ne pouvoit prévoir, durant la vie de ce Chef de la République de Florence, la chûte des Médicis. 3°. Politien mourut le 25 Septembre 1494, & Pierre de Médicis, fils & successeur de Laurent, ne fut proscrit & chassé de Florence que le 9 de Novembre suivant. Nous avons de Politien des Epîtres très estimées, des *Miscellanea*, où il y a beaucoup d'érudition, des Poésies Grecques & Latines, l'Histoire de la Conjuration des Pazzi, &c. Ses Œu-

quillement à ſes attraits pour l'étude : non-ſeulement il voulut paſſer ſes jours dans cette ville, il voulut auſſi y mourir & y être enſeveli. Pour retenir dans la même ville Marien de Genazano (*a*), qui ſe diſtinguoit autant

---

vres ont été pluſieurs fois imprimées *in-fol.* & *in*-8°. Parmi ſes Lettres, de même que parmi celles de Pic de la Mirande, il y en a pluſieurs adreſſées à Laurent de Médicis.

(*a*) Marien étoit Religieux de l'Ordre de S. Auguſtin, & fut Supérieur général dudit Ordre. Gilles de Viterbe, qui a rempli le même poſte, & qui a été élevé enſuite au Cardinalat, l'avoit eu pour Maître. Il nous reſte une Lettre de lui à Marien, parmi

par la pureté de ses mœurs, que par son éloquence & l'étendue

---

celles que les PP. DD. Martenne & Durand, Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, nous ont données de ce savant Cardinal, dans le troisieme tome de leur *Amplissima Collectio veterum monumentorum, &c.* (pag. 1252 & 1253). Gilles nous apprend dans cette Lettre que Marien vouloit se démettre alors du Généralat, par amour pour la priere & la solitude, & qu'il trouvoit sur cela de grandes oppositions de la part de ses Religieux, qui avoient pour lui toute l'estime & toute la vénération qui étoient dûes à ses vertus & à ses talens. Ange Politien, qui avoit connu Marien, & qui l'avoit entendu prêcher, en fait le plus grand éloge dans

de ſes lumieres, Laurent fit élever, pour lui & pour ſes Religieux, un Modaſtere près de la ville, également vaſte & com-

---

la Préface de ſes *Miſcellanea* (p. 466, édit. *in*-8°. à Lyon 1546) & dans une de ſes Lettres (liv. 4. même édit. p. 112 & ſuiv.). Dans l'un & l'autre endroit, il nous le repréſente comme un profond Théologien, comme un Orateur Chrétien qui avoit tous les talens, même extérieurs, qui font les plus grands Prédicateurs, & comme poſſédant toutes les vertus que l'on a droit d'exiger d'un Religieux & d'un Miniſtre de l'Evangile. Le portrait qu'il en fait plaît beaucoup par tous les agrémens qu'il lui donne, & plus encore parcequ'il eſt dans le vrai. Jovien Pontanus ne le loue pas moins.

mode, afin qu'il pût enſeigner plus facilement la Religion au peuple, lui inſpirer ce qu'il devoit à Dieu, l'éclairer & l'enflammer en même tems par ſes diſcours. Le Prince venoit fréquemment lui-même dans ce Monaſtere avec ſon cher Pic de la Mirande, & pluſieurs autres, comme dans un lieu deſtiné à établir la Foi Chrétienne, & il s'y entretenoit des matieres les plus ſublimes de la Théologie. Moi-même j'ai ſouvent entendu dire à Marien, qu'entre tous ceux qui ſont élevés au faîte des grandeurs, il n'avoit jamais vû perſonne qui eût plus de piété & de religion. Quand il parloit de Dieu, & de tout

ce qui concerne ſon culte, c'étoit toujours avec un grand reſpect : ſur ce qui regarde la vie préſente, il ſuivoit le dogme des Platoniciens, qui enſeigne, de même que la Religion Chrétienne, que la véritable vie eſt dans l'eſpérance ; & que la premiere, celle que nous menons ſur la terre, n'eſt que l'ombre de cette vie véritable. Marius ajoûtoit, qu'il ſe plaiſoit ordinairement aux entretiens où il étoit queſtion de la vie future, & ſur-tout de l'immortalité de l'ame. Si quelqu'un avoit d'autres ſentimens, il diſoit de lui qu'étant mort dès cette vie, il n'étoit pas ſurpris qu'il doutât de l'autre. C'eſt principalement de

la durée de ſon gouvernement que l'on doit dire que ç'a été le tems où Florence a le plus brillé par ſa puiſſance, & qu'elle s'eſt acquis cette grande réputation que la ſageſſe & l'autorité de Laurent avoit étendue dans tout le reſte de l'univers. Au-dedans, tout étoit sûr de repoſer en paix ſous les aîles du Chef, le Citoyen, le Sénat, les Grands, & juſques aux moindres Sujets. Les ſpectacles étoient fréquens, les Jeux ſe réiteroient ſouvent, & le Prince s'y trouvoit toujours, & montroit tant d'humanité, tant d'affabilité, qu'il étoit impoſſible de rien imaginer de plus populaire. Ce qui peut paroître ſurprenant, & ce qui

qui eſt vrai cependant, c'eſt que dès qu'il venoit à favoriſer quelqu'un, auſſi-tôt celui-ci voyoit que la fortune commençoit à lui rire. Je me ſouviens que dans une Joûte, un homme qui combattoit ſous les auſpices de Laurent, ayant été dangereuſement bleſſé, aima mieux s'expoſer à mourir que de ſe retirer ſans avoir été victorieux : cet homme fut placé depuis au rang des ſoldats infirmes, qui étoient entretenus aux dépens du Prince ; il fut déchargé de tout emploi, & gratifié d'une penſion qui lui fut payée tant qu'il vécut. Laurent ſe plaiſoit ſur-tout à la courſe des chevaux. Auſſi aimoit-il beaucoup ces animaux : il en avoit

un assez grand nombre ; mais celui qu'il leur préféroit, que l'on nommoit *More* (a), à cause de sa couleur, étoit si extrêmement agile à la course, qu'il fut toujours victorieux dans ces sortes de jeux. Politien, me parlant de ce cheval, m'en a raconté une chose qui surprendra peut-être ceux qui liront ce récit, quoique ce fait ne soit pas sans exem-

(a) Entre les Epigrammes d'Ange Politien, dont une grande partie est adressée à Laurent de Médicis, il y en a une sur ce cheval en ces termes :

Et volucrem & zephyros cursu prævertitur ipsos,
Quem tibi misit equum Barbara, Laure, nomas.
Cesserit huic pavidas submittens Pegasus alas,
Jamque deo parens Cyllarus Œbalidæ.
Hunc aut carceribus, aut meta cernere in ipsa,
Laure, licet; medio non licet in stadio.

ple : c'eſt que lorſqu'il étoit malade ou fatigué, il refuſoit toute nourriture qui ne lui étoit pas préſentée par le Prince; & que toutes les fois que ſon Maître approchoit, quoique couché à terre, il ſembloit montrer ſa joie par ſes henniſſemens ; d'où je conclus qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'il fût ſi aimé des hommes, puiſque les bêtes mêmes lui faiſoient voir tant d'affection.

Il fut chéri de Louis XI, Roi de France; & nous avons vû que ce Prince lui offrit des troupes pour défendre ſa perſonne & ſa dignité contre le Pape Sixte IV & Ferdinand, Roi de Naples. Il lui envoya à cet effet le Sei-

gneur d'Argenton (*a*), ſon favori, pour lui faire offre, non-ſeulement d'armes, mais même de toutes les forces de ſon Royaume. Le Soudan d'Egypte (*b*) lui fit demander ſon amitié, & lui envoya des préſens, entr'autres d'animaux qui ſont inconnus chez nous (*c*). Mat-

(*a*) Philippe de Commines, célebre Hiſtorien de Louis XI. Voyez les Mémoires de cet Hiſtorien, liv. 6. chap. V: & l'Hiſt. de Louis XI, par M. Duclos, liv. 8. ann. 1478 & 1479.

(*b*) Il ſe nommoit Cait-Bei.

(*c*) Paul Jove, & d'autres Ecrivains, nomment un de ces animaux *Camelopardalis*, & en font la deſcrip-

thias (*a*), Roi de Hongrie, l'ornement & la gloire des Rois Chrétiens, fit toujours de lui le plus grand cas ; il le consultoit fréquemment dans les affaires les plus importantes, & il avoit souvent recours à lui par l'entre-

---

tion ; en particulier Papire Masson, dans son Abregé très succinct de la Vie de Laurent de Médicis. Ange Politien en parle aussi assez au long dans ses *Miscellanea*, ch. 3. Cet animal est, dit-on, assez semblable à un Chameau, & il a la peau mouchetée comme une Panthere. On ajoûte qu'on l'appelle en françois *Giraffe*, Varillas le nomme Caméléopard.

(*a*) C'est le célebre Matthias Corvin, Roi de Hongrie & de Bohème, mort d'apopléxie à Vienne en 1490.

mise de mon frere Philippe, qui étoit très bien venu de l'un & de l'autre. Le Pape Innocent VIII, successeur de Sixte IV, se regla toujours sur les avis de Laurent pour le gouvernement de l'Eglise, tant que dura son Pontificat; &, pour cimenter davantage cette amitié & cette confiance, Laurent donna sa fille en mariage à François, neveu d'Innocent VIII (*a*). Il est à pro-

(*a*) Notre Historien dit que François étoit neveu d'Innocent VIII; c'étoit son fils: il étoit Comte d'Aguilara & de Ferentilla; il épousa *Magdelene* de Médicis, qui passoit pour une des plus belles personnes de son tems. En effet, le Traducteur Italien de la

pos que je rapporte à cette occasion ce qui donna lieu à cet évenement. On raconte que Sixte, qui étoit d'un caractere inquiet & très desireux de la gloire, ayant vû que la paix avoit été conclue malgré lui à Bagnuolo, comme je l'ai dit plus haut, avoit conçu le dessein de renverser la puissance du Roi Ferdinand, avec qui il n'avoit jamais été sincerement reconcilié; & pour y réussir, il avoit excité dans ce Royaume des séditions intestines; ce qui ne lui avoit pas été difficile. Les Principaux du

---

Vie de Laurent dit aussi que François ou Francisque étoit fils d'Innocent VIII.

Royaume de Naples, naturellement inconstans, supportoient toujours impatiemment le joug de celui qui les gouvernoit, ce qui leur faisoit souhaiter d'en avoir un autre. Suivant ce génie, les Barons, persuadés par Sixte IV, formerent une conjuration contre Ferdinand; & elle éclatoit déja lorsque ce Pape mourut. Dès que les Conjurés eurent appris l'élection de son successeur, ils lui députerent pour lui faire part de leurs desseins. Ils lui firent entendre que le Royaume de Naples appartenoit de droit à l'Eglise, & l'assurerent qu'ils le feroient rentrer sous sa Jurisdiction, & que ce seroit pour lui un des plus grands

ſujets de gloire, pourvû qu'il voulût favoriſer leur entrepriſe, & les appuyer. Le nouveau Pape y conſentit ; & ayant formé une grande armée, il en donna le commandement à Robert de San-Severino, qui étoit très attaché aux Conjurés. Le Prince de Salerne & celui de Biſignano (*a*), chefs de la conjuration, & qui étoient très puiſſans dans le Royaume, étoient en effet de la même famille. Si Robert eut uni ſes propres troupes à celles qui étoient déja ſous les armes,

(*a*) Le Prince de Salerne étoit Antonel de San-Severino; le ſecond étoit Bernardin, Prince de Biſignano, frere puîné d'Antonel.

c'en étoit fait réellement du Roi Ferdinand, ſur-tout ce Prince ayant déja contre lui le parti des Urſins, dont le Pape diſpoſoit à ſon gré.

Laurent de Médicis, voyant donc que les affaires d'Italie, qu'il s'étoit efforcé en tout tems, & en particulier par la guerre de Ferrare, de tenir dans une balance égale, alloient être troublées de nouveau, réſolut de ſe tourner du côté de Ferdinand, & de ſeconder les efforts que ce Prince employoit pour maintenir ſon autorité. Ayant donc quitté le lieu où il étoit (*a*),

(*a*) L'original Latin dit, *Ex Philippicis balneis reverſus* : Le Traduc-

pour retourner à Florence, il assembla les Sénateurs, & leur fit part du dessein qu'il avoit de voler au secours du Roi de Naples. Cette résolution fut mal reçue, ; la plus grande partie la condamna ouvertement : on trouvoit fort mauvais que, jouissant enfin de la paix qu'on avoit si ardemment desirée, le Prince pensât à une guerre qui seroit nécessairement très rude, & de plus, contre l'Evêque de Rome, dont il avoit appris, à ses risques, que les armes & les censures étoient très à craindre. Que sera-ce, ajoûterent-ils, si

---

teur Italien dit : *Tornò nella citta dal Bagno à Santo Filippo.*

les Vénitiens, attentifs à ſaiſir la moindre occaſion, joignent leurs forces à celles du Pape? Quels ſecours pourra-t'on fournir à un Roi, agité d'un côté par des diſſenſions domeſtiques, & environné de l'autre de troupes ennemies? On ajoûtoit, que l'on devoit bien plutôt prendre garde que la guerre, prête à fondre ſur le Roi de Naples, ne ſe tournât contre eux-mêmes, & ne cauſât la perte & du Prince & de la Patrie.

A ces frayeurs, ils joignirent les prieres, ſuppliant le Prince d'avoir compaſſion de lui-même & de la République. Laurent, voyant les courages abattus, ne penſa qu'à les relever; il leur fit

ſentir la néceſſité où il étoit d'entreprendre la guerre ; il leur en expoſa les raiſons avec tant de force & d'éloquence, qu'il n'eût pas de peine à les réunir tous à ſon ſentiment. Je me ſouviens d'avoir lû ce qu'il dit alors, & qu'on avoit eu ſoin de recueillir, & je puis aſſûrer qu'il n'y eut jamais de diſcours plus grave, plus abondant, & en même tems plus orné. L'entrepriſe n'en parut pas moins difficile dans l'exécution ; on la regarda comme au-deſſus des forces de quelque Souverain que ce fût. La raiſon étoit que c'étoit ce qu'il y avoit de plus puiſſant dans le Royaume qui avoit pris les armes contre le Roi ; & que de

plus, les Conjurés se trouvoient favorisés, quoiqu'un peu plus sécrettement, par Antonel (*a*) & Jean Coppola (*b*), dont l'un avoit l'administration de tout le Royaume, comme Sécretaire d'Etat, & l'autre étoit également Ministre & des Finances & de la Guerre. Il y avoit encore une autre raison, c'est qu'Alphonse, fils de Ferdinand, qui, secondé par les Colonnes, avoit marché vers Rome avec une armée,

---

(*a*) Antonel de San-Severino, Prince de Salerne, dont on a déja parlé.

(*b*) Comte de Sarni ou de Sarno. Il étoit d'une famille connue à Naples.

pour empêcher la jonction des troupes du Pape avec les Conjurés, avoit été tellement affoibli, défait même, par Robert de San-Severino, qu'il ne lui étoit resté que trois ou quatre hommes avec lesquels il s'étoit réfugié à Monte-Pulciano, dans le Domaine de Florence. Laurent de Médicis ne se cachoit aucune de ces difficultes; il en sentoit toute l'étendue : touché cependant du péril où il voyoit l'Italie engagée, & sensible à l'affligeante situation où le Roi Ferdinand, auparavant si heureux, se trouvoit réduit, il n'hésita point à lui faire tenir l'argent qui lui étoit nécessaire pour la guerre. Il eut soin aussi de lui en-

voyer le plus promptement qu'il pût, au nom de la Ville, ce qu'il avoit de plus habile pour diriger les opérations de la guerre, afin de rétablir, s'il étoit possible, ce qui paroissoit perdu, & de relever le courage d'Alphonse, qui se voyoit réduit à la plus grande extrêmité. Les Envoyés de Laurent avoient ordre aussi de promettre au Roi des troupes auxiliaires, & de l'assurer qu'il pensoit très sérieusement à remédier aux malheurs dont il se voyoit environné. Ferdinand s'étoit retiré dans la nouvelle Citadelle où le chagrin séjournoit avec lui. Pour diminuer son affliction, & donner quelque nouveau ressort à son courage abat-

tu, Laurent lui fit parvenir des lettres écrites de la propre main de ſon fils Alphonſe, qui lui apprenoient que ce Prince étoit ſain & ſauf, & lui annonçoient la diſpoſition où Laurent de Médicis étoit de faire tout ce qui ſeroit en lui pour les ſecourir l'un & l'autre efficacement. Il fallut uſer de ſtratagême pour faire tenir ces lettres : elles étoient enfermées entre des lames très minces, d'une eſpece de plomb, enveloppées premierement de pain non levé, & par-deſſus d'un pain cuit à l'ordinaire : on les confia à un homme qui mandioit, en apparence, de porte en porte, & qui avoit mêlé ce pain avec pluſieurs autres morceaux de

même nature. Ce prétendu Mandiant traversa ainsi en sûreté tous les lieux par où il devoit passer, ceux même qui étoient observés par les ennemis, & parvint de cette maniere jusqu'au Roi, à qui il remit ce dont il étoit chargé. J'ai vû moi-même cet homme (*a*), & j'ai su de lui qu'il avoit été souvent arrêté par les ennemis, qu'ils l'avoient fouillé autant de fois, & que ces scènes s'étoient toujours terminées par lui faire quelqu'aumône pour soulager l'indigence qu'il affectoit.

(*a*) A Naples, où Nicolas accompagna son oncle Philippe, qui y avoit été envoyé en qualité d'Ambassadeur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Laurent de Médicis perſuada aux Urſins, avec qui il étoit allié, & qui lui avoient obligation, d'abandonner le parti du Pape, pour embraſſer celui de Ferdinand. Il leur fit entendre que la ruine de ce Prince, s'ils n'y prenoient garde eux-mêmes, entraîneroit auſſi probablement la leur : que ſi le ſouverain Pontife venoit à augmenter ſa puiſſance par l'acquiſition du Royaume de Naples, ſon pouvoir deviendroit trop formidable, & que perſonne ne pourroit plus le ſupporter. Par ces motifs, & autres ſemblables, plus encore par ſon crédit qu'il ſavoit faire valoir, & par l'entremiſe de

Virginio (*a*), chef de la famille des Urſins, & de la faction, qui avoit avec lui une alliance plus étroite, à cauſe de la Princeſſe Clarice (*b*) ſa femme, il les attira à ſon ſentiment. Tout étant ainſi diſpoſé, comme Laurent étoit très expérimenté dans l'art de la guerre, il imagina quelque ſtratagême pour trom-

---

(*a*) Virginio des Urſins, Comte de Tagliacozzo, Seigneur de Bracciano, & Connétable du Royaume de Naples, mourut en Janvier 1497.

(*b*) Laurent de Médicis avoit épouſé *Clarice* des Urſins, fille naturelle de Latino des Urſins, Archevêque de Trani, enſuite Cardinal & Archevêque de Bari, mort en 1477.

per le Pape. A force de préſens & de promeſſes, il engagea un des domeſtiques de confiance d'Innocent, de lui remettre des lettres, comme ſi elles avoient été interceptées, dans leſquelles il étoit parlé de Robert de San-Severino, comme ſoupçonné avec aſſez de fondement de flotter entre deux partis, & de deſirer moins la victoire, que de traîner la guerre en longueur. La circonſtance étoit favorable à ce prétendu ſoupçon : car, comme le Pape, pour échauffer davantage Robert, venoit de lui promettre d'élever ſon fils Frederic au Cardinalat (*a*), Robert, qui

(*a*) Frédéric obtint en effet cette

desiroit de voir son fils revêtu de cette dignité avant que d'entrer sur les terres du Royaume de Naples, différoit sa marche de jour en jour ; & cette conduite donnoit un grand poids pour ajouter foi au soupçon insinué dans les lettres dont il est question. Il arriva de-là qu'Innocent VIII, qui étoit naturellement plus ami du repos que de la guerre, qui n'aimoit point l'application qu'exigent les affaires, & qui n'étoit d'ailleurs que depuis peu assis sur la Chaire pontificale, voyant d'une part qu'il avoit

---

dignité d'Innocent VIII. Il est très célebre dans l'Histoire du regne de Louis XII.

lieu de ſoupçonner la fidélité de Robert, & de l'autre que les Urſins étant devenus ſes ennemis, d'amis qu'ils étoient auparavant, ils pouvoient, joints aux Colonnes, le jetter dans les plus grands embarras, il commença à douter en général du ſort même de la guerre. Laurent, profitant de cette diſpoſition, ne ceſſoit de le preſſer de choiſir plutôt la paix que la guerre; il le lui faiſoit inſinuer par tous ceux qu'il croyoit les plus capables à le perſuader. Ses inſtances étoient fortes & continuelles. Il lui faiſoit entendre qu'il convenoit à un Vicaire de Jeſus-Chriſt de ne vacquer qu'au ſervice divin & au ſalut des ames, & non de répan-

dre le ſang des Chrétiens par des guerres civiles. Qu'en dépoſant les armes, il ſe procureroit autant de repos qu'il s'acquerroit de gloire. Ces motifs & le danger qu'il couroit lui-même, ayant contre lui les Colonnes & les Urſins, lui firent impreſſion, & ne lui donnerent plus que des penſées de paix. C'eſt ainſi que par les ſeuls ſoins de Laurent de Médicis, la guerre entre le Pape & Ferdinand fut terminée, & que la paix fut rendue à l'Italie. Peu après il éteignit également par ſa prudence & ſon autorité, une autre guerre qui s'étoit allumée dans la Marche d'Ancone. Ceux d'Oſimo, entraînés par Boccolini, s'étoient ſouſtraits

au

au Pape ; le mal augmentoit, & ſe répandoit inſenſiblement. L'Egliſe Romaine arma contr'eux, les aſſiegea, & les ſerra de près. Mais au lieu de parler de ſe rendre, ils menacerent de tout tenter pour ſe défendre, & que ſi leurs propres forces ne ſuffiſoient pas, *ils* auroient recours aux Turcs, & les ſolliciteroient de leur prêter la main, pour les protéger, diſoient-ils, eux & leur patrie contre l'avarice & les vexations du Clergé. Or Oſimo eſt une ville très forte par elle-même, & bien fortifiée d'ailleurs ; elle étoit autrefois la principale ville de la Marche d'Ancône ; & l'on ne doutoit point que Boccolini n'oſât tout entre

prendre dans le desespoir où étoient les affaires. Laurent de Médicis lui députa Gentilé, d'Urbin, alors Evêque d'Arezzo. Dès que Boccolini l'apperçut, il lui dit : *Je ne vous écouterai point comme Evêque, mais comme Envoyé du grand Laurent. Jusqu'ici rien ne m'a persuadé ; mais on verra dans peu ce que peuvent sur moi son autorité & la confiance qu'il mérite.* Gentilé étoit chargé de la part de Laurent de lui faire certaines propositions ; Boccoloni les accepta, & Osimo fut remise à l'Eglise. Boccolini se rendit ensuite, en toute sureté, à Florence, où il vint trouver Laurent de Médicis, & auprès du-

quel il demeura long-tems. Depuis cet évenement, Innocent s'en rapporta ſur tout à la ſageſſe du Prince, & tant que dura ſon Pontificat, ce fut Laurent qui régit les affaires les plus importantes de Rome, par l'entremiſe de Jean *Lanfredini*, mon beau-pere (*a*). Vers le même-tems, il s'éleva quelques troubles dans la Romagne. Le Comte Jérôme Riario (*b*) fut tué par quelques Rebelles. Le Prince de Faen-

(*a*) Nicolas Valori avoit épouſé *Genevieve* Lanfredini, fille de *Jean*.

(*b*) C'eſt le même dont on a déja parlé. Son aſſaſſin étoit Louis Panſecco.

za (*a*) perdit aussi la vie par la main de quelques assassins, que sa femme (*b*) avoit apostés. Cette femme avoit mandé son pere, afin qu'il s'emparât de Faënza, après la mort de son mari : mais les habitans se saisirent de lui, & l'enfermerent dans une prison (*c*). Ceux qui avoient com-

---

(*a*) Galeotto Manfredi, pere d'Astor Manfredi. Ceux de cette famille étoient depuis long-tems Souverains de Faënza.

(*b*) Elle étoit fille de Jean Bentivoglio, Prince ou Seigneur de Bologne.

(*c*) Machiavel, vers la fin du huitieme livre de son Histoire de Flo-

mis, & ceux qui avoient conseillé l'assassinat de Galéot, & peut-être aussi les Habitans de Faenza, s'attendoient bien qu'on chercheroit à se venger d'eux par la voie des armes. Mais tout fut presque aussi-tôt appaisé par le conseil de Laurent de Médicis, & avec le secours de Ferdinand, Roi de Naples. Bentivoglio fut délivré; Laurent l'accueillit avec honneur, & le renvoya chez lui. Ce Prince prit aussi sous sa protection l'enfant que le Prince de

---

rence, entre dans un assez grand détail sur cet évenement. Valori nomme la prison, où Bentivoglio fut mis, *Mutiliana*; le Traducteur Italien dit, *fortissima roccha di Modigliana.*

Faenza avoit laiſſé (*a*), & que le Peuple de cette Ville avoit nommé leur Chef après le meurtre de ſon pere. Ainſi ceſſerent tous les troubles qui avoient commencé d'agiter la Romagne : & le retour de cette tranquillité fut dûe aux ſeules attentions de Laurent de Médicis. Le Pape Innocent VIII eut donc lieu de plus en plus de ſe convaincre que le

(*a*) Il ſe nommoit Aſtor Manfredi. Il fut dépouillé de ſon état par le Duc de Valentinois Jean Borgia, fils du Pape Alexandre VI, qui le fit mourir ſécretement à Rome, n'ayant gueres alors que dix-huit ans. On fit auſſi périr avec lui un frere naturel qu'il avoit. C'étoit en 1501.

Prince étoit doué de la plus grande intégrité, d'une fidélité à toute épreuve, qu'il surpassoit en cela tous les Potentats de son tems, qu'il n'étoit jamais conduit par la haine contre qui que ce fût, mais qu'il n'avoit pour but, dans tout ce qu'il faisoit, que le bien commun & le repos de tous. Fondé sur cette connoissance, il chercha à se l'attacher plus étroitement encore qu'il ne l'étoit, se reposa sur sa prudence pour tout ce qui concernoit sa propre personne & ses intérêts, & lui accorda avec joie tout ce qui pouvoit lui être agréable. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples; mais je dirai seulemenr que ce fut en

conséquence de cette idée qu'il s'étoit formée de lui, qu'il désigna pour la dignité de Cardinal son fils (a), quoiqu'âgé seulement de quatorze ans, & que jusques-là aucun Particulier n'avoit été élevé à ce rang à pareil âge. Quoique Ferdinand n'ait jamais égalé de même les marques de sa reconnoissance aux services que Laurent lui avoit rendus, & aux obligations qu'il lui avoit; il est vrai cependant qu'il eut toujours pour lui une considération particuliere; qu'en toute occasion, il n'en parloit

(a) Jean de Médicis, qui fut depuis le Pape Leon X.

que dans les termes les plus honorables, & qu'il ne faisoit aucune difficulté d'avouer que c'étoit à sa prudence & à l'autorité qu'il s'étoit acquise, qu'il étoit redevable de ce que son Royaume lui avoit été conservé. Il ne s'en tenoit point aux paroles : avant que Jean, fils de Laurent, eut été nommé au Cardinalat, il lui fit donner le Monastere du Mont Cassin (*a*), où repose le corps de S. Benoît, & qui est

(*a*) Jean de Médicis fut le quatrieme & dernier Abbé Commendataire du Mont-Cassin. Il s'en démit en 1504 entre les mains de Jules II, qui unit ce Monastere à la Congrégation de Sainte Justine de Padoue.

le chef-lieu de la Congrégation qui porte ſon nom. Il nomma auſſi, de ſon propre mouvement, au Prieuré de Capoue, ſon neveu Jules (*a*), fils de ſon frere, que Laurent avoit toujours beaucoup chéri; dignité conſidérable & d'un grand revenu. Ce fut, ſans doute, à l'exemple de

---

(*a*) Jules de Médicis, fils naturel de Julien de Médicis, frere de Laurent. Après avoir été Chevalier de Rhodes, Leon X le fit Cardinal en 1513, l'envoya à Boulogne, & lui donna les Archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, l'Evêché de Marſeille, &c. Après la mort d'Adrien VI, il fut élu Pape en 1523, & mourut en 1534.

Ferdinand, que Ludovic Sforce donna peu après au même Jean, fils de Laurent, le Monaſtere de Morimond (*a*), ainſi nommé, comme je le crois, de ce que les Moines qui s'y retiroient autrefois ſembloient mourir au monde. Ce fut dans ce Monaſtere que S. Bernard donna, avec ſes compagnons, l'exemple d'une vie très dure & très auſtere. Comme Jean étoit encore preſqu'enfant, Laurent ſon pere prit ſur lui de réformer ces deux Mo-

(*a*) Abbaye en Champagne, au Diocèſe de Langres. Jean de Médicis n'eſt point nommé entre les Abbés de ce Monaſtere, dans le nouveau *Gallia Chriſtiana*.

nasteres : il y rétablit les anciens usages, & l'ancienne maniere de vivre conforme à la regle de S. Benoît, dont les Moines s'étoient étrangement écartés, en se livrant à l'engourdissement & aux voluptés. Pour cet effet, il mit à la tête du Monastere de S. Benoît Jean Titio, Prêtre de mœurs éprouvées; & donna pour Prieur à Morimond, François Turriensis, dont il connoissoit toute la vertu. Il mit aussi, dans l'un & dans l'autre, des Moines dignes de ce nom, qu'il tira de diverses Communautés de l'Etat de Florence; & il pourvut ces deux maisons des vases & des ornemens nécessaires pour la décence dûe au culte des Saints

Autels. Ainsi donna t'il jusqu'à la fin de sa vie ces témoignages de la piété envers Dieu, qu'il avoit fait paroître dès ses premieres années : savoir, d'être libéral envers les pauvres, d'honorer singulierement tous ceux qui étoient revêtus du Sacerdoce, de montrer un respect particulier pour ceux qu'il croyoit attachés à la Religion ; de révérer les Temples & les Lieux Saints, & de leur faire du bien ; d'assister toujours aux Offices Divins. Dieu l'en récompensa, en le protégeant d'une maniere particuliere, & en jettant sur lui des regards de compassion dans ces mêmes Temples, où plusieurs fois il éprouva sa protection

contre les embûches de ſes ennemis. On a vu plus haut ce qui arriva lors de la conjuration des Pazzi, qui attenterent inutilement à ſa vie, au milieu même d'une Egliſe. Laurent reſſentit les effets de la même protection, lorſque Baptiſte Freſcobaldi, homme d'une audace inconcevable, eut pris, avec pluſieurs autres, le deſſein de l'aſſaſſiner dans l'Egliſe des Carmes de Florence. Dieu permit que ce projet fût découvert; & quoique le crime n'eût pas été conſommé, les Conjurés expierent par le ſupplice mérité de la corde, la penſée qu'ils avoient eue de le commettre. Ce fut encore par une protection particuliere de

Dieu, qu'il échappa toujours aux assassins que le Comte Jérôme avoit souvent mis en embuscade pour le tuer dans le tems de la guerre. On a remarqué aussi, & avec beaucoup de raison, que tous ceux qui en ont voulu à sa vie, sont péris de mort violente. *Baldinotti*, né à Pistoie, d'une Famille assez distinguée, avoit apposté plusieurs personnes à *Cajana* pour le tuer; mais ayant été pris, avec son Fils, il fut amené à Florence, & puni du supplice qu'il méritoit. Nous avons dit ailleurs que Bernard Bandini, l'un des Principaux de la conjuration des Pazzi, homme adroit, fort &

intrépide, après avoir aſſaſſiné Julien de Médicis, & François Nori (*a*), s'étoit jetté auſſi ſur Laurent pour le faire tomber également ſous ſes coups. La conjuration n'ayant pas eu tout l'effet qu'on s'en étoit promis; ce miſérable échappa à ceux qui le pourſuivoient, & ſe retira en Orient (*b*), croyant qu'il ſeroit en ſûreté, loin de ſa Patrie &

(*a*) Ou Norri, domeſtique de Julien de Médicis; il fut tué en voulant défendre ſon Maître.

(*b*) Varillas, dans les Anecdotes de Florence, dit que Bandini fut arrêté à Conſtantinople, avec la permiſſion de Bajazet, qui le livra à ceux qui le pourſuivoient.

ſous l'Empire du Turc. Mais le Grand-Seigneur ne crut pas devoir le refuſer à ceux qui le redemandoient , & il le leur livra pour lui faire ſubir le ſupplice dû à ſon crime. Ainſi après avoir été tiré de l'Orient, & n'avoir pû ſe ſauver nulle part, il fut ramené à Florence, deux ans après ſon évaſion en Aſie, & il y fut pendu, comme une victime que l'on immoloit aux mânes de Julien. Combien d'autres eurent le même ſort, & apprirent par leur exemple , qu'il n'y a aucun lieu, aucun Pays, où ceux, qui ſe rendent coupables de pareils crimes, puiſſent ſe croire en ſûreté! Une autre choſe bien digne de remarque, c'eſt que toutes les

fois que le Prince marchoit par la ville, ce qui arrivoit tous les jours, le Peuple accouroit en grand nombre, pour se donner la satisfaction de le voir. La Majesté éclatante de sa Personne, & sa bienveillance pour tout le monde, excitoient cet empressement. Dès qu'il eût tout pacifié au-dehors, il entretint si bien la tranquillité au-dedans, sans faire la moindre breche à sa dignité, & à ce que demandoit la République, qu'il ne laissoit rien à desirer. La vertu étoit estimée; le Peuple étoit libre; le Noble étoit honoré; tout étoit dans l'abondance. Afin même que le Peuple fût plus aisément nourri & substanté, Laurent veilloit

exactement sur tout ce qui pouvoit concerner la Marchandise ; & quoiqu'il n'aimât pas le Commerce, comme nous l'avons dit ailleurs, quoiqu'il le regardât comme indigne de lui, & qu'il en eût une sorte d'horreur, parcequ'il l'envisageoit comme nuisible à un Chef de République, il savoit cependant que c'étoit le plus ferme appui de la nôtre en particulier. Aussi travailla-t'il à faire fleurir les arts, de jour en jour. Il forma, dans cette vue, de bons établissemens, & donna des loix utiles. Il veilloit également sur les *Monts de Piété* ; il demandoit souvent le bien & le mal qui pouvoit en revenir ; & ce que les autres établissemens

produiſoient, ou pouvoient produire. Il ne conſidéroit pas ces ſoins comme indignes d'un homme à qui celui d'une République eſt commis, par la raiſon que les arts ſervoient non-ſeulement à l'entretien d'une grande partie du Peuple de Florence, mais de plus à celui d'un grand nombre d'autres répandus de côté & d'autre, principalement la fabrique & le commerce de la laine & de la ſoie. Je ne dis rien du ſoin qu'il prenoit des Finances; on croiroit difficilement juſqu'où il le portoit, quoique tout ce que je pourrois en dire, fût exactement vrai. Il ne fut pas moins attentif à augmenter & à orner la ville de Florence

de nouveaux édifices, & de nouveaux embelliſſemens ; enſorte qu'il vérifia en ſa perſonne ce mot de Platon, *que les Citoyens ſont tels qu'eſt le Prince.*

En effet, on vit alors un nombre d'Habitans faire élever, ſuivant les avis de Laurent, des édifices dignes d'un Roi. Tel fut en particulier celui que fit conſtruire Philippe *Strozzi* (*a*) : ſa

(*a*) C'eſt peut-être Jean-Baptiſte, dit *Philippe* Strozzi, qui fut l'un de ceux qui conſpirerent après la mort de Clément VII, pour ſouſtraire leur Patrie à la domination des Médicis. Ce Philippe Strozzi ayant été fait priſonnier, après la perte de la Bataille de Maronne, ſe poignarda lui-même dans ſa priſon, en 1538.

grandeur, la belle disposition de toutes ses parties, l'élégance du tout, les ornemens & la magnificence qui y brilloient, le rendoient, sans contredit, supérieur, non-seulement à toutes les maisons des Particuliers, mais même à celles des Principaux de la Ville, & à celles même des Rois. Cet édifice fut construit dans une Place, qui étoit au milieu de la Ville; & l'on assure qu'il coûta cent mille florins. Philippe consulta Laurent sur la forme qu'il devoit lui donner : car ce Prince étoit toujours disposé à écouter tous ceux qui vouloient avoir son avis sur ces sortes d'objets, non-seulement pour ceux que les Ci-

toyens vouloient effectuer, mais encore pour ceux qui lui étoient étrangers.

On en a un exemple dans Ferdinand, Roi de Naples. Ce Prince, ayant conçu le dessein de se faire construire un Palais, desira de savoir de Laurent quelle forme il lui donneroit, & celui-ci lui en traça le dessein. Il censuroit fortement ceux qui élevoient des édifices de peu de durée, & il disoit, que c'étoit acheter cher un repentir continuel. François de Médicis ayant fait jetter les fondemens d'un Palais, qu'il fit ensuite élever, y changeoit tous les jours quelque chose, parceque le tout ne répondoit point à ses vues. S'en

entretenant un jour avec Laurent, il lui dit que ce bâtiment lui avoit beaucoup plus coûté, qu'il n'avoit compté. *Qu'y a-t'il en cela d'étonnant*, repliqua le Prince? *les autres bâtiſſent ſuivant le modele qu'ils ont pris auparavant; pour vous c'eſt ſur le bâtiment même que vous prenez votre modele.* Le Prince fit faire auſſi dans le même-tems pluſieurs rues nouvelles à Florence, dont une étoit très large & très commode: c'eſt celle qu'on nomme encore aujourd'hui *Laurea.* Il donnoit de fréquens repas aux premiers de la Ville, & la magnificence y brilloit toujours. Il y invitoit de même ceux qui ſe diſtinguoient par leur ſcience,

ou

ou par quelque vertu particuliere. Il accordoit de ces repas, principalement dans les évenemens agréables pour lui, ou pour la Patrie, en particulier à l'occasion des mariages de ses Enfans. Il en fit un de même, le premier jour où son fils Jean se montra au Peuple, revêtu de la pourpre Romaine. Dans la vue de réjouir le peuple, il lui donnoit de tems à autre des spectacles somptueux, dans lesquels il montroit sous une sorte de voile ce qui devoit arriver dans la suite; & ces spectacles étoient toujours accompagnés de quelques pieces de vers composées avec beaucoup d'exactitude & d'élégance. Comme il s'étoit mis en garde contre

tout ce qu'il auroit pû craindre ; il ne redoutoit plus les menaces de guerre. Qui auroit été assez hardi pour remuer de nouveau, lui vivant ? C'est par une suite de cette heureuse situation, qu'il pouvoit s'appliquer également aux affaires publiques & aux particulieres.

Il avoit épousé Clarice des Ursins, qui lui avoit donné plusieurs enfans. Outre ceux qui étoient morts peu après leur naissance, il lui en restoit sept, dont quatre Filles, & trois Fils. Il voulut donner une de ses Filles en mariage à Jean de Médicis ; mais elle mourut avant la célébration des nôces ; & cette mort fut probablement la cause des

malheurs qui ſuivirent celle de ſon pere. Il fit épouſer la derniere à Pierre Ridolfi, jeune homme d'une grande nobleſſe (*a*). J'ai parlé ci-deſſus des autres Filles. A l'égard des Fils, on a dit d'eux, lorſqu'ils furent parvenus à un âge compétent, que le premier ſe diſtinguoit par

---

(*a*) Cette fille de Laurent ſe nommoit *Conteſſina*. Ridolfi, ſon mari, eut la tête tranchée à Florence, l'an 1497, pour avoir eu part à une conjuration tramée en faveur de Pierre de Médicis, fils & ſucceſſeur de Laurent, avec Laurent Tornabuoni, Jean Pucci, & Jean Cambi. Guichardin, qui parle de ce fait, nomme Ridolfi *Nicolas*, & non *Pierre*.

ſon génie, le deuxieme par ſa probité, & le troiſieme (*a*) par ſes vertus chrétiennes. C'eſt ce qui fit qu'après avoir éprouvé le caractere & les mœurs de ce der-

(*a*) L'ordre des trois enfans n'eſt pas bien gardé. Le premier, étoit *Pierre*, qui ſuccéda à ſon pere. Le ſecond, qu'on fait ici le troiſieme, étoit *Jean*, Cardinal, & enſuite Pape, ſous le nom de Leon X. Et le troiſieme, qu'on met le ſecond, étoit *Julien*, ſurnommé le *Magnifique* & le *Jeune*, Gonfalonier & Lieutenant Général des Armées de l'Egliſe, Duc de Nemours, &c. qui épouſa Philiberte de Savoie, fille de Philippe, Duc de Savoie, qui fut très eſtimé de François I, & mourut à Florence le 17 Mars 1516.

nier, il le consacra au culte des Autels : & c'est lui que nous voyons aujourd'hui élevé au Cardinalat. Il eut soin de les faire instruire exactement tous les trois dans les Lettres humaines : surquoi il disoit, *qu'il ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur, que de les voir répondre aux vertus de leurs Ancêtres, & se rendre agréables par les leurs propres.*

Pendant que les choses se passoient ainsi, Laurent commença à être attaqué par la maladie. Ses sollicitudes, ses veilles l'avoient tellement miné dans ces derniers tems de sa vie, que quoiqu'il fût souvent tombé dans un état semblable d'infirmité, dont il sortoit en peu de tems, & qu'il

fût encore dans un âge verd, car il n'étoit que dans sa quarante-quatrieme année, cependant il annonça dès le commencement de cette maladie, qu'il y succomberoit. S'adressant alors à Philippe Valori, mon frere, qui partoit pour Rome (*a*), au nom de la Ville, pour accompagner Jean de Médicis, & à André Cambini, Intendant du

(*a*) Le célebre Pierre Dauphin, Camaldule, partit aussi avec lui, à la sollicitation de Laurent, & de tout le Sénat de Florence. Voyez les Lettres de Pierre Dauphin, dans l'*Amplissima Collectio veterum Monumentorum* des PP. DD. Martenne & Durand, tom. 3, & la Préface dudit tome, p. xx, xxj.

même Cardinal, il leur dit, le jour même de leur ſortie de Florence : *Je vous recommande la jeuneſſe de mon Fils, & la dignité de la Ville : quant à moi, vous ne me verrez plus.* Ces paroles leur ayant fait verſer beaucoup de larmes, il ajouta : *L'eſprit céleſte, qui a toujours veillé à la défenſe de mon corps, me commande de laiſſer-là tous ſoins, pour ne plus m'occuper que de la mort.* Peu après il ſe retira à Caregio avec ceux de ſa Maiſon, & pendant un mois il fut aſſez tranquille. Il avoit alors avec lui pluſieurs Religieux, diſtingués par leur piété & par leurs lumieres. Il les conſultoit chaque jour, au moindre doute qui lui venoit à

l'eſprit. Il étoit auſſi accompagné des premiers de la Ville, & il ne ceſſoit de leur recommander les intérêts de la République, & ſes Fils, principalement Pierre de Médicis, qui étoit l'aîné (*a*), qui ne le quittoit

(*a*) Il ſuccéda à ſon pere dans le gouvernement de la République de Florence; mais il ne ſoutint nullement la réputation de ſon prédéceſſeur. Il ne ſuivit ni ſes exemples, ni ſes principes, quoiqu'un Ecrivain de ſon tems ait eu ſoin de lui rappeller les uns & les autres dans un fort bon écrit qu'il lui adreſſa, ſous ce titre: *Philippi Redditi exhortatio ad Petrum Medicem in magnanimi ſui parentis imitationem.* Jean Lami a donné le premier cet écrit, dans le ſeizieme

point, & qui recueilloit, comme autant d'Oracles, toutes les paroles qui sortoient de sa bouche. Il lui recommanda Julien, son frere, lui disant qu'il devoit lui servir de pere. A l'égard de son neveu Jules, il ne doutoit point qu'il ne suivît la fortune du jeune Cardinal. Comme sa maladie augmentoit, il fit appeller sa sœur *Blanche* (*a*), pour laquelle il avoit toujours eu une grande considération, & il lui

volume de ses *Deliciæ Eruditorum*, à Florence, 1742, *in*-8°. On en trouvera ci-après la traduction. On ne connoît pas d'ailleurs ce *Redditi*.

(*a*) C'est celle qui avoit épousé Guillaume Pazzi.

demanda s'il étoit tems qu'il reçût la divine Euchariſtie des mains d'un Prêtre. Blanche, qui avoit un courage & une grandeur d'ame, ſupérieurs à ſon ſexe, lui répondit : » Juſqu'ici, mon frere, » vous avez vécu avec la plus gran- » de conſtance; maintenant vous » devez mourir non-ſeulement » avec la même fermeté, mais » de plus avec piété. Sachez que » votre vie eſt ſans eſpérance «. Laurent blâmoit, mais avec modération, la lâche timidité des autres, en pareille circonſtance, & tournant toutes ſes affections & tout ſon eſprit vers Dieu, il pria pour le ſalut de ſon ame, & répandit d'abondantes larmes. Le lendemain, au matin,

dès qu'il s'apperçut que le Prêtre s'approchoit de lui avec l'Euchariſtie : *Je ne ſouffrirai point*, dit-il, *que mon Seigneur & mon Dieu vienne ainſi à moi*; & malgré l'extrême foibleſſe & l'eſpece d'anéantiſſement où il étoit réduit, il ſe traîna au-devant juſqu'à la porte de ſa chambre; & enſuite il reçut l'Euchariſtie avant tant de dévotion, tant de marques de reſpect, tant de ſanglots & de ſignes de contrition, que tous les Aſſiſtans ne purent retenir leurs larmes. Il mourut quelques jours après (*a*), ſi paiſiblement, avec une ſi grande tranquillité, qu'on peut dire vé-

(*a*) Ce fut le 9 Avril 1492.

ritablement de lui : Qu'il s'eſt endormi dans le Seigneur (*b*). Sa mort avoit été précédée par des ſignes & des prodiges qui étonnerent. Je ne veux rapporter que ceux dont j'ai été témoin, ou qui m'ont été racontés par pluſieurs perſonnes dignes de foi.

Dans le tems qu'il étoit à l'extrémité, on vit, durant pluſieurs nuits, au-deſſus de ſa maiſon de Caregio, un feu qui s'étendoit en long. Marſile Ficin dit, que dans le verger de la même

(*b*) Voyez les deux Lettres ſuivantes, de Jacques Antiquarius à Ange Politien, & de celui-ci à Antiquarius. On y entre dans un détail intéreſſant des circonſtances de la mort de Laurent de Médicis.

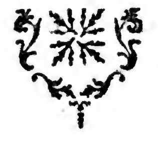
maiſon, lui & pluſieurs autres avoient vu des ombres d'une grandeur extraordinaire, qui ſembloient ſe battre les unes contre les autres, & qu'ils avoient auſſi entendu des voies très effrayantes. A Florence ſeulement, car perſonne ne dit que le même fait ſoit arrivé ailleurs, des Lions, que l'on gardoit dans un ſouterrain, ſe jetterent les uns ſur les autres avec tant de furie, que pluſieurs furent mis en pieces. L'Egliſe de *Santa Reparata* fut frappée de la foudre, de maniere que la partie de la coupole, que nous appellons Lanterne, en fut détruite, que le deſordre cauſé par cet accident ſe fit ſentir au reſte de l'E-

glise & dans les lieux les plus voisins, & qu'il se détacha de si grandes pieces de marbre, qu'il n'y eût personne qui ne regardât cet évenement comme une chose des plus étonnantes. Un des pilastres qui sont au tour du Dôme de la même Eglise, & qui étoit placé du côté du Palais du Prince, tomba, & l'on n'a jamais pû le retrouver. Et comme c'étoit à cette partie que l'on avoit mis les armes des Médicis, on n'en augura rien que de funeste. Ange Politien, Marsile Ficin, & plusieurs autres ont rapporté ces faits. Ficin a exposé à cette occasion les sentimens des Platoniciens au sujet de ces prodiges, qui arrivent,

dit-il, ſi communément à la mort des Héros. Lorſque l'on tranſporta le corps du défunt de Caregio à Florence, il y eut un concours ſurprenant de monde de tout âge, de tout ſexe, de tout rang & de toute condition: tous verſoient des larmes, &, comme le tranſport ſe fit durant la nuit, la plus grande partie, pour honorer celui qu'ils regrettoient, tenoit en mains des torches allumées. Tous l'appelloient le Pere des Pauvres, le refuge des malheureux, le défenſeur de tous les états, l'Auteur de la tranquillité publique. Du reſte, ſes funérailles ſe firent ſans aucune pompe. Il l'avoit ainſi ordonné, & avoit voulu que tout

ſe paſſât comme au convoi de ſon ayeul. Le jour de l'inhumation, le concours fut encore plus grand que lors du tranſport. Beaucoup s'empreſſerent de venir de toute l'Italie, comme pour déplorer le malheur que tous éprouvoient. Le Pape y envoya ſes Députés. Dès que le Roi Ferdinand eut reçu la nouvelle de cette mort, pénétré d'affliction, il dit à ceux qui l'environnoient : » Il a vécu aſſez » pour lui, mais trop peu pour le » ſalut de l'Italie. Plût à Dieu » que perſonne ne puiſſe profiter » de ſa mort, pour machiner ce » qu'il n'auroit oſé faire de ſon » vivant «! Ceux de Bologne & de Lucques, de même que tou-

tes les villes de la Romagne, envoyerent aussi des Députés pour se trouver au convoi. Tous étoient en habit de deuil, & tous, avec les Habitans de l'Etat Florentin, qui portoient aussi sur leurs habits les marques de leur tristesse, pleurerent sur leur perte commune.



LETTRE
DE
JACQUES ANTIQUARIUS
A ANGE POLITIEN,

Sur la mort de Laurent de Médicis (a).

ARRIVÉ à Pavie le neuvieme du préſent mois d'Avril, j'allai voir dès le lendemain Jacques Puſterla, Commandant de la

---

Angeli Polit. Epiſtolæ, in-8°. L. IV. p. 97-109.

(*a*) Comme Nicolas Valori s'étend fort peu ſur la mort de Laurent de Médicis, nous avons cru devoir ſuppléer à ſon récit trop ſuccinct, par la traduction de ces deux Lettres, l'une de Jacques Antiquarius, l'autre d'An-

Citadelle. Cet Officier, dont vous connoiſſez l'extrême bonté, après m'avoir embraſſé avec affection, me dit : Il eſt venu cette nuit un Courier pour annoncer au Prince la mort de Laurent de Médicis. Etourdi de cette nouvelle, & baiſſant les yeux, Dieu, m'écriai-je, eſt donc irrité contre nous, puiſqu'il nous enleve le plus ſage des hommes, celui en qui réſidoient tant d'eſpérances, & qui étoit le modele & l'exemplaire de tant de vertus : c'eſt preſque nous ordonner de plier bagage. Je parlai auſſi-tôt des

---

ge Politien, qui entrent ſur cela, la ſeconde ſur-tout, dans un détail qui nous a paru très intéreſſant.

malheurs qui menaçoient l'Italie. Car les accidens fâcheux, qui prennent leur ſource dans les lieux les plus élevés, ſont aſſez ſemblables aux neiges, qui, venant à fondre ſur le ſommet des montagnes, ne tardent pas à former des torrens impétueux. Etant retourné à *Milan* deux jours après, je fus témoin des différens diſcours que l'on tenoit à l'occaſion de cet évenement ; car le peuple n'avoit que trop de certitude de ſa réalité. Les uns diſoient qu'un peu avant la mort de Laurent, le feu du Ciel étoit tombé ſur l'édifice de la *Liberata* (a); les autres, que

(a) *Ædes liberatæ*, comme porte le Latin.

voyant que la vie du Prince étoit déſeſpérée, le Médecin Pierre *Leoni*, qui étoit auprès de lui, s'étoit précipité dans un puits (*a*). J'ai donné plusieurs

---

(*a*) Pierre *Leoni*, Aſtrologue & Médecin, étoit de Spolète. Il avoit brillé dans les plus célebres Univerſités d'Italie. Paul Jove le met au rang des célebres Ecrivains de ſon tems. On connoît de lui un *Traité des Urines*, imprimé avec les livres d'*Ægidius*, *De Urinis & Pulſibus*, à Veniſe, 1514, *in-fol.* Quelques Auteurs ont écrit que ce fut Pierre II, fils de Laurent, qui le fit précipiter lui-même dans un puits, irrité de ce qu'il s'étoit oppoſé aux avis des autres Médecins, qui avoient été conſultés ſur la maladie de Laurent, & dont il avoit eſ-

jours à ma douleur. Et je ne puis, en effet, mon cher Politien, n'être pas ſenſiblement affligé : mon intérêt & celui des autres me jettent dans un abattement qui ne peut finir ſi-tôt. Vous ſavez quel étoit mon reſpect pour le défunt, & quelle tendreſſe il avoit pour moi ; c'étoit mon plus ferme appui dans les différentes ſituations où je me ſuis trouvé ; c'étoit même le ſeul. Et que n'a-t'il pas fait pour les autres ! Souvent placé entre Scylla & Charybde, il ne modéroit pas

---

péré la guériſon de ce Prince. Mais ce fait n'a nulle certitude. Paul Jove a donné un article à Leoni dans ſes éloges des hommes illuſtres.

moins l'Italie que cet Isthme (*a*), qui, se trouvant entre la mer Ioniene & la mer Egée, semble n'y avoir été placé par la nature, que pour empêcher que les deux mers ne se confondent. Je sais que toute son autorité est passée à son fils Pierre, & que toute la Ville a appuyé de son suffrage l'élection de ce jeune mais très illustre rejetton, ce qui diminue beaucoup notre douleur; & j'espere, autant que je le souhaite, que le Décret public qui en a été fait, ne sera jamais revoqué, parceque le salut de toute la République dépend de la conservation de cette

(*a*) C'est l'Isthme de Corinthe ou de la Morée.

ſeule famille. Malgré cela, je ne puis oublier le regret que me cauſe la perte de Laurent; & j'éprouve ce qui arrive ordinairement quand une bleſſure eſt récente, qu'elle fait plus de mal à proportion qu'elle réfroidit. Au milieu de ce malheur public, & qui eſt ſi nuiſible aux études, je vois bien ce que je ſouhaite de vous; mais je ne ſais ce que je peux vous demander. Je ferai cependant ce qui eſt d'uſage dans un deuil commun: & en faveur de l'heureuſe mémoire du défunt, je vous prie, je vous conjure même, que lorſque vous aurez un peu eſſuyé vos larmes, vous me faſſiez part des ſentimens qu'il a eus à l'heure de ſa

mort,

mort, des diſcours qu'il a tenus à ceux qui l'environnoient, ce qu'il a dit de conſolant pour chacun de nous ; obligez-moi d'entrer dans quelque détail ſur les honneurs qu'on lui a faits ; de m'apprendre quel monument on lui a dreſſé ; de quels éloges on a accompagné ſa pompe funébre. Quant au récit de ſa vie, ſi illuſtre, ſi digne de louanges, je ne doute point qu'il n'occupe votre plume pour le faire paſſer à la poſtérité. Adieu. *A Milan, le* 18 *des Calendes d'Avril* 1492 (*a*).

(*a*) Ce doit être le 18 des Calendes de Mai, c'eſt-à-dire, le 14 Avril.

RE'PONSE
D'ANGE POLITIEN
A LA LETTRE PRE'CE'DENTE.

IL eſt ordinaire à ceux qui répondent un peu tard aux lettres de leurs amis, de s'excuſer ſur leurs trop grandes occupations. Pour moi, quoiqu'il ſoit vrai que je n'en aie pas manqué, j'alleguerai moins ce motif pour me juſtifier de ne vous avoir pas répondu plutôt, que l'extrême douleur que j'ai reſſentie de la perte d'un homme qui m'avoit rendu le plus heureux de tous ceux qui cultivent les Lettres. Unique auteur de mes ſavantes veilles, mon ardeur pour écrire

s'eſt éteinte avec lui , & j'ai ſenti preſque tomber en même tems toute la vivacité qui m'animoit ci-devant à l'étude. Si cependant vous avez un ſi grand deſir de connoître nos malheurs; ſi vous ſouhaitez ſi ardemment de ſavoir comment ce grand homme s'eſt comporté dans les derniers inſtans de ſa vie, quoiqu'arrêté par les larmes que je verſe, quoique retenu par le ſeul ſouvenir de ce que j'ai perdu, qui augmente ma douleur, & qui ôte à mon eſprit toute ſa liberté, j'obéirai cependant à votre volonté, ſi preſſante, ſi louable; je ne veux, ni ne puis manquer à l'intime amitié qui nous lie enſemble. Je m'accuſerois moi-

même d'incivilité & d'inhumanité, ſi j'oſois refuſer quelque choſe à un ami tel que vous, qui a toujours montré tant d'attachement pour un homme ſi digne de nos attentions, & pour moi. Cependant, comme le récit que vous exigez eſt de nature à être *plus facilement* ſenti qu'exprimé, quoique mon deſſein ſoit de ne vous rien refuſer, je mets cependant cette reſtriction à mon obéiſſance, que je ne vous promets rien au-delà de ce qu'il m'eſt poſſible de tenir.

Il y avoit près de deux mois que Laurent de Médicis ſentoit dans les entrailles de ces douleurs, que l'on nomme hypocondriaques, à raiſon des parties qu'elles

affectent. Quoique ces douleurs ne ſoient pas mortelles par elles-mêmes, cependant comme elles ſont très aigües, on les regarde comme extrémement inquiétantes & fâcheuſes. On tenta de remédier à celles que le Prince reſſentoit; mais, ſoit deſtinée, ſoit ignorance & négligence des Médecins, pendant qu'on le traitoit, il ſurvint une fiévre, la plus traitreſſe que l'on puiſſe connoître, qui peu à peu s'inſinua, non dans les arteres & dans les veines, comme les autres fievres, mais dans les membres, dans les viſceres ou les entrailles, dans les nerfs même, les os, & juſques dans les moelles, enſorte qu'elle en prit entiere-

ment poſſeſſion. Comme elle parut d'abord faire peu de progrès, ne s'introduiſant en apparence que ſubtilement, en cachette, & comme à pas lents, on y fit peu d'attention dans les commencemens. Enſuite, quoique les ſymptômes n'en fuſſent que trop bien marqués, comme on n'y oppoſa pas, ni aſſez promptement, ni avec aſſez de ſoin, les remedes convenables, le malade devint ſi affecté & ſi foible, que non-ſeulement il ſe vit privé de ſes forces, mais qu'il tomba même dans un dépériſſement univerſel. Cet accident augmenta tellement la veille de ſa mort, étant dans ſa maiſon de campagne de Caregio, que

l'on desespera absolument de ses jours. Il le sentit lui-même, & selon sa prévoyance ordinaire, son premier soin fut de faire appeller un Médecin spirituel, pour déposer dans son sein l'aveu de toutes les fautes dont il s'étoit rendu coupable pendant sa vie. J'ai parlé moi-même à ce Ministre, & je l'ai entendu me raconter avec étonnement, que jamais il n'avoit rien vu ni de si grand, ni de si incroyable que l'état où il avoit trouvé le malade, plein de fermeté, dispofé à mourir, sans trouble, sans ombre de frayeur, se rappellant sans peine le passé, disposant sans inquiétude du présent, & arrangeant en quelque sorte l'avenir

avec autant de religion que de ſageſſe & de prévoyance. Au milieu de la nuit, comme il méditoit avec une ſorte de tranquillité, on lui annonce que le Prêtre lui apporte le ſaint Sacrement. A ces mots, ſe reveillant comme en ſurſaut : » Non, dit-» il, non, je ne ſouffrirai point » que mon Jeſus, qui m'a tiré » du néant, qui m'a racheté, » entre dans cette chambre : » tirez-moi promptement hors » d'ici, & conduiſez-moi, afin » que j'aille au-devant de mon » Seigneur «. Il ſe ſouleve alors, autant qu'il lui eſt poſſible ; ſon zele ſupplée à la foibleſſe de ſon corps ; il ſe met entre les bras de ceux qui le ſervoient, avance

ainſi juſqu'à la premiere entrée au-devant du Miniſtre des Sacremens, ſe jette à genoux, prend la poſture d'un ſupliant, & dit, avec larmes : » Il eſt donc vrai, Jeſus, » plein de miſéricorde, que vous » venez viſiter votre ſerviteur, » quoique rempli d'infidélités ! » Que dis-je ? votre Serviteur ! » c'eſt plutôt votre ennemi, le » plus ingrat des hommes, qui, » quoique comblé de vos bien- » faits, n'a jamais écouté vos » préceptes, & a tant de fois » bleſſé votre Majeſté ſainte. Par » cet amour infini qui vous fait » embraſſer tout le genre hu- » main, qui vous a fait deſcen- » dre vers nous du ciel en terre, » qui vous a porté à vous revêtir

» de notre humanité, qui vous
» a engagé à souffrir pour nous
» la faim, la soif, les chaleurs de
» l'Eté, les rigueurs de l'Hyver,
» les travaux, les moqueries, les
» outrages, les fouets, les coups,
» & enfin la mort, & la mort
» de la Croix; par cette ardente
» charité, dis-je, divin Sauveur,
» je vous conjure, de ne point
» envisager les péchés dont je me
» suis rendu coupable, afin que
» lorsque je paroîtrai à votre Tri-
» bunal, où je sens que je vais
» être cité dans peu, je ne re-
» çoive pas la peine qui est due
» à mes fautes; mais que vous
» me pardonniez par les mérites
» de votre Croix. Appliquez-
» moi, ô mon Jesus, toute l'ef-

» ficacité de votre Sang ; de ce
» Sang si précieux que vous avez
» versé sur l'Autel sublime de
» notre rédemption, pour ren-
» dre à l'homme la liberté que
» le péché lui avoit fait perdre «.

En prononçant ces paroles, & plusieurs autres, il répandoit d'abondantes larmes, & en faisoit répandre à tous les Assistans.

Lorsqu'il eût fini de parler, le Prêtre ordonna qu'on le levât, & qu'on le reportât sur son lit, pour recevoir plus commodément les Sacremens. Le malade en fit d'abord quelque difficulté ; ensuite témoignant qu'il ne cedoit qu'à l'ordre du Ministre, il se soumit à ce qu'on exigeoit, & déja sanctifié lui-même, il

reçut le Corps & le Sang du Seigneur ; avec un visage où l'on voyoit briller, pour ainsi dire, les rayons de la Majesté divine. Peu après, se tournant vers son Fils Pierre, car les autres étoient absens, il entreprit de le consoler ; il l'exhortoit à supporter patiemment une séparation qu'il ne pouvoit éviter ; il l'avertissoit que le Ciel seroit son Protecteur, pourvu qu'au milieu de l'embarras des affaires, & des variétés de la fortune, il eût soin de cultiver toujours la vertu, & d'agir selon toutes les regles de la sagesse ; ajoutant que des mesures bien prises produisent presque toujours d'heureux succès. Après cette courte exhortation,

rentrant en lui-même, il reposa quelque tems : ensuite, il fit sortir ceux qui étoient dans sa chambre, appella de nouveau son Fils, lui parla long-tems, & lui donna un grand nombre d'avis & de conseils, dont je ne puis vous faire le détail, parcequ'on n'en est pas encore bien informé ; mais qui, selon que je l'ai appris, étoient tous dictés par la sagesse & par la Religion. Je ne vous en rapporterai qu'un, dont je suis exactement instruit. „ Mon cher Pierre, dit-il, les „ Citoyens de Florence vous re„ connoîtront sûrement pour „ mon Successeur ; & je n'ai „ point à craindre que vous ne

» jouissiez pas de la même auto-
» rité dans cette République,
» dont j'ai été revêtu jusqu'à ce
» jour. Mais parcequ'une Ville
» est, comme on dit, un corps
» qui a plusieurs têtes, & qu'on
» ne doit pas attendre la même
» chose de chacune, souvenez-
» vous de suivre toujours, dans
» ces variétés, le conseil qui vous
» paroîtra le plus sage, & ayez plus
» d'égard au général qu'au parti-
» culier«. Il lui ordonna de suivre
pour ses funérailles, ce qui avoit
été observé à celles de Côme de
Médicis, c'est-à-dire, qu'elles ne
fussent faites que telles qu'on le
pratiqueroit à l'égard d'un hom-
me privé. Sur ces entrefaites, votre

ami Lazare (*a*), qui passe pour un Médecin très expérimenté, vint de Pavie ; mais quoiqu'on l'eût appellé trop tard, ne voulant rien négliger de ce que la connoissance de son art pouvoit lui suggérer, il essaya de quelques remedes où il entroit diverses especes de perles, & autres pierres précieuses broyées ensemble. Et comme on nous avoit fait rentrer, Laurent demanda à quelques uns de ceux qui étoient avec moi, quelle étoit l'opération qui occupoit

(*a*) Varillas, dans ses Anecdotes de Florence, le nomme *Lazare de Plaisance*, & ajoûte qu'il demeuroit alors à Pavie.

le Médecin, & ce qu'il prétendoit essayer. Ayant répondu moi-même qu'il préparoit une sorte de fomentation spiritueuse (*a*), pour fortifier les parties intérieures qui étoient affoiblies : il reconnut aussi-tôt ma voix, & me dit avec cet air de sérénité qu'il m'avoit toujours montré ; c'est donc vous, Politien, approchez. Et étendant avec peine vers moi ses bras sans force & sans vigueur, il me prit les deux mains, & me les serra étroitement. Je poussai alors des sanglots, je versai d'abondantes lar-

(*a*) Politien dit un *Epitheme* (Epithema). C'est un terme de Pharmacie qui signifie la même chose.

mes, que je cherchois à lui cacher en détournant le visage, & quoique ma douleur le rendît plus ému, il retenoit toujours mes mains. Mais s'étant apperçu que ma situation m'empêchoit de lui apporter aucun secours, il les lâcha insensiblement, & comme sans paroître y faire attention. Je me retirai alors derriere son lit, je donnai un libre cours à mes larmes, & je lâchai, pour ainsi dire, la bride à ma douleur. Peu après, les yeux autant essuyés qu'il m'étoit possible, je revins à l'endroit que j'avois quitté. Il m'apperçut aussi-tôt, & dès qu'il m'eût vû, il m'appella de nouveau, & s'enquit de moi, avec un ton plein de dou-

ceur, de ce que faiſoit ſon cher Pic de la Mirandole. Je réponds, qu'il eſt reſté à la Ville, de peur d'augmenter ſa peine par ſa préſence. Et moi, repliqua-t'il, ſi je ne craignois que le voyage ne lui fût un peu à charge, je deſirerois de le voir & de lui parler, avant que je vous quitte pour toujours. Voulez-vous, dis-je, qu'on le faſſe venir? Je le ſouhaite, dit-il, & au plutôt. Je me charge volontiers de la commiſſion. Lorſque Pic fut venu, & qu'il ſe fut aſſis, je me couche, en quelque ſorte, à ſes genoux, pour entendre plus facilement mon cher Patron, dont la voix preſqu'éteinte ne rendoit plus que des ſons qui ne frap-

poient pas aiſément les oreilles. Grand Dieu, avec quelle douceur, quelle affabilité le reçût-il ? Quelles careſſes ne lui fit-il pas ? Il le pria d'abord de lui pardonner la peine qu'il venoit de lui donner ; mais qu'il devoit l'attribuer à ſon amour & à ſa bienveillance ; qu'il remettroit plus tranquillement ſon ame à ſon Créateur, quand il auroit ſatisfait ſes yeux mourans par la vue d'un homme qui avoit eu toute ſon affection. Il tint alors les diſcours les plus aimables & les plus gracieux, comme il avoit coutume. Il badina même un peu avec nous, & jettant ſes regards ſur nous deux ; j'aurois ſouhaité, dit-il, de ne terminer mes jours,

qu'après avoir achevé entierement votre Bibliotheque. Il ne dit rien de plus. Pic s'étoit à peine retiré, lorſque *Jerôme* de Ferrare (*a*), homme auſſi diſtin-

---

(*a*) C'eſt le célebre Jerôme Savonarolle, Religieux Dominicain, né à Ferrare le 21 Septembre 1452, ſi connu depuis, non-ſeulement en Italie, mais en France, par ſes prédications, les converſions qu'elles opererent, & par le ſupplice injuſte qu'on lui fit ſouffrir, & qui termina ſes jours le 23 de Mai 1498, le jour même de l'Aſcenſion. Jean-François Pic, Prince de la Mirandole & de Concordia, a écrit en Latin ſa vie, qui n'a été donnée au Public qu'en 1674, *in*-12 à Paris, chez Billaine, avec une Préface & des notes du Pere Quétif,

gué par ses lumieres que par la sainteté de sa vie, & qui prê-

---

Dominicain. Voyez aussi les Hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique, par le Pere Touron, du même Ordre, tom. 3, liv. 23. Le récit que Politien fait ici de la visite, & de l'entretien de Jerôme de Savonarolle avec Laurent de Médicis, est un peu différent de celui que Jean-François Pic fait, p. 24 de la Vie de Jerôme. Celui-ci dit que Laurent ayant fait appeller le S. Religieux, voulut non-seulement se reconcilier avec lui, mais de plus se mettre entre ses mains, & qu'il le pria d'entendre sa confession. Le Pere répondit, suivant le même Historien, qu'il l'écouteroit volontiers, si auparavant il vouloit l'assurer de trois choses : 1°. De la pureté de sa foi. 2°. De sa volonté sincere de

choit admirablement une doctrine toute céleste, entra dans la

---

restituer tout ce qu'il pouvoit avoir mal acquis. 3°. De la résolution où il devoit être de rendre la liberté à sa Patrie, afin qu'elle pût se gouverner selon ses Loix. Le malade, continue Pic, satisfit d'abord à la premiere question. Il répondit aussi favorablement à la seconde, après y avoir un peu pensé : mais il ne donna point de réponse à la troisieme, & il mourut quelques momens après. Le Pere Touron adopte ce récit dans la Vie de Savonarolle. Mais Ange Politien étoit témoin des faits qu'il raconte, & Jean-François Pic n'a écrit la Vie de Jerôme que 38 ans après la mort de Laurent, à laquelle il ne s'étoit point trouvé.

chambre, & exhorta le mourant à être fortement attaché à la Foi. Laurent répondit que ſa Foi étoit inébranlable. Jerôme lui demanda ſi, dans le cas qu'il recouvreroit la ſanté, ſon deſir étoit de vivre avec toute la pureté que demande le Chriſtianiſme; il répondit qu'il feroit pour cela tous ſes efforts: s'il étoit diſpoſé à accepter la mort avec réſignation, ſi le moment étoit venu; il repliqua, ſi telle eſt la volonté de Dieu, rien ne m'eſt plus agréable. Comme le ſaint Religieux s'en alloit: mon pere, lui dit Laurent, donnez-moi votre bénédiction avant de me quitter. Auſſi-tôt inclinant la tête, & montrant un viſage

modeſte, & ſur lequel paroiſſoit toute l'empreinte de la Religion qu'il avoit dans le cœur, il répondit à toutes les paroles que Jerôme prononça, & aux prieres qu'il fit, avec toute la préſence d'eſprit que l'on pouvoit deſirer, ſans paroître aucunement ému des témoignages de douleur & de triſteſſe que donnoient tous les aſſiſtans, dont aucun ne pouvoit plus ſe contraindre. Vous euſſiez dit que l'on eut annoncé à chacun ſa propre mort, excepté à celui qui alloit expirer. Il étoit le ſeul qui ne donnoit aucun ſigne, ni de douleur, ni de trouble, ni de triſteſſe. Il conſervoit juſqu'au dernier ſoupir, la même fer-

meté

meté d'ame, la même conſtance, la même égalité, la même grandeur, que nous n'avons ceſſé d'admirer en lui. Cependant les Médecins étoient toujours préſens; & pour ne point paroître ne rien faire, ils tourmentoient officieuſement le malade, qui, de ſon côté, ſe prêtoit à leurs idées, ne refuſoit aucun de leurs remedes; non qu'il ſe flattât qu'ils le rendroient à la vie, mais dans la crainte qu'on n'eût la moindre choſe à lui reprocher, même en mourant. Il parut ſi courageux jusqu'à la fin, qu'il plaiſanta même pluſieurs fois ſur le ſort commun qu'il alloit ſubir. Quelqu'un, par exemple, lui préſentant quelque nourriture, &

lui demandant s'il la trouvoit agréable : autant, dit-il, qu'elle peut l'être à un mourant. Il embrassa ensuite avec bonté tous ceux qui étoient présens, & demanda humblement pardon à quelqu'un. Après qu'il eut reçu l'Extrême-onction, & qu'on eut fait la *récommandation de l'ame*, on récita l'Histoire de la Passion du Sauveur, selon les Evangélistes ; & il témoigna, tantôt par le mouvement de ses levres, tantôt en élevant au Ciel ses yeux languissans, quelquefois par les gestes qu'il faisoit avec ses doigts, qu'il entendoit parfaitement ce qu'on lisoit. Enfin, après avoir tenu ses yeux fixés sur un Crucifix d'argent, enrichi de pierres

ries, & l'avoir baiſé pluſieurs fois, il expira.

Il étoit né pour tout ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé. Malgré toutes les viciſſitudes de la fortune, qui l'a ſouvent pouſſé & repouſſé, il s'eſt toujours montré ſi plein de ſageſſe & de prudence, qu'il eſt difficile de décider s'il a été plus conſtant dans la proſpérité, ou plus équitable & plus retenu dans l'adverſité. D'excéder les bornes ordinaires dans quelque genre particulier, c'eſt, pour beaucoup, quelque choſe de grand; pour lui, il avoit un génie ſi vaſte, ſi facile, ſi pénétrant, qu'il ſurpaſſoit tous les autres en tout. Perſonne, je crois, n'ignore juſqu'à

quel degré il possédoit la probité, la justice, la fidélité : ces vertus avoient choisi son cœur pour en faire leur domicile le plus agréable, & comme leur Temple. L'affection singuliere que tout le Peuple avoit pour lui, & la bienveillance de tous les Ordres de l'Etat à son égard, prouvent sensiblement quelle étoit sa douceur, son humanité, son affabilité. Il se surpassoit encore lui-même du côté de la libéralité & de la magnificence. Ces qualités l'avoient approché des dieux en le faisant briller d'une gloire presque immortelle. Ce qu'il y a de plus estimable, c'est qu'en tout cela il ne cherchoit ni la réputation, ni un vain nom, mais

qu'il ne conſultoit que l'amour de la vertu. Qui eſt-ce qui pourroit dire quelle étoit ſa tendreſſe & ſon attention pour tous ceux qui aimoient & qui cultivoient les Lettres ? quel reſpect il avoit pour eux ? avec quelle diſtinction il les regardoit ? quels ſoins il s'eſt donnés pour faire chercher & acheter par toute la terre tous les Livres Grecs & Latins que l'on pouvoit trouver ? quelles dépenſes il a faites pour ces voyages & ces acquiſitions ? Que notre ſiecle, qui en a été témoin, & que la poſtérité, qui ne l'oubliera point, jugent par-là quelle eſt la perte que nous avons faite par ſa mort. Ce qui nous conſole, au milieu de la plus grande

affliction que nous puissions éprouver, ce sont les Enfans qu'il a laissés, & qui sont très dignes de leur Pere. L'aîné, *Pierre* (*a*), qui étoit entré à peine dans la vingt-unieme année de son âge, soutient déja tout le poids de la République avec tant de gravité, de prudence & d'autorité, que l'on croit voir tout son Pere revivre en lui. Le deuxieme, *Jean* (*b*), âgé de dix-

(*a*) Pierre de Médicis, II du nom, succéda, il est vrai, à son pere; mais il perdit, par sa faute, le Gouvernement de la République. Politien le loue avec trop d'excès.

(*b*) Jean de Médecis, depuis Pape sous le nom de Leon X. Il n'avoit que

huit ans, déja élevé au Cardinalat, ce qu'on n'a jamais vu à un âge si peu avancé, & envoyé par le souverain Pontife en qualité de Légat, non-seulement dans le Patrimoine de l'Eglise, mais aussi dans sa propre Patrie, montre tant de capacité dans les affaires les plus difficiles, s'y conduit avec tant de supériorité, qu'il attire les regards & l'admiration de tout le monde, & qu'il fait concevoir de lui les espérances les plus flatteuses, auxquelles on ne doute point qu'il ne réponde. *Julien* (*a*), le troi-

---

quatorze ans, selon d'autres, quand il fut nommé Cardinal.

(*a*) Julien fut surnommé *le Ma-*

ſieme, encore enfant, ſe concilie déja les cœurs de toute la Ville par ſa candeur, ſon extérieur agréable, la bonté de ſon caractere, & par les marques étonnantes qu'il donne de ſa probité & de ſon eſprit. Je ne parlerai point des autres pour le préſent; mais je ne puis me taire

---

gnifique & *le Jeune*. Il fut Gonfalonnier & Lieutenant Général des Armées de l'Egliſe, Duc de Nemours, &c. Il épouſa Philiberte de Savoye, fille de *Philippe*, Duc de Savoye, & de *Claudine* de Broſſe-Bretagne, ſa ſeconde femme: c'étoit un Seigneur d'un mérite ſingulier, que le Roi François I eſtimoit beaucoup; il mourut à Florence le 17 Mars de l'an 1516.

encore ſur leur Pere, ſans rapporter ici un fait récent qui le concerne. Environ deux mois avant ſa mort, ce Prince étant dans ſon Palais, en diſcourant avec nous, ſelon ſon uſage, ſur la Philoſophie & les Belles-Lettres, il nous dit que ſon deſſein étoit de paſſer le reſte de ſes Jours dans ces ſortes d'études avec moi, Ficin, & Pic de la Mirandole, loin de la ville & du tumulte des affaires. Je pris la liberté de lui aſſurer que ſes Citoyens ne lui accorderoient pas cette liberté; & qu'au contraire ils deſireroient de voir de jour en jour augmenter ſon autorité & profiter de ſes conſeils. Se mettant alors à ſourire, nous

ferons, me repliqua-t-il, remplir notre place par votre Eleve (*a*), & nous le chargerons de tout ce poids & de tout ce fardeau. Je lui demandai alors s'il avoit remarqué dans ce jeune homme assez de talens, pour que nous puissions espérer de bonne-foi de pouvoir nous en rapporter à lui. A quoi il me répartit : » Quant à moi, je vois déja de si bons fondemens, que
» tout ce que je bâtirai dessus,
» sera solide : Prenez-y garde,
» Ange, je ne connois aucun
» des miens qui ait un naturel &
» des talens semblables, à ce
» que je vois dans mon fils Pier-

(*a*) *Pierre*, fils aîné de Laurent.

» re ; & si je puis me fier à tant
» d'épreuves que j'ai faites de son
» génie, j'ai lieu de croire & de
» promettre qu'il ne cedera en
» rien à aucun de ses Ancêtres «.
Il a donné, en effet, des preuves non équivoques de son jugement, & de ce que son pere a en présagé à son avantage, par l'assiduité avec laquelle il a assisté le défunt dans sa maladie. Non-seulement il ne l'a jamais quitté, on l'a vu de plus faire par lui-même les fonctions les plus viles, lui rendre les services les moins agréables, veiller, se priver des choses les plus nécessaires aux besoins du corps, se tenir toujours près du lit de son Pere, sans permettre qu'on l'en

arrachât que lorſque le bien de la République demandoit qu'il fît autre choſe. Quoique tout annonçât en lui ſa tendreſſe filiale, de peur cependant qu'il n'augmentât, par une trop grande triſteſſe, la maladie & l'inquiétude de celui qui étoit prêt à lui échapper, il dévoroit, pour ainſi dire, par les efforts incroyables qu'il ſe faiſoit, ſes gémiſſemens & ſes larmes. Et ce qui nous paroiſſoit en quelque ſorte le plus beau des ſpectacles, au milieu de ce que nous voyons de plus lugubre, c'eſt que Laurent, à ſon tour, pour ne point accroître la triſteſſe de ſon Fils par la ſienne propre, changeoit tout-à-coup de viſage, retenoit à cauſe de lui,

les larmes qui couloient de ses yeux, & ne montroit jamais en sa présence un air ni consterné, ni abbattu. C'étoit ainsi que chacun se disputoit à qui feroit plus de violence à ses affections; & à qui dissimuleroit le plus sa tendresse. Dès que le Prince fut sorti de cette vie; on peut à peine exprimer avec quelle bonté, avec quelle gravité, Pierre reçut tous les Citoyens qui accouroient en foule chez lui; avec quelle décence, avec quelle convenance il leur parla; quelle affection il leur montra? de quels tours, de quelles expressions il se servit pour diminuer leur tristesse, pour les consoler, pour leur promettre tous ses soins & toute

ſôn attention. Quant à ſa ſollicitude, pour regler toutes ſes affaires domeſtiques, elle n'a pû être plus grande : il a fait tout ce qu'il pouvoit pour apporter les remedes qui convenoient à la ſituation où l'avoit réduit le coup ſi accablant qui venoit de le frapper, pour ſe concilier, relever, animer juſqu'au moindre des Officiers, que le malheur commun avoit abbattu & jetté dans le découragement, enfin pour ne manquer en rien à ce que la République attendoit de lui, ſoit pour le tems, ſoit pour les lieux & les circonſtances, ſoit pour les fonctions & pour chaque Membre particulier. Des commencemens ſi avantageux, font eſpérer une heureuſe ſuite,

& que puisqu'il eſt ſi bien entré dans la voie que ſon Pere lui a montrée, il continuera de marcher ſur ſes traces. Je ne vous dirai rien des funérailles de notre cher Prince. Elles ont été ſemblables à celles de ſon ayeul; il l'avoit ainſi ordonné. Le concours fut très grand; & je ne me ſouviens point d'en avoir jamais vu un ſemblable. Sa mort fut précédée des prodiges ſuivans, ſans parler de ceux que d'autres racontent. Le 5 d'Avril, vers la troiſieme heure du jour, trois jours avant que Laurent paſſât de cette vie à l'autre, une je ne ſais quelle femme écoutant celui qui prêchoit dans l'Egliſe de Sainte Marie, dite la Nouvelle,

ſe leva toute épouvantée, au milieu d'un peuple nombreux qui étoit aſſemblé, parut conſternée, & courant comme une forcenée, en faiſant d'horribles hurlemens : Hola ! hola ! Citoyens, dit-elle, ne voyez-vous pas ce Taureau furieux, qui renverſe ce grand édifice avec ſes cornes enflammées. Or à la premiere veille, le Ciel s'étant tout-à-coup couvert de nuages épais, la lanterne, ou la partie ſupérieure du dôme de la même Egliſe, laquelle eſt admirablement poſée ſur la voûte, qui eſt elle-même d'un travail tel que l'on n'en connoit point ailleurs de ſemblable, fut ſubitement frappée de la foudre, de façon qu'il s'en

détacha de grosses pierres, principalement du côté du Palais des Médicis; ce qui se fit avec un tel fracas, que les secousses de ces pierres ébranlerent fortement les plus grandes pieces de marbre au-dessous. Par une suite de cet évenement, l'un des piliers dorés de la même lanterne fut brisé par le tonnerre, comme si le coup eut, par l'effet qu'il produisit, présagé la ruine même de la Famille des Médicis. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'aussi-tôt que l'éclat de la foudre se fut fait entendre, le ciel redevint tout-à coup serein, comme il étoit auparavant. La nuit même de la mort de Laurent, une étoile plus lumineuse & plus grande

que de coutume, qui parut au-dessus du lieu où il rendoit les derniers soupirs, tomba & s'éteignit dans l'instant précis qu'il perdit la vie. Pendant les trois nuits qui précéderent ce moment fatal, on vit des feux courir des montagnes de Fiesolo, & l'on dit que plusieurs brillerent au-dessus du Temple où reposent les corps de la Maison de Médicis, & s'évanouirent ensuite.

Ajouterai-je que deux beaux lions s'acharnerent l'un contre l'autre avec tant de férocité dans le souterrain où on les gardoit, que l'un fut très mal traité, & que l'autre en mourut. On vit sur la citadelle d'Arezzo deux flam-

mes briller long-tems, telles que ces doubles feux à qui les Physiciens donnent les noms de *Castor* & de *Pollux*, & l'on entendit en même tems une louve faire au pied des murs des heurlemens effrayans. Et comme les esprits sont toujours portés au merveilleux, il y en a qui ont regardé comme un prodige ce qui est arrivé à un Médecin (*a*), qui passoit alors pour très habile, qui désespéré de se voir trompé par son art, & dans ce qu'il avoit annoncé, se précipita dans un puits, & se sacrifia ainsi, si l'on peut le dire, aux manes du chef

(*a*) C'est le Médecin Leoni, dont on a parlé ci-dessus.

de la famille des Médicis. Mais je m'arrête beaucoup plus que je ne l'avois projetté au récit de ces merveilles, quoique j'en omette beaucoup d'autres, & d'aussi surprenantes, dans la crainte de paroître accorder quelque chose à la flatterie. Je ne vous ai rapporté ce que vous venez de lire, que par le desir que j'ai de vous obéir, & de montrer toute ma déférence pour un ami tel que vous, dont je respecte les grandes qualités, la science, & la prudence, autant que l'affection qui est entre nous deux, & que je n'aurois point satisfaite si je m'étois contenté de vous envoyer une simple ébauche. Je me suis aussi laissé entraîner par

une certaine douceur amere, & je ne ſais quelle démangeaiſon de me rappeller la mémoire d'un ſi grand homme, & de m'en entretenir moi-même.

Je dis d'un homme tel que ſi notre ſiecle pouvoit en produire un ou deux pareils, il pourroit hardiment le diſputer à l'antiquité même, eu égard à la ſplendeur du nom & aux actions glorieuſes. Adieu, le 15 des Calendes de Juin, 1492. *De ma petite maiſon de Fieſolo.*

DISCOURS
DE
PHILIPPE REDDITI,

Adressé à Pierre de Médicis (a), *pour l'exhorter à marcher sur les traces de Laurent de Médicis, son pere, surnommé le Magnanime.*

JE me rendrois coupable d'ingratitude & de lâche indifféren-

(*a*) Pierre de Médicis, II du nom, né l'an 1471 : son Gouvernement fut encore moins tranquille que celui de son pere ; il fut proscrit & chassé de Florence le 9 Novembre 1494. Ce fut par sa faute qu'il fit perdre à sa Maison un pouvoir qu'il sut

ce à l'égard de votre pere, très illuſtre *Pierre*, ſi je manquois de témoigner ma reconnoiſſance,

---

très mal maintenir. Il mourut en 1504, après avoir payé fort cher ſa témérité & ſa mauvaiſe conduite. Voyez l'Hiſtoire de François Guichardin. Il paroît que le Diſcours dont nous donnons la traduction, fut compoſé, & adreſſé à *Pierre*, pendant la vie même de *Laurent* de Médicis, ſon pere. Ce Diſcours eſt fort ſenſé; il peut ſervir d'inſtruction à ceux qui commandent aux autres.

Il contient auſſi pluſieurs faits oubliés par Nicolas Valori. Nous avons dit ailleurs qu'il ne ſe liſoit que dans le tom. 16. des *Deliciæ Eruditorum*, Recueil publié par Jean Lami, & qui eſt très peu connu en France.

& l'affection respectueuse dont je suis redevable envers toute votre famille, pour l'instruction que j'ai reçue par ses soins, & par un effet de sa bieveillance, dans l'Université de Bologne : un bon naturel ne doit jamais rougir d'avouer ceux qui lui ont fait du bien. Pour moi, je le dis hautement: tout ce que j'ai obtenu jusqu'ici d'honneur & de fortune dans ma patrie, je ne le dois qu'à votre très digne pere.

Je souhaite en conséquence employer tout ce que mon esprit & mon cœur ont de force, pour vous prouver combien je suis sensible à tant de bienfaits. Je veux imiter ces anciens Romains qui, après avoir terminé heureuse-

ment

ment quelque guerre, offroient à Mars les prémices des dépouilles qu'ils avoient remportées ſur terre, & à Neptune, celles qui étoient le fruit de quelque combat naval; & qui, également reſpectueux envers Cerès & Mercure, conſacroient à l'une les prémices de leurs moiſſons, & à l'autre une part du gain qu'ils avoient fait. Je ſuis cependant dans une poſition différente, ce qui m'a fait penſer long-tems à ce que je pourrois vous offrir qui ne fût pas indigne de la grandeur de votre ame. Je ſais en effet que vous ne faites cas des biens de la fortune, qu'autant qu'ils peuvent être néceſſaires au ſoutien de la vie pré-

ſente, & que hors de-là vous ne les regardez que comme des biens paſſagers & périſſables. A l'égard de ceux de l'ame, je n'ignore pas que vous en avez toujours fait une grande eſtime, parcequ'ils ſont les ſeuls ſolides; mais ce n'eſt pas de moi que vous pouvez les attendre; vous devez les puiſer dans une ſource plus abondante. J'ai mieux aimé cependant vous envoyer ces fruits de mes veilles, quelque peu dignes de vous qu'ils ſoient en eux-mêmes, que de ne vous rien préſenter abſolument. Je ſuis en cela l'uſage des Parthes, à qui il étoit défendu de ſe préſenter devant leur Prince les mains vuides.

Il m'arrive ſouvent de douter en moi-même de ce qui nous eſt plus avantageux, à nous autres mortels, pour bien vivre, ou d'une bonne éducation, ou d'une heureuſe naiſſance. Il eſt rare d'obtenir l'un & l'autre; mais on peut dire que celui à qui le Ciel a fait ce double préſent, eſt véritablement fortuné. De naître ſous une heureuſe influence des Aſtres, c'eſt l'ouvrage ſeul du Souverain Créateur: mais c'eſt le nôtre de bien élever ceux qui naiſſent de nous, & de les former aux bonnes mœurs. De-là les éloges que l'on a toujours donnés à cette parole de Philippe, Roi de Macédoine, qui, écrivant à Ariſtote, lui

dit : Sachez qu'il m'eſt né un fils nommé Alexandre ; je rends graces aux Dieux, moins de ce qu'il eſt né, que de ce qu'il a l'avantage de naître de votre tems : j'eſpere qu'élevé & inſtruit par vous, il ſera digne & de moi & de cette Couronne.

Comme c'eſt donc une choſe excellente de ſe propoſer à imiter ce qu'il y a de mieux ; en examinant qui vous pourriez choiſir pour vous ſervir d'Inſtituteur, afin de regler ſur lui tout le cours de votre vie, je n'en ai point trouvé de plus accompli que votre propre pere. En effet, ſi nous voulons, ſans préjugé, faire une ſérieuſe attention à tout ce qu'il a fait,

ſoit en particulier, ſoit en public, tant qu'il a vécu, nous trouverons qu'il n'a ni rien dit ni rien fait qui n'ait été digne d'un bon, d'un parfait Citoyen. Nous avons vû de notre tems beaucoup de Princes en Italie; nous avons parcouru les Vies qui ont été écrites des Principaux; mais plus nous examinerons ſcrupuleuſement leurs actions & leurs ſuccès les plus heureux, plus nous ſerons forcés de les attribuer, ſoit à une aveugle fortune, ſoit à quelque grace du Ciel, plutôt qu'à leur propre vertu (*a*). Il n'en eſt pas ainſi de

---

(*a*) L'Auteur parle ici peu exactement. Les dons de la nature & le bon

votre pere : il n'y a aucune personne de bon ſens qui puiſſe nier qu'il ne faille mettre ſur le compte de ſa rare prudence & de ſa profonde ſageſſe, tout le bien qu'il a fait pour ſa Patrie, ſes Alliés & ſes amis : eh ! quelles actions éclatantes n'a-t'il pas faites !

Pour commencer par ſa juſtice & ſon équité, on ſait qu'il ne ſouffre point qu'aucun de ſes Concitoyens faſſe le moindre tort à qui que ce ſoit : Qu'il met au contraire toute ſon attention pour que les bons ſoient récompenſés, & que les méchans re-

---

uſage que l'on en fait, viennent de Dieu, ſeul Auteur de tout ce qui eſt bien.

çoivent la peine qui leur est dûe. Toujours juste lui-même & modéré, il met tout en œuvre pour rendre tous ses amis, tous ses alliés, tous ses concitoyens le plus semblables à lui qu'il lui est possible : fondé sur cette maxime, que la vie d'un Sénateur doit être une censure continuelle. Sans prêtendre toucher aux autres Pays, il est certain que notre Patrie doit cet éloge à votre pere Laurent, qu'il n'y a aucun lieu en Italie où l'on vive avec plus de régularité, où l'on jouisse d'une plus grande tranquillité, où il y ait moins de vices, où il se commette moins de crimes, que dans notre République. On n'y entend presque point parler

de vols, d'infultes nocturnes, moins encore de meurtres. Chacun peut aller fûrement par toute la ville, de jour & de nuit; parcequ'on ne fait grace à aucun coupable. L'adulation, cette pefte dangereufe, qui nuit fans ceffe aux Souverains, ne vient point frapper fes chaftes oreilles: il ne fent point les atteintes de ce mal qui renverfe fouvent plus de fortunes qu'un ennemi déclaré. On n'a point à craindre ni les délateurs, ni les faux confidens. Il ne prête jamais une oreille crédule à celui qui accufe autrui, quand il eft feul. Dans tout cela, comme dans tout le refte, il ne confulte que fa fageffe. On eft plus sûr quand on

ne se décide que sur la multitude des témoignages réunis, que sur ceux de quelques particuliers. Ceux-ci peuvent tromper & être trompés. Personne ne peut en imposer à tout le monde, & la totalité réunie ne peut tromper personne. Ajoutez qu'étant bien éloigné de vouloir être au-dessus des Loix, il veille attentivement à ce que celles-ci soient exactement & fidelement observées.

Selon moi, votre Pere se conforme scrupuleusement à cette divine maxime de Platon, qui enseigne que nous sommes tous créés, premierement pour Dieu, ensuite pour la Patrie, & en dernier lieu pour nos amis & notre

famille. Je pourrois vous rappeller ici cette multitude de Temples qu'il a fait construire ou rétablir en l'honneur du Souverain Etre, tant d'ornemens dont il a fait présent à diverses Eglises; celles qu'il a fait réparer & qu'il a enrichies. Mais je m'abstiens à dessein d'entrer dans ce détail, de peur qu'on ne soit tenté d'attribuer à des vûes humaines, ce qui n'est dû réellement qu'à sa piété & à son zele pour le Culte Divin. L'ostentation n'entre pour rien dans ses actions; il ne consulte que le devoir.

A l'égard de la Patrie, qui est-ce qui ignore ce qu'il a fait pour elle? Souvent chancelante,

il l'a toujours portée, pour ainsi dire, sur ses épaules, comme on dit qu'Atlas soutient le Ciel. Son esprit, toujours élevé, l'a engagé à tourner tous ses soins, toutes ses sollicitudes, toutes ses pensées, à l'affermir, à en augmenter la grandeur, & à négliger ses intérêts particuliers pour le bien commun. Il ne s'occupe que du salut de la Patrie, il n'a que lui en vûe. Dès qu'il prévoit quelqu'orage futur, il s'applique à le détourner; ainsi qu'il convient à un Sénateur, qui joint à beaucoup d'habileté un ardent amour pour son Pays. Il regarde les pertes publiques comme les siennes propres, selon le devoir d'un homme de

bien, d'un bon citoyen, & ainsi que le requiert l'affection que l'on doit avoir pour sa Patrie. Il a plus fait dans les tems orageux; puisqu'on l'a vû sacrifier toutes ses richesses pour sauver cette Patrie, & en conserver la liberté & celle de ses Alliés; & dans l'appréhension qu'on ne crût qu'il ne fît pour lui-même des dépenses extraordinaires, il a eu soin d'acquitter tous ses engagemens; aimant mieux se voir privé de ce qu'il possédoit, que d'obscurcir tant soit peu la réputation de l'illustre famille de Médicis. Ajoutez qu'il a toujours regardé comme un vrai gain ce qui pouvoit augmenter la dignité & la grandeur de la République

Il n'eſt pas moins recommendable par l'affection ſincere, & la bienveillance particuliere qu'il a témoignées conſtamment à ſes Concitoyens, à ſes amis, à ſes Alliés : ce n'eſt que par cette voie, non par la terreur, qu'il les retient dans ſon parti. Il eſt perſuadé que les armes provoquent les armes, & qu'il eſt bien plus avantageux d'être aimé des ſiens que d'en être craint. Avec quel empreſſement ne s'eſt-il pas déclaré le Protecteur & le Pere de ceux que celui de qui il tenoit le jour avoit cru pouvoir élever en dignité, dont il avoit augmenté la fortune & les honneurs, ou dont il avoit pris la défenſe contre les torts qu'on

vouloit leur faire? Toujours plus porté à donner qu'à recevoir, dans le bien qu'il a fait à ses amis, il a prévenu même leurs demandes. Il croit qu'il reçoit lui-même ce qu'il accorde à ceux qui méritent son attention. Jamais on n'a eu besoin de le prier pour obtenir de lui des graces: toujours prêt à tendre la main aux malheureux, il ne souffre point qu'on le fasse solliciter de les secourir; il suffit qu'on l'avertisse de leur situation. Mériter des faveurs, & les répandre, voilà ce qui lui paroit le plus estimable. Je pourrois vous citer beaucoup de personnes que votre pere a soulagées abondamment de ses propres fonds dans

leur indigence. Plusieurs de ces actions sont publiques ; mais comme il fuit les applaudissemens des hommes, il y en a beaucoup plus qui sont secretes. Il appréhende que ce qu'il ne fait que par vertu, ne soit attribué à vaine gloire, & à un certain amour pour ce qui éclate. Il aime mieux être réellement compatissant & bienfaisant, que de le paroître. Et en cela il contente d'autant plus ceux à qui il donne, que rien n'est plus agréable que de pouvoir se persuader qu'ils n'en sont redevables qu'à son inclination à bien faire.

Si la fortune l'a comblé d'assez de biens pour satisfaire un Citoyen plein de bonté & porté

à la plus grande libéralité ; cet avantage n'a ſervi qu'à le rendre plus grand, qu'à le diſtinguer au-deſſus des autres : il uſe de ces biens avec tant de modération pour lui-même, que loin de donner lieu au blâme, à l'envie, à la médiſance, il ne s'attire que des louanges, des applaudiſſemens, & ſe concilie une bienveillance générale. On admire moins ſes richeſſes que l'uſage qu'il ſait en faire, & il n'y a perſonne qui ne ſouhaite qu'il puiſſe les conſerver & les laiſſer à ſes Deſcendans. La diſette des bleds, ou la difficulté de s'en pourvoir, jette-t-elle quelque allarme parmi le peuple de Florence, il ouvre ſes greniers, &

ſelon le devoir d'un Pere de la Patrie, bon & compatiſſant, il nourrit tous ſes Enfans ſans qu'il leur en coûte preſque rien. C'eſt aſſurément une grande vertu que de n'être point aveuglé par les richeſſes, de ne point s'en enfler, de n'en point prendre occaſion de devenir plus vain, plus tyrannique; d'écouter toujours & en tout ce que la raiſon ordonne; & il faut avouer que rien n'eſt plus difficile que de ſavoir garder en cela une juſte meſure. Les anciens Philoſophes nous ont appris que les richeſſes étoient plus les miniſtres des vices que des vertus. Mais Laurent ne s'en ſert que comme des compagnes des vertus. Jamais il

n'est sorti de sa bouche une parole qui sentît la hauteur ; jamais on ne lui a vu faire d'action imprudente. Il ne jouit de ses biens que suivant les regles de la décence & de l'honnêteté ; utile à tous, & ne nuisant à personne.

Comme votre pere a reçu aussi de la nature un esprit propre à tout, capable de se plier à tout, & d'entrer dans toutes les connoissances, il s'est livré de telle sorte à l'étude de toutes les sciences, qu'on peut dire qu'il n'en ignore aucune. Rien ne manque en lui de tout ce que l'esprit humain peut acquérir, & il excelle principalement dans tout ce qui est du ressort des facultés spirituelles. Pour ne rien dire de la

connoiſſance qu'il a acquiſe de la poéſie, de l'éloquence, de la politique, où il fait de ſi grands progrès, qu'il s'exprime également bien dans tous ces genres, ſoit en Latin, ſoit en ſa langue naturelle, & qu'il paſſe même pour y exceller, il a tellement approfondi tout ce qui concerne la Muſique, qu'il ſemble ne le céder à aucun des plus habiles Muſiciens de notre tems. Je ne parle point de cette Muſique ordinaire & d'apparat; je parle de celle par l'harmonie de laquelle Platon & Pythagore veulent que le monde a été fait & qu'il eſt gouverné. Je parle de cette Muſique dont il eſt dit qu'elle ſert merveilleuſement pour bien ar-

ranger ses mots, pour donner à la voix les inflexions convenables, & fournir à l'Orateur les talens qui lui sont nécessaires, tantôt pour émouvoir, tantôt pour adoucir & appaiser les esprits; enfin, de cette Musique avec laquelle on supporte plus facilement les peines & les travaux. Il n'est pas difficile de croire qu'un tel art est un présent du Ciel, qui nous a été accordé par la Divinité, à nous autres mortels. Aussi les Grecs l'avoient-ils en une si grande estime, que c'étoit chez eux un proverbe ordinaire, que ceux qui l'ignoroient ne devoient point prétendre à faire société avec les Muses, ni avec les Graces.

Jusqu'où votre Pere n'a-t-il pas encore porté son habileté dans l'Architecture ! Son esprit, son goût pour la symmétrie, reluisent dans tous nos édifices, tant publics que particuliers. Il a orné & poli cette science par sa profonde connoissance de la Géométrie, dans laquelle il a pénétré si avant, que l'on peut dire qu'il occupe un des premiers rangs parmi les illustres Géometres de notre siecle. C'est au reste une science d'autant plus digne d'un Prince, qu'elle regle l'esprit en même-tems qu'elle l'aiguise. Sa connoissance d'ailleurs n'est pas moins nécessaire à l'Orateur & au Jurisconsulte ; puisqu'on forme des procès au sujet des me-

ſures & des limites. La même ſcience a ſes avantages dans l'art & la diſcipline militaire ; elle ne les orne pas ſeulement, elle y apporte auſſi plus de ſécurité. De quels ſecours n'eſt-elle pas aux Généraux, ſoit qu'ils aſſiégent des Villes, ſoit qu'ils défendent celles qui ſont aſſiégées, tant pour dreſſer les machines de guerre, que pour conſtruire leurs fortifications ? Le ſeul Archimede fit tirer le ſiege de Syracuſe, ſa patrie, en longueur, malgré les efforts de Marcellus. Périclès voyant les Athéniens effrayés de ce que la lumiere du Soleil s'étoit obſcurcie, les raſſura en leur expliquant les cauſes de ce phénomene. Sulpicius Gal-

lus étant tribun de la ſeconde légion dans l'armée de Lucius Paulus, diſſerta ſur une éclipſe de Lune, de peur que le ſoldat ignorant ne s'effrayât en regardant cet évenement naturel, comme un prodige extraordinaire & de mauvais augure.

Votre illuſtre Pere ne mérite pas moins d'éloges pour l'attention qu'il a eue de faire paſſer preſque ſubitement pluſieurs Militaires du grade de Capitaines de Cavalerie, à celui de Commandans de notre armée. C'eſt ainſi que nous en avons vu pluſieurs chez nous quitter tout-à-coup, pour ainſi dire, leur apprentiſſage, & monter aux premiers rangs; enſorte que toute

l'Italie s'eſt vue dans la ſuite pourvue de Généraux qui nous ſont redevables de leur expérience, de leurs richeſſes, & de ce qui les a fait aimer & eſtimer.

Ce que j'admire encore plus dans votre Pere , c'eſt qu'étant par ſon rang au-deſſus de tous dans la République, ſon élévation n'a jamais été à charge à perſonne. Au contraire, ſa déférence pour tous, fait que tous en ſont plus reſpectés. Auſſi eſt-il chéri également des Grands & des Petits. Si la fortune a tenté quelquefois de l'ébranler dans ſa place, ſon courage eſt venu à bout d'arrêter ſes efforts. Il eſt même arrivé de-là, qu'il eſt devenu plus grand & plus eſtimable,

ble, enſorte que l'on peut dire qu'il a changé en bienfait l'injure que la fortune lui vouloit faire. Le Ciel ſemble n'avoir permis les troubles dont l'Etat a été agité dans ces derniers tems, & qui ſont venus comme fondre ſur Laurent votre Pere, que pour donner plus d'éclat à ſon courage & à l'immobilité de ſon ame; faire croître l'un & l'autre par les difficultés même qui s'y oppoſoient, & montrer avec plus d'évidence, que Dieu veilloit ſur lui, & qu'il vouloit faire voir, par les épreuves mêmes par leſquelles il le faiſoit paſſer, combien il étoit digne de gouverner la République la plus floriſſante. Quel autre, en

effet, qu'un Prince ſi grand par ſon courage & par l'excellence de ſon cœur & de ſon eſprit, eut pu faire tant d'actions ſi nobles, ſi eſtimables, que nous lui avons vu faire pour ſa République, pour ſes amis & pour ſes Alliés? Que n'a-t-il pas ſouffert dans cette déteſtable conjuration des Pazzi (*a*), dans laquelle, contre tout droit, contre toute juſtice, ſon frere Julien perdit la vie par un aſſaſſinat? Avec quel courage n'a t-il pas ſoutenu & repouſſé la guerre, auſſi cruelle que digne d'exécration, qui lui fut peu-à-près intentée, & à ſa

(*a*) Voyez l'Hiſtoire qui précede ce Diſcours.

Patrie, par le Pape Sixte IV & le Roi Ferdinand ? La Patrie s'étoit vue dépouillée de quelques Villes, qu'elle avoit eues dans son Domaine ; mais il a eu soin de les lui faire restituer (*a*).

Les Vénitiens ayant mis sur pied une armée formidable, & formé, par terre & du côté du Po, le siege de Ferrare, qui appartenoit à Hercule d'Est, ami & allié de la République ; Laurent s'est hâté de courir à son secours, & a tout tenté pour le dégager du péril où il se trouvoit. Il a fait marcher dans le

(*a*) Nicolas Valori a détaillé ces faits & ceux qui suivent. Nous renvoyons à son Ouvrage.

territoire de Ferrare Constant Sforce (*a*) avec beaucoup d'Infanterie & de Cavalerie ; ce qui s'est fait avec tant de célérité & si à propos, que le Duc Hercule & tous les Ferrarois avouent ingénuement qu'ils ne doivent leur

---

(*b*) Constant Sforce, *fils d'Alexandre* Sforce & de Constance Varane, fut comme son pere, Seigneur de Pesaro, qu'il s'appliqua à embellir & â fortifier. Il rendit de grands services aux Florentins ; mais, par légereté, il passa du côté des Vénitiens, leurs ennemis. Il mourut le 19 Juillet 1483, sans laisser aucun enfant légitime. Alexandre, son pere, descendoit par bâtardise de Mutio Attendulo, qui avoit pris le nom de *Sforce*,

ſalut qu'à votre Pere & aux ſiens. En effet, Laurent ne leur a pas ſeulement envoyé des troupes ; il leur a fait tenir l'argent & les proviſions qui leur manquoient. Après avoir ainſi prêté une main ſi ſecourable à un peuple qui étoit menacé d'une ruine prochaine, ſentant de quelle importance il étoit pour lui-même d'éloigner une guerre qui étoit ſi proche de nous ; dans la vue de faire tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour Hercule d'Eſt, ſon ami & ſon allié, il ne fit aucune difficulté de ſe trouver à l'Aſſemblée ou Diete de Crémone, ſans être arrêté par les inconvéniens qui pouvoient en réſulter pour lui-même & pour la Patrie. Dans

cette mémorable aſſemblée, où l'on vit réunis tous les Souverains qui ſont en Italie, comme on délibéroit ſur ce qu'il convenoit de faire au ſujet du ſiege de Ferrare, & que l'on demandoit les avis de chacun, votre Pere, voyant les ſentimens partagés, parla avec *tant* de force, tant d'éloquence, tant de pénétration, qu'il les réunit tous *au* ſien.

Tout étant ainſi pacifié, & preſque tous les Princes d'Italie ayant ſigné un Traité d'union dans le Breſſan, où Pierre-Philippe Pandolfini étoit alors Ambaſſadeur pour les Florentins, votre Pere, toujours attentif à ce qui pouvoit étendre les Domai-

nes de la République, conçut le dessein d'y faire revenir la ville de Sarzana, que les Frégoses(*a*), de Gennes, nous avoient autrefois enlevée par trahison, dans un tems de trève. Mais pendant que du Bressan il envoyoit contre cette ville dans le territoire de Luna, Nicolas des Ursins, Comte de Pitiliano (*b*), qui commandoit notre armée, les Habitans de Pietra-Sancta, alliés des

(*a*) La famille de *Frégose* a produit de grands hommes dans la République de Gènes, où elle tient rang entre les Nobles. Il y a eu plusieurs Doges de ce nom à Gènes.

(*b*) Il étoit frere de Virgile des Ursins. Voyez l'Hist. de Guichardin.

Génois, s'arment, contre notre attente, & contre le droit de l'ancienne amitié qui étoit en-tr'eux & nous, s'oppofent au paf-fage de nos troupes dans le ter-ritoire de Pife, pillent tout ce qu'ils peuvent, & nous traitent en véritables ennemis. Nos gens irrités d'une pareille conduite, on confulte à Florence fur les moyens d'en tirer vengeance. L'avis de Laurent & des autres Sénateurs, fut d'interrompre le Siege de Sarzana, & de ne tra-vailler pour le préfent qu'à lever l'obftacle que ceux de Pietra-Santa nous oppofoient. Cet avis étoit d'autant plus fage, qu'il paroiffoit très difficile de réuffir contre Sarzana, ayant contre

nous ceux de Pietra-Santa. La raiſon eſt que cette ville municipale eſt preſque au milieu de Piſe & de Sarzana, & qu'il étoit néceſſaire de paſſer devant pour que nos troupes puſſent parvenir de Piſe à notre camp. Nous fumes donc contraints de tourner nos armes contre les auteurs des torts que nous venions d'eſſuyer. Mais après avoir employé déja beaucoup de tems au Siege de Pietra-Santa, dont nous battions les murailles avec les plus fortes armes, il ſe répandit tout-à-coup je ne ſais quel bruit dans notre armée, que les Génois alloient fondre ſur elle, ce qui la fit reculer vers la citadelle de

Mutrone (*a*). Laurent, affligé de voir que tant d'appareil & tant de dépenſes alloient être inutiles, & ne s'occupant que de la victoire qu'il eſpéroit de remporter, courut à Piſe, & de-là au camp, pour raſſurer l'eſprit des ſoldats, qu'une terreur panique de l'irruption prétendue des ennemis avoit abattu, & fit porter à ſon armée tout ce dont elle avoit beſoin. Sa préſence, l'autorité qu'il avoit acquiſe, ſa vigilance, produiſirent des ef-

(*a*) Scipion Amirato au tom. 2. de ſes Opuſcules Italiens, *in*-4°, p. 318, nomme ce lieu *Caſtello di Mutrone*, & en fait la deſcription.

fets si heureux, que, semblable à la foudre lancée rapidement du Ciel, il termina en très peu de tems une guerre qui n'avoit déja que trop duré, & qu'il s'en retourna victorieux dans sa Patrie.

Peu après, les Grands ou *Barons* du Royaume de Naples (*a*), s'étant déterminés à se soulever contre leur Roi Ferdinand, & ayant attiré dans leur parti le Pape Innocent VIII, on se pré-

---

(*a*) Cette guerre des Barons est très détaillée dans le tom. 3. de la Traduction Françoise *in*-4. de l'Histoire de Naples, par Giannoné.

para à une guerre éclatante. Votre pere vit avec peine le danger que couroit le Roi de Naples, & prit la résolution de voler à son secours: il ne vouloit pas que la ville de Florence manquât à un Prince qui étoit son allié & son ami. Il pensoit aussi que ce qui étoit jugé nécessaire pour la conservation de Ferdinand, tourneroit également au bien général de toute l'Italie. En conséquence, son premier soin fut de faire prendre les armes aux Ursins, ses alliés & ses parens, quoique d'ailleurs très attachés au S. Siege, & de les envoyer au secours de Ferdinand, à la solde commune de tous les con-

fédérés, afin d'arrêter Robert de San-Severino (a) dans le territoire de Rome, & de retarder sa marche. Une autre de ses attentions, fut de faire pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire le Duc de Calabre, qui, intimidé par la crainte de l'infidélité de plusieurs de ceux qui étoient stipendiés, s'étoit retiré du territoire de Rome pour se refugier dans celui de Montepulciano, qui est à notre République. La raison de ces démarches est que tout le monde pensoit que si les Ursins eussent laissé la liberté à

(a) On a parlé de Robert de San-severino, dans les notes sur la Vie de Laurent de Médicis, par Valori.

Robert de San-Severino de mettre le pied dans le Royaume, la perte de Naples & de Ferdinand étoit indubitable. Cette action a fait le plus grand honneur à Laurent de Médicis, & je ne sais si dans les tems antérieurs & dans le nôtre on peut en citer une plus glorieuse ; à moins, très cher Pierre, que vous ne vouliez peut-être lui comparer une autre action de Côme de Médicis, ayeul de votre pere. En effet, c'est un fait connu de tout le monde, que les Vénitiens ayant assiegé & pressé de fort près Milan, le Duc Côme secourut si à propos François Sforce de ses conseils & de ses richesses, qu'il rendit inutiles tous les efforts

des Assiégeans, & que par-là il délivra l'Italie entiere, qui alloit subir le joug de l'esclavage. Tant il est vrai, grand Dieu, que la sagesse d'un seul homme est souvent la cause du salut de tous!

Ferdinand se vit donc délivré, au moment qu'il l'espéroit le moins, du danger qu'il venoit de courir, & qui pouvoit envelopper sa personne & la ruine de ses Etats. Il fit sa paix avec le Pape Innocent VIII, qui s'étoit moins déclaré contre lui pour lui faire de la peine, que pour l'obliger à traiter avec plus de douceur & d'humanité les Barons de son Royaume. Mais dans cet intervalle, les Génois attaquerent furtivement notre ville

de Sarzana & sa Citadelle. Celle-ci étoit vivement pressée par les assiégeans, & le feu, introduit dans les mines, étoit prêt de *la* renverser. Laurent vit le danger; son ardeur prit une nouvelle activité, & suivant le bonheur qui l'accompagnoit presque toujours, ayant rassemblé de toute part sa Cavalerie & *son Infante*rie, & donné le commandement de ses troupes à Jacques Guichardin (*a*), & à Pierre Vettori (*b*), non-seulement il fit le-

---

(*a*) Il étoit l'ayeul de l'Historien François Guichardin. Cette famille, qui subsiste encore à Florence, est une des plus anciennes & des plus nobles de cette Capitale de la Toscane.

(*b*) Il étoit de la même famille que le

ver le Siege, & délivra ainsi la Ville & la Citadelle, mais de plus nous taillâmes en pieces la plus grande partie des ennemis. Cette Bataille (*a*), si digne d'être rappellée avec honneur dans l'Histoire, coûta aussi la liberté à plusieurs personnes notables, entr'autres, à Jean Aloysio, de

---

savant *Pietro Vettori*, plus connu des gens de lettres sous le nom de *Petrus Victorius*, duquel on a une Vie très curieuse, écrite en Italien par Angelo-Maria *Bandini*, & imprimée à Livourne en 1756, *in*-4. Scipion Ammirato, dans ses Paralleles, p. 688, compare Vettori à Isocrate.

(*a*) Cette Bataille fut donnée en 1478, sur les bords du lac de Pérouse.

la noble famille des Fiesques (*a*), qui commandoit l'armée des Génois. Il fut fait prisonnier par Nicolas Vecckietti (*b*), notre Citoyen.

Dès que la nouvelle défaite des Génois, par notre armée,

(*a*) *C'est-à-dire Jean* Louis de Fiesque, frere d'*Obbieto* de Fiesque, auquel François Sforce, de Mil*an*, donna le Gouvernement de Gènes, lorsqu'il s'en fut rendu maître en 1464. La Maison de Fiesque est une des quatre principales de Gènes.

(*b*) Ou Vecchietti : Il est probablement un des ancêtres de Jerôme Vecchietti, aussi Florentin, qui s'est distingué dans le dix-septieme siecle, par son savoir dans les Langues, la Chronologie, les Mathématiques, &c.

eut été portée à Florence, le Sénat s'assembla pour examiner ce qu'on devoit faire : son avis fut que Laurent devoit poursuivre la victoire, afin de délivrer une bonne fois Sarzana & la Patrie d'un pareil assaut, aussi fâcheux en lui-même qu'il étoit dispendieux. Il fut donc arrêté qu'on rappelleroit promptement les Ursins du territoire de Rome, que Galeotti de la Mirandole(*a*)

(*a*) Galeotti Pic, Seigneur de la Mirandole & Comte de Concorde, étoit frere aîné du Savant Jean Pic de la Mirandole. Son pere étoit Jean François Pic, & sa mere *Julie* Bojardi. Lui-même épousa *Blanche Marie*, fille de Scipion d'Est.

marcheroit, aux dépens publics, avec cinq bataillons de Cavalerie, & qu'eu égard à l'ancienne amitié & à l'alliance qui étoient entre nous & le Duc de Milan, on lui demanderoit cent soldats. On fit aussi marcher six mille fantassins, & toute l'artillerie qui étoit nécessaire; & l'on forma en regle le Siege de Sarzana, qui fut emportée au bout de vingt-deux jours. Il nous en coûta la perte d'un nombre d'hommes; mais la ville rentra sous notre obéissance.

Il est certain, & personne n'en doute, que ce Siege eût été plus long, & plus nuisible à notre République, sans la présence & l'autorité de Laurent,

qui ne ſe contenta pas de raſſembler toutes nos forces, mais qui arrêta de plus toutes les factions qui diviſoient notre armée, & l'obligea de faire ſon devoir. Tel eſt le pouvoir que la vertu d'un ſeul homme a pour faire réuſſir les affaires. La réputation ſert en effet beaucoup à la guerre; & quand un Chef joint l'habileté au courage, on eſt sûr du ſuccès. L'attention de Laurent ne s'eſt pas moins portée à prévenir ou à appaiſer toute diſſenſion, toute haine, toute inimitié, non-ſeulement parmi ſes concitoyens, mais auſſi entre ſes amis & ſes alliés; enſorte qu'autant qu'il a été en *lui*, il a travaillé à faire jouir toute l'Italie

d'une paix conſtante, & d'une tranquillité continuelle. Boccolini, d'Oſimo, voulut allumer la guerre dans la Marche d'Ancone; votre pere alla au-devant, & l'appaiſa. Ce Boccolini avoit uſurpé le pouvoir dans Oſimo, ſa Patrie, &, pour s'y maintenir, il avoit recherché l'alliance & le ſecours des Barbares, vers leſquels il avoit envoyé exprès, pour les appeller auprès de lui. Le Pape Innocent VIII voulut de ſon côté arrêter le cours de cette peſte dangereuſe, & éteindre l'incendie dans ſa naiſſance. Dans cette vue, il envoya une armée à Oſimo, pour attaquer le nouveau Tyran. Mais ce fut inutilement: la place étoit

très forte par sa propre situation ; les efforts du Pape, quoique continués assez long-tems, furent toujours sans succès. Innocent crut gagner davantage en députant à Boccolini quelques Légats du Saint Siege, pour traiter de la paix avec lui ; & il ne réussit pas mieux. Enfin, cet homme que ni les conditions proposées par le Souverain Pontife, ni les promesses que ce Pape lui fit faire, n'avoient pu fléchir, se rendit, dès que Laurent, vôtre Pere, lui eut envoyé le Jurisconsulte François Gaddi (*a*).

(*a*) Il étoit en 1493 Sécretaire de la République de Florence. Sa famille étoit alliée à celles de Médicis ;

Il prêta une oreille favorable à la paix ; & , persuadé que la fidélité de Laurent étoit incorruptible, & qu'il a toujours gardé inviolablement les promesses qu'il a faites à ses ennemis, il se remit entre ses mains, lui abandonnant sa propre personne, sa vie même, & tout ce qu'il pouvoit craindre ou *espérer*.

Laurent ne consulta non plus que son bien personnel & le bien commun dans l'alliance qu'il contracta lui même avec le Pape Innocent (*a*). Il avoit observé

d'Acciaioli & de Diecetto. Nicolas & Thaddée Gaddi, oncle & neveu, ont été Cardinaux. Ange Politien loue François Gaddi dans ses Epigrammes.

(*a*) Laurent de Médicis & Inno-

que

que cette alliance étoit la voie la plus sûre, & en même tems la plus convenable, pour appaiſer & ſe concilier les Génois, qui ſe montroient toujours ennemis de notre République, & pour rétablir entr'eux & nous l'amitié & l'union qui avoient ſubſiſté par le paſſé. Je penſe même que ce

cent VIII s'écrivirent depuis pluſieurs lettres. Parmi celles d'Ange Politien, on en lit une par laquelle Innocent remercie Laurent de ce qu'il avoit engagé Politien à traduire Hérodien. Le Pape y fait auſſi l'éloge de cette Traduction, & ajoute qu'il a envoyé à l'Auteur, par Jean Tornabuoni, deux cens écus d'or, en reconnoiſſance de ſon travail, & de la dédicace qu'il lui en avoit faite.

remede auroit été plutôt efficacement employé, si la plaie, quoique juste, que nous leur avons faite, & qui n'a pas laissé que d'être profonde, n'eut pas été si récente. Mais comme d'un autre côté les Génois ne peuvent être privés long-tems des avantages du commerce, & que d'ailleurs l'intérêt commun demande que des villes si voisines soient en bonne union, on a tout lieu d'espérer que la médiation du Pape procurera dans peu cet effet de voir les deux peuples dans une parfaite concorde.

Laurent s'est concilié de plus, par sa prudence & par sa bonté, l'amitié & la bienveillance, non-seulement des Princes Chrétiens,

mais encore des Etrangers même, dans quelque pays qu'ils habitent. Je n'entrerai point sur cela dans le détail ; il feroit trop long. J'obſerverai ſeulement que Louis XI, Roi de France, eut pour lui, tant qu'il vécut, une affection ſinguliere ; & que la mort de ce Monarque a été une perte conſidérable pour votre Maiſon & pour nos Négocians. Que dirai-je du grand Empereur Ottoman, qui regne ſur les Turcs (*a*) ? On ſait que dans ces derniers tems, engagé par la réputation & la bonté de votre pere,

(*a*) C'étoit Bajazet qui étoit parvenu à l'Empire des Turcs après la mort de Mahomet II, ſon pere, l'an 1481.

il lui fit remettre entre les mains, Bernard Bandini (*a*), l'un des principaux Acteurs de la détestable conjuration des Pazzi, dont le crime lui avoit fait horreur. On n'oubliera jamais, non plus, que ce grand Roi des Rois, le Soudan de Babylone (*b*) députa l'homme le plus considérable de ses Etats, nommé Malphot, au Sénat de Florence, chargé de présens pour Laurent. Je dis de présens vraiment Royaux & inconnus dans nos contrées, entr'autres, d'une tente de soie,

---

(*a*) Voyez la Vie de Laurent de Médicis, par Valori.

(*b*) Voyez les notes sur la Vie de Laurent de Médicis.

où tout l'art des Ouvriers de Babylone étoit employé ; d'un cheval, d'un lion, & d'un autre animal extraordinaire, mais fort doux, que le vulgaire nomme *Gyraffe*, & que l'on croit être le *Caméléopard*, dont il est parlé dans Pline. Cet animal, autant remarquable par sa grandeur & sa beauté, que par sa rareté, (car on dit qu'on le rencontre difficilement) attacha les yeux de tous ceux qui le virent. Au reste, l'ostentation, la vaine gloire ne sont jamais entrés dans les motifs qui ont porté votre Pere à s'attirer & à cultiver l'amitié & la bienveillance de ces Souverains. Il n'a eu d'autre vue que de les rendre favorables

à ceux de ſes Concitoyens qui font dans leur pays un commerce, dont la République partage avec eux les grands avantages. De-là vient en effet ce que nous tirons de marchandiſes; de-là viennent toutes les choſes qui ſont tranſportées chez nous; de-là nos richeſſes, & par conſéquent les nerfs du peuple de Florence.

Vous voyez, par ce que je viens de vous dire, très cher *Pierre*, que vous avez dans votre Pere, & par conſéquent ſous vos yeux, un modele de toutes les vertus. Contemplez ſes belles actions, tant de faits éclatans qui l'ont rendu ſi illuſtre, & vous aurez dans cette image un exemple

animé de ce que vous devez faire pour regler votre conduite & diriger tout le cours de votre vie. Si vous continuez, comme vous avez commencé, à marcher ſur ſes traces, votre patrie, votre famille, enfin tous vos amis ſeront heureux, & recueilleront avec avantage les fruits de vos ſoins & de votre prudence. Vous avez de plus pour Précepteur un *Ange Politien* (a), cet homme

(a) On a parlé d'*Ange Politien* dans les notes ſur la Vie de Laurent par Valori. Laurent ayant eu quelque raiſon de ſe fâcher contre ſon fils *Pierre*, pendant qu'il étoit ſous la diſcipline de Politien, celui-ci, pour l'appaiſer, compoſa ſon petit Traité *De Ira*, qu'il lui adreſſa : il eſt parmi

si savant, qui possede tout ce que la Grece a eu de plus poli, & qui est abondamment pourvu de toutes les connoissances qu'il lui convient de vous donner. Non, nous ne doutons nullement que vous ne vous fassiez un devoir de nous représenter en tout vo-

---

ses Œuvres. Bayle, dans son Dictionnaire, prétend que Politien fut aussi Précepteur des autres enfans de Laurent. Mais sur quoi se fonde-t'il? Il est certain qu'il le fut de *Pierre*. Outre le témoignage de Rédditi, qui étoit contemporain, nous avons celui de Laurent même de Médicis, qui, en présence de Marsile Ficin & de Pic de la Mirandole, le dit positivement. Politien lui-même nomme *Pierre* son *Eleve* & son *Patron*, dans la derniere

tre illuſtre Pere. Il eſt d'une nature excellente de vouloir toujours reſſembler aux modeles qui lui ſont donnés. Nous prions au ſurplus le Souverain Etre qu'il veuille bien, par ſa clémence,

---

lettre du dixieme Livre ; & dans la quatrieme du même Livre, il dit, en parlant de *Pierre : Quem nos à tenero educatum linguæ utriuſque litteris erudivimus, &c.* S'il eut été également chargé de l'éducation des autres enfans de Laurent, il n'auroit pas manqué de le dire, puiſqu'il en avoit ſouvent l'occaſion. Mais il ne parle jamais que du fils aîné de Laurent, & nullement des autres. Voyez les Remarques de M. l'Abbé Joly, de Dijon, ſur le Dictionn. de Bayle, article *Politien*.

vous accorder, avec le bon esprit que vous montrez déja, & celui de votre Pere, une santé ferme & vigoureuse, & qu'il joigne en vous les forces du corps à celles de l'esprit. Nous le prions qu'il vous donne une longue vie, toujours employée au bonheur de ceux pour qui vous êtes né; & que vous considérant comme un présent que le Ciel a bien voulu nous faire, nous ayons l'avantage d'en profiter long-tems. Tant que vous vivrez, l'un & l'autre, nos affaires particulieres & celles de la République, prospereront. Tous se reposent sans appréhension dans votre fidélité, votre sagesse, votre autorité & votre bon gouvernement.

F I N.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *La Vie de Laurent de Médicis*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'Impression. Fait à Paris ce 29 Novembre 1760.

Signé TRUBLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien amé JEAN LUC NYON, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *La Vie de Laurent de Médicis*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la Feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre scel

des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le trente unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante, & de notre regne le quarante-sixieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 196, Fol° 130, *conformément aux anciens Réglemens de* 1723. *A Paris, ce* 15 *Janvier* 1761.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

